

**Alors, comme ça,
vous écrivez ?**

Jean Paul Noziere

Alors, teh, la première connerie qui vous passe par la tête, vous l'écrivez ?

Réflexion d'un habitant du Vaucluse s'adressant à Albert Camus (citée par Olivier Todd, dans « Albert Camus, une vie »).

A quoi peuvent servir tous mes mots à part soutenir mon propre ego ?

Joyce Maynard (Une adolescence américaine)

Prologue : J'arrête et je vous dirai (presque) tout.

Je n'écrirai plus de livres dits « pour la jeunesse. »

Je vous entends comme si j'étais près de vous.

-Vous connaissez cet auteur ?

-De toute façon, on s'en fiche. Les livres pour la jeunesse, hein, franchement...heu...

Une cinquantaine de romans publiés chez une douzaine d'éditeurs différents. Des nouvelles. Plus d'un million de livres « vendus ». J'écris « vendus » entre parenthèses, car en dépit de toutes ces années, je ne parviens toujours pas à réaliser que *je vends* des livres, comme si j'étais un épicier distribuant des boîtes de conserve. Mon dernier roman paru en février 2016, chez Thierry Magnier, s'intitule *Maman, j'ai peur*. Cet éditeur publie aussi, début 2017, *Et vous mourrez longtemps*, recueil de nouvelles jusque là dispersées dans divers volumes. Titre prémonitoire, qui me fait sourire car je meurs en effet pour longtemps dans l'édition pour la jeunesse.

Un ami fait semblant de s'indigner au cours d'un dîner.

-Je sais que tu as encore beaucoup de choses à raconter. Regarde David Lodge qui, à quatre vingt piges, sort un livre et annonce même une suite.

J'écoute poliment. Mauvais exemple. David Lodge n'aurait pas dû écrire *Né au bon moment*, autobiographie qui secrète l'ennui et abîme le grand intérêt porté jusque là à cet écrivain.

L'âge - le mien - n'intervient pas (ou si peu) dans ma décision de ne plus écrire de romans destinés aux adolescents. Alors, quoi ? Et pourquoi poursuivre (peut-être) mon travail côté adultes ?

Pensant peut-être déménager prochainement, j'entreprends de ranger, classer, jeter. Au sous-sol, une armoire pleine contient trente-six ans d'écriture pour la jeunesse. Des critiques (élogieuses, si, si...mais j'ai peut-être détruit les autres), des articles, des centaines de lettres, des travaux de collégiens rencontrés, des photos...Quel souk accumulé. Je m'y noie et pourtant, en lisant, feuilletant, jetant, je m'aperçois que je conserve peu de souvenirs de ce passé. Surnagent quelques épisodes, souvent drôles, et d'autres navrants ou irritants. Je tombe

sur une fiche cartonnée sur laquelle j'ai pris des notes au retour du salon du livre de Troyes. Ma consternation mise noir sur blanc, comme si ces lignes semées sur cette fiche rendaient crédibles ce qui s'était produit. Tout me revient en mémoire. Une éditrice, avec laquelle j'avais beaucoup travaillé jusqu'à ce qu'elle expédie la plupart de mes titres dans la poubelle de l'oubli, m'aborde devant la table derrière laquelle je lorgne les lecteurs potentiels.

-Jean-Paul, écrivez-moi un roman fantastique, c'est ce qui se vend en ce moment. De l'Héroïc Fantasy ce serait formidable.

J'ai assez de bouteille et de lucidité pour ne pas défaillir de bonheur en entendant un éditeur m'appeler par mon prénom. Je me tais, un peu éberlué. La directrice de cette maison d'édition, qui a publié une dizaine de mes romans, sait pourtant que je n'écris jamais sur commande. Et pas de fantastique, pas de merveilleux, pas de science-fiction. Elle n'a donc rien compris à mon travail ? A ce qui me pousse à m'enfermer quatre heures par jour dans mon bureau ? Elle développe son souhait. En gros, elle aimerait que je ponde un clone d'Harry Potter ou quelque chose du même genre. La mode. Elle n'a pas besoin de me

claironner les détails de son projet : le bibliothécaire que je suis aussi à l'époque (dans un collège) s'est aperçu que l'Héroïc Fantasy métastasait l'édition jeunesse. Elle me demande donc de fabriquer un bouquin qui sera dans l'air du temps et se vendra par piles. Je tente de résister, en m'inventant des excuses.

-Je ne saurais pas faire ça.

-Mais si, vous sauriez. Vous avez assez de métier et de talent pour réussir. Je connais vos qualités d'écrivain.

La flatterie. Suivie d'une précision qui me glace.

-Je vous aiderai, s'il le faut.

Je change mon fusil d'épaule, me montre plus direct.

-Je n'écris pas ça et ça ne m'intéresse pas d'écrire ça.

Elle me regarde. Un vaste sourire. Puis :

-Peut-être, mais je vous promets que le chèque que je vous signerai en fin d'année vous intéressera.

Je ne me souviens plus de comment je m'en suis sorti. Mes trente six ans d'écriture sont le contraire de cette démarche. *Ecrire, pas fabriquer*. Je raconte le monde dans lequel je suis, dans lequel vivent mes lecteurs, pas un monde merveilleux ou fantastique parce que ces romans se vendent.

Autant arrêter avant que les métastases ne m'atteignent ?
Maman, j'ai peur est en librairie depuis trois ou quatre mois. Je parcours les critiques. Comme d'habitude, il y en a beaucoup, elles sont bonnes et finiront à leur tour dans un dossier qui prendra la poussière sur un des rayons de l'armoire. Ces bonnes critiques encouragent ? Non. Elles ne servent à rien. OÙ si peu. Elles ne seront lues que par « les professionnels » du livre de jeunesse : libraires, bibliothécaires etc...Le serpent qui se mord la queue. Qui d'autres que ces « professionnels » ont accès à un article concernant ce secteur de l'édition ? Personne. Vous n'êtes pas écrivain si vous écrivez pour la jeunesse. Et moi, je revendique de l'être. Je revendique ce mot, puisqu'on me le refuse ! Pour que les médias ouvrent un œil sur ce que les auteurs jeunesse publient, il faut être Claire Franek faisant couler un frisson d'indignation dans le dos des crétins horrifiés par le livre « Tous à poil ». Et, mieux encore, il faut ensuite mourir, comme Claire, pour que Libération après la page portrait parue lors de la sortie de « Tous à poil », écrive un autre article. Claire meurt et Le Monde, Télérama, le Figaro, d'autres sans doute, offrent deux ou trois colonnes. De temps en temps, la « grande »

presse ouvre un œil sur un auteur jeunesse et se dépêche de le refermer.

Le constat est amer : je n'ai pas causé de « scandale » et n'ai pas l'intention de mourir tout de suite.

Maman, j'ai peur est en librairie et la presse que je lis m'offre ce matin Christine Angot, Amélie Nothomb, Vernon Subutex...heu, Virginie Despentes...très bien, mais pourquoi pas moi, hein, pourquoi ?

-Tu ne voudrais pas passer à la télévision, pendant que tu y es ? ricane ma fille. A « La Grande Librairie », l'émission de François Busnel ?

Pourquoi pas ? Là, je pénètre dans l'Outre Monde en imaginant un auteur jeunesse invité à la « Grande Librairie ». Pourtant, ça aurait de la gueule que François Busnel ait ce culot.

D'accord, je n'ai pas obtenu le prix Goncourt, mais quelques lignes abordant mes trente six ans d'écriture, ce ne serait pas la mer à boire, non ? Dans mon Libé quotidien, il y a tellement d'articles qui ne font pas la maille, que ...Allez, stoppons les pleurnicheries. Au fond, le silence des médias est logique. Il me ramène à la réflexion précédente : si tant de livres pour la jeunesse ne sont que

des fabrications, ils ne méritent pas davantage d'attention que celle si parcimonieuse qui leur est accordée. Ils ne sont pas rangés dans la colonne « littérature », même si nous les auteurs nous avons la bouche pleine, sans cesse, de l'expression « **littérature pour la jeunesse.** »

Donc, autant arrêter de publier des romans dans des collections destinées à la jeunesse.

Le coup de massue final est asséné par un ami, écrivain. Nous sommes au téléphone. Je lui annonce ma décision de ne plus écrire des romans classifiés jeunesse. Il comprend mon choix et ne cherche pas à m'encourager à entrer dans le livre des records, catégorie « ceux qui s'acharnent ». Je termine la discussion par une remarque surgie de mon ego blessé.

- Je supporte de plus en plus mal ce silence médiatique, comme si j'étais un marathonien performant terminant sa course dans un stade vide, sans recevoir le moindre applaudissement. J'ai quand même eu plus d'un million de lecteurs !

Il éclate de rire avant de me mettre K.O. :

- Un million de lecteurs en trente ans d'écriture ? Ma fille vend un million de ses albums pour enfants.

Un silence. Puis :

- Un million...par an.

Je raccroche le téléphone.

Et donc, j'arrête d'écrire ces romans que publient les éditeurs jeunesse.

Je m'accorde un dernier plaisir : remonter le temps et suivre quelques uns des cailloux du petit Poucet qui ont jalonné mon chemin durant ces trente six ans.

1. Au commencement étaient les livres...

Septembre-octobre 1939. Mon père, sous-lieutenant, est mobilisé durant « la drôle de guerre », quelque part en Sarre, puis près de la ligne Maginot, censée devenir un barrage infranchissable pour l'armée allemande. Il a 23 ans. Il écrit de nombreuses lettres à ses parents qui vivent dans le Jura, courrier en partie heureusement conservé. Il demande peu de choses, dans les paquets que sa famille lui envoie. Des objets qu'il juge indispensables à sa survie de militaire craignant les bombes...à raison : l'une d'elle l'expédiera dans un hôpital anglais pour de longs mois. Une pipe. De grosses chaussures car les soldats sont sous la pluie avec leurs godasses de ville (mon père, en tout cas). Une demande revient lettre après lettre, presque comme une supplication : envoyez-moi des livres, des revues, des journaux. Une phrase réapparaît, lancinante : « Sans rien à lire, je suis rudement malheureux. »

L'image indélébile de mon enfance : un père qui lit, un père qui écrit.

A sa mort, il a fallu vider la maison, mise en vente. Des livres partout, même au grenier, dans des cartons. Des piles de revues. Certains bouquins n'ont pas été lus, puisque les pages ne sont pas découpées (le lecteur d'aujourd'hui doit se demander de quoi je parle et n'a peut-être jamais vu de coupe-papier). Il y a aussi des classeurs bourrés de feuilles écrites à la plume, à la machine, au stylo à bille, au crayon de papier. Des centaines et des centaines de pages et mon frère pas plus que moi n'en avons lu une ligne !

J'ai une dizaine d'années.

- Où il est papa ?

J'adresse la question à ma mère, pour une raison ou pour une autre. Surtout pour obtenir l'autorisation de prendre mon vélo afin de fuir l'école que nous habitons, où mes parents instituteurs me surveillent de trop près. La réponse est hérissée d'une colère où se mêlent le mépris et sans doute un peu de jalousie.

- Où veux-tu qu'il soit ? Dans son antre, en train de lire ou d'écrire !

Je traduis : lire ou écrire, au lieu de bêcher le jardin ou de m'aider. *Son antre*, papa l'appellera *mon atelier* quand nous habiterons une maison à nous. *L'atelier* est un endroit où personne n'entre, ou alors en douce. Même l'aspirateur ou le balai ignorent à quoi ça ressemble. Il m'arrive d'y pénétrer *en douce* et sur la pointe des pieds, tellement je redoute d'y découvrir des abominations qui expliqueraient ce coffre-fort. Des étagères et des livres. Des toiles d'araignées, dans les coins. Une armoire comtoise et des livres (je me contente d'entrouvrir les portes du monstre). Une table étroite, du papier, des stylos, une machine à écrire souffreteuse. Papa s'enferme là dès qu'il peut grappiller des minutes sur son emploi du temps d'instituteur et sur celui de jardinier qui doit entretenir un immense jardin. Quand il émerge de *son antre*, mon père est détendu. Son visage ébloui offre le sourire que je découvre sur la statue en plâtre de la Vierge, dans l'église. Papa, après une heure d'enfermement, fait preuve d'une générosité inhabituelle.

- Je peux prendre mon vélo, aller...

Oui, je peux prendre mon vélo et il se fiche de l'endroit où j'irai s'il vient de lire trente pages d'un bouquin passionnant

ou d'écrire quelques lignes satisfaisantes. Il se contente de me fixer l'horaire à ne pas dépasser. S'il n'a ni lu ni écrit, sa générosité disparaît :

-Tu as fait tes devoirs ? Tu sais tes leçons ? Je vérifie et après, on verra ce qu'il en est du vélo.

En général, adieu la bécane car les leçons ne sont *jamais* assez sues et les devoirs toujours imparfaits.

Mon enfance dans ce village du Jura au bord de l'eau (trois rivières s'y croisent : le Doubs, la Loue, l'Orain) me cède la permanence de cette image : partout des textes imprimés. Une enfance qui pousse entre les livres et les journaux. Il y a une bibliothèque au rez-de chaussée de la maison, là où se tient la classe de mon père, qui sera mon instituteur jusqu'à douze ans. Il existe une seconde bibliothèque, dans l'appartement, en haut. Elle se trouve dans la salle de séjour, que nous nommons salle à manger alors que nous n'y mangeons jamais, sauf lors des rares, très rares invitations. La porte de notre chambre, à mon frère et moi, ouvre sur *le lieu saint*. Papa considère bel et bien sa bibliothèque comme un tabernacle dont il sortira la bonne hostie quand il voudra savourer un titre allongé dans une chaise longue. Il s'en approche avec les yeux du Franc-

comtois ayant repéré la Vouivre et le diamant qui orne sa tête. Pourquoi pas puisque Marcel Aymé est un des écrivains qu'il affectionne et qui, en outre, a eu la bonne idée de passer une partie de son enfance chez ses grands-parents, tout près de notre village, à Villers-Robert. Papa sait comment user du tabernacle, avec ses fils. Laisser ouvertes les deux portes qui accèdent à la pièce. Interdire certains romans. Vous ne lirez pas *La jument verte*, trop osée. Pas *Terre chinoise*, pour la même raison. Pas Céline, qui *écrit comme un cochon et il y a d'autres modèles que lui de ce côté là et en plus il est antisémite*. Pas Boris Vian non plus, *parce que on ne peut pas jouer de la trompette et être écrivain*. Pas ceci, pas cela...parce que...parce que... Mais souvent, ceci et cela deviennent des couvertures mises en évidence, dans un rayon d'accès aisé. Quitter son lit, se faufiler dans la pièce plongée dans le noir, ouvrir le tabernacle et prendre le livre qui vous fait de l'œil, rien de plus simple. Se recoucher, lire une heure, replacer l'hostie là où elle était, ne présente pas davantage de difficultés. Ni vu ni connu ? Parfois, papa nous adresse un demi-sourire accompagné d'une remarque narquoise :

- J'ai trouvé *Des souris et des hommes* tombé de son étagère et cabossé. Encore le chat. J'ai déjà dit de ne pas le laisser entrer dans cette pièce.

Les seuls romans vraiment interdits étaient les romans policiers. Mon père en dévorait des cargaisons. Tout Peter Cheyney, publié aux Presses de la cité. Les jaquettes montraient presque toujours une femme buvant un whisky et fumant, accoudée au comptoir d'un bar. Simenon, Agatha Christie, la collection du Masque et tant d'autres, mais hors de question pour ses fils, futurs enseignants. Un enseignant digne de ce nom ne lit pas de pareilles horreurs, décrète ma mère, faisant exception pour son mari qui ne lui demande pas son avis...mais est d'accord avec son avis ! Les polars n'entraient pas dans la bibliothèque. Où papa les cachait-il ? Sans doute les gardait-il peu de temps, les échangeant au fur et à mesure chez un bouquiniste ou un libraire. Il était incapable de ne pas entrer dans une librairie et une fois entre les murs, ne pas acheter un ou plusieurs livres devenait impossible. Ma mère protestait.

-Encore tes bouquins ! On ne sait déjà plus où les mettre ! Tout cet argent dilapidé alors que nous devrions économiser si nous voulons acheter une voiture.

La voiture, qui se verrait exposée devant l'école, la tentait davantage qu'une bibliothèque pleine. Les livres, enfermés dans le tabernacle, ne flattaient pas son ego auprès des parents d'élèves. Tandis qu'une 203 bleue, la première auto du village.... !!

Il y avait aussi et surtout la bibliothèque de l'école. Là encore, un tabernacle, mais cadenassé celui-ci. Il ne s'ouvrait qu'une fois par semaine pour la communion des élèves. Rendre son livre, en choisir un autre. Tout s'accomplit dans un silence de fin du monde. Le roman choisi devient vraiment une hostie, que les enfants de la classe considèrent avec autant de respect que celle posée par le curé sur la langue, le dimanche. Une fois l'armoire refermée, jusqu'à la semaine suivante, mon père pose la question rituelle :

- Je vous lis la suite de...

De *La Vouivre*, du *Curé de Cucugnan*, de *Un bon petit diable* (madame Mac Miche nous flanquait la pétoche), *Du tour du monde en 80 jours* (plus tard, je battrais

évidemment ce record), de *La case de l'oncle Tom*, (plus tard, j'abolirais tous les esclavages), de...

En 1992, Daniel Pennac publie *Comme un roman*, texte dans lequel il délivre ses conseils de lecture aux parents inquiets. L'un proclame, en gros : les adultes doivent lire des romans aux enfants. Pour cette trouvaille, censée être miraculeuse (comme tant d'autres, en ce domaine), Pennac recueille des flopées d'applaudissements de la part des bibliothécaires, des libraires, des parents, tous convaincus de détenir enfin la clé du Saint Graal. J'ai pensé à mon père, aux lectures à voix haute de mon père, quarante ans avant *Comme un roman*. Lors d'un débat auquel je participais, à *Etonnants voyageurs*, je n'ai pu retenir mon fou-rire en écho à l'admiration éperdue d'une maman pour cette *formidable idée de Pennac*.

J'ai probablement avalé en entier cette bibliothèque de classe. J'y ai découvert Twain, Curwood, la Comtesse de Ségur, Marcel Aymé, Stevenson, Jack London, *Michel Strogoff*, *Jane Eyre*, *le capitaine Fracasse*, *Sans-famille*, *Les trois mousquetaires* et tellement d'autres. Evidemment, le fils des instituteurs lisait parfaitement. Comment aurait-il pu en être autrement, après tant d'années dans la classe

de ma mère. Il n'y avait pas de nounou à l'époque et l'année où j'ai su marcher est devenue l'année où je suis entré à l'école. Que je ne sache pas lire parfaitement, avant tous les autres enfants, aurait été considéré comme une injure personnelle infligée à ma maman.

Quoi qu'il en soit, entre *Franco-jeux* et *Terre des jeunes*, les journaux pour enfants auxquels mon frère et moi étions abonnés, les bibliothèques mises à ma disposition, j'étais bel et bien tombé dans la marmite remplie d'élixir, comme Obélix dans sa potion magique. A douze ans, au moment d'entrer en classe de cinquième au collège, de quitter ma famille puisque je serai interne, je réalise que la vraie vie n'est pas celle qui m'attend le matin, au réveil, mais celle qui existe dans les romans. Tout le reste serait plus ou moins du temps perdu. Je comblerais les heures de choses et d'autres afin de parvenir enfin à l'heure où j'ouvrirais un livre.

Cet appétit aurait pu disparaître pendant l'adolescence d'abord, puis durant mes études, puisque je m'éloignais du milieu familial. Je verrais de moins en moins le sourire éclairant le visage de papa après une lecture ou un temps d'écriture. Et les livres ? Où seraient les livres ? Peut-être

nulle part. Mes craintes s'avérèrent fondées. Au collège, durant mes trois ans d'étude, pas la moindre bibliothèque ! Lire était le premier signe dévoilant un goût pour la fainéantise. J'emportais bien de la maison quelques bouquins avec moi, mais en pure perte.

-Travaille au lieu de penser à te distraire ! était le conseil entendu le plus souvent durant les longues heures d'études, de 17h à 19h, puis celles de 20h à 21h. Le roman devait être remisé illico dans le cartable. Le cahier de textes était vérifié. *Tu n'as pas fait ci, tu n'as pas fait ça, tu ne sais pas vraiment ta récitation, allez au boulot, tu liras les aventures de Tom Sawyer après.*

J'étais d'autant plus dans le collimateur des surveillants, à partir de la classe de quatrième, que le professeur de français envoyait des messages d'alerte. Selon lui, je rendais (tous les 15 jours !) des rédactions suspectes et même parfois inquiétantes. Toujours six à huit pages (soit deux copies petit format), la plupart du temps hors sujet et débordantes de phrases *d'un romantisme échevelé* (annotation d'une de mes rédacs de 3è). Le romantisme en question provenait de mes lectures plus ou moins louches. Clo-Clo, le professeur, avait d'ailleurs obtenu un rendez-

vous avec mes parents afin de leur signaler le débordement de ma prose, lequel devait cacher quelque chose de malsain.

-Lisez cette rédaction et vous comprendrez.

Le sujet était : « Vous êtes dans le train et vous vous endormez. Vous rêvez que le train vous emmène très loin. Racontez. »

Mon texte disait mon désir de partir sans tarder en Afrique. Là-bas, j'aiderais le docteur Albert Schweitzer à soigner les lépreux de l'hôpital de Lambaréné (je tenais absolument à la lèpre, fascinante, et pas du tout à soigner d'autres maladies). Si je ne parvenais pas à rencontrer Albert Schweitzer, j'explorerais une forêt vierge quelconque, y exploiterais l'hévéa ou alors je deviendrais garimpeiro et vivrais avec les Jivaros. Evidemment, je réalise aujourd'hui combien ce salmigondis, patchwork mal cousu de mes lectures à peine digérées, pouvait décontenancer ce pauvre Clo-Clo.

- Bah, mon fils a de l'imagination à revendre, avait constaté papa.

- Oui, mais il récolte des mauvaises notes, s'était indignée ma mère, me sommant de revenir sur terre, si je voulais réussir mes études.

Apparemment, j'ai plutôt suivi les conseils maternels, si j'en crois les notes obtenues en classe de troisième. Cette sortie de route aurait pu me coûter cher, mais des circonstances heureuses allaient m'accompagner et me ramener de façon définitive sur le chemin du romanesque.

La première fut la découverte de la Série Noire, à la fin de la classe de quatrième.

A l'étude, entre 17h et 19h, mon voisin de table lit des romans policiers, lectures totalement interdites. D'ailleurs, il est impensable que ce genre de bouquins puisse tomber entre nos mains d'adolescents. Sexe, alcool, meurtres, banditisme, écriture douteuse pour ne pas dire vulgaire. M..., élève de ma classe, s'en moque. On l'a collé au collège, mais les études ne l'intéressent pas. Moi, elles m'intéressent et le fils des instituteurs que je suis a l'obligation de travailler et de réussir. M... lit en douce. Jean Bruce, Maurice Leblanc, Agatha Christie...Ce qu'il trouve. S'approvisionner en polars est très compliqué quand on a quatorze ans. Surtout, ne pas se faire prendre :

lire ça est signe de problème mental. Quelque chose ne tourne forcément pas rond chez un adolescent qui s'enferme dans de pareilles lectures.

Je murmure ma récitation, en essayant de mettre le ton selon les consignes de Clo-Clo : « Votre intonation doit traduire votre passion du texte. » Une poésie de Du Bellay. *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.* Je ressasse les vers. On dirait le souffle d'un ventilateur.

- Tu me les casses avec ton Ulysse ! Moi, je ne voyagerai jamais, alors si tu la boucles cinq minutes, je pourrais lire tranquille.

Ce soir là, il se plonge dans Jean Bruce. Il y a une femme sur la couverture et j'ai l'âge où les femmes sur les couvertures me font de l'effet. Elles sont des promesses de paradis vertigineux.

- Tiens, lis ça plutôt, me dit M..., en prenant un bouquin dans son cartable. Tu le planques dans ton classeur de français et de temps en temps tu bouges les lèvres pour entuber le pion.

Ça est un roman de la Série Noire (je n'ai évidemment pas connaissance de cette collection). J'ai peur, mais le désir l'emporte, d'autant plus que j'en ai marre de Du Bellay et

que le culot de M... me transforme en infamante souris peureuse. Le roman s'appelle *Rouge indélébile*, titre qui me refroidit puisque j'ignore le sens du mot « indélébile ». En revanche, la couverture cartonnée, jaune et noire, me fascine. Je lis. Un type tue sauvagement sa maîtresse, la découpe en morceaux et trimballe son corps dans une valise.

Quel choc ! On peut écrire de pareilles scènes ? De cette façon là ? Le romanesque est une invention grandiose !

Je me ferai prendre deux jours plus tard, presque à la fin du roman. Peu importe : *Rouge indélébile* en valait la peine, malgré la gifle donnée par le surveillant général et l'engueulade musclée de mes parents.

J'allais devenir, durant les cinq ou six années suivantes, le plus gros lecteur de Séries Noires de Franche-Comté et de Bourgogne. J'ai lu ces volumes cartonnés à la queue leu leu, sans faire de choix. Pour une très petite somme, j'obtenais un livre d'occasion, ce que le libraire avait, puis, en échange de ceux que je rapportais, j'avais droit à un volume gratuit. J'en ai volé aussi beaucoup, surtout quand je serai à l'école à Dijon, les lieux d'approvisionnement étant plus nombreux qu'à Lons-le-Saunier. Très vite,

James Hadley Chase n'a plus guère eu de secrets pour moi. Il y a eu Goodis, Chandler, Mc Coy, Thompson, Williams, Mc Bain...tant d'autres, dans le plus grand désordre. Je n'aimais pas les rares auteurs français. James Hadley Chase(un anglais...mais je lui attribuais la nationalité américaine) demeurait mon auteur préféré et j'essayais de récupérer tous ses titres.

Vers dix-huit ans, alors que je mourais d'envie d'écrire des romans moi aussi, je me suis dit : si tu le fais, tu écriras des romans policiers.

J'ignorais alors que ma boulimie pour cette magnifique collection me conduirait à la découverte de la littérature américaine. Steinbeck, Faulkner, Hemingway, Miller , Fitzgerald etc...sont les enfants de Goodis, Hammett, Chandler...

Seconde circonstance heureuse, après la découverte de la Série Noire et du roman policier qui m'annonçaient que la littérature était un monde sans limite : mes trois années à l'Ecole Normale de Dijon. Cette école allait me livrer sa bibliothèque (bien malgré elle) et m'offrir l'occasion d'écrire mes premiers textes.

Une Ecole Normale. Evidemment. Je ne pouvais pas y échapper. Mes parents instituteurs nous destinaient, mon frère et moi, à l'être aussi. Un minimum. Prof serait mieux, inespéré, racontaient les yeux de ma mère, mais il fallait bien commencer par le commencement. Nous sommes en 1958. L'Ecole Normale de Dijon exerce une terrible pression sur les élèves : elle vise, chaque année, 100% de réussite au Bac ainsi qu'un maximum de mentions. Les normaliens sont programmés pour atteindre ce but et ceux qui ne montrent pas assez d'enthousiasme sont tout simplement éliminés à la fin de la classe de seconde. Cette pression s'ajoute à celle de ma famille. Je travaille beaucoup. Je dois être en tête de classe ou, à défaut, à proximité du champion. J'y parviens. Mais l'excellent élève que je suis –et qui ne lit plus guère- se transforme en un élève insupportable. J'explose.

- Je te conseille d'arrêter de mettre le bordel, me dit un surveillant, au début de ma classe de première. Si tu continues, tu seras viré.

Je continue. Je collectionne quelques punitions, m'offrant même le luxe d'une colle les deux premiers jours des

vacances de Noël, ce qui amène mon père à Dijon. Je l'entends dire au directeur de l'école :

- Vous n'êtes pas assez sévère. Compte tenu de la bêtise qu'il a faite, il méritait trois jours de colle.

Collé, mais pas viré. Trop excellent élève. Le Bac assuré. La mention certaine. Je contribue efficacement à maintenir le curseur de l'école sur le mirifique 100% de réussite. Le directeur me convoque dans son bureau.

-Vous me causez bien des soucis. Les surveillants refusent de vous garder dans leurs études, celles du soir comme celles de la journée et vous ne pouvez plus participer aux études non surveillées. Ils envisagent de faire grève si...

Il pousse ses lunettes vers le bout de son nez. Cet excellent homme, d'une grande humanité et d'une grande culture (ce que je vérifierai et admettrai l'année suivante, à la suite d'une de mes nouvelles *prouesses*), semble se demander comment un fils d'instituteurs, programmé pour le devenir à son tour, peut se conduire en garnement incontrôlable.

- Vous aimez lire, je crois ?

Comment le sait-il alors que nous ne disposons pas du temps permettant d'ouvrir d'autres bouquins que les

manuels de classe ? Il y a un bail que j'ai lu de A à Z les volumes *Lagarde et Michard*. J'ai dû vaguement hocher la tête.

- Je ne me séparerai pas de vous, ainsi que les surveillants l'exigent. Durant cette classe de première, vous passerez toutes vos heures d'études dans la bibliothèque. Il n'y aura pas d'exceptions, même pour un quart d'heure.

Il y aurait donc une bibliothèque dans cette Ecole Normale ? Première nouvelle. Aucun professeur ne nous y a conduits. D'ailleurs, le professeur de français ne nous a jamais conseillé la lecture du moindre bouquin : Lagarde et Michard suffisait ! Le directeur comprend ma surprise.

- La bibliothèque est réservée aux professeurs. Ils y empruntent des livres qu'ils emportent chez eux. Vous y serez seul. Attention : si vos résultats scolaires baissent, je ne verrai pas d'autres solutions que...

Je comprends.

Dès le lendemain, j'entame ce que je crois être un régime de semi-prisonnier. Quelle magnifique prison sera cette bibliothèque ! Une vaste pièce, très haute de plafond, munie d'une table accompagnée de quelques chaises. Les quatre murs sont couverts d'étagères qui grimpent tout en

haut. Des échelles coulissantes permettent l'ascension. On m'a confié la clé du lieu *secret* ! Je suis seul. Le silence. L'odeur du papier mûri par le temps et l'oubli. Un excellent élève travaille vite. Je travaillerai encore plus vite ici et mieux, n'étant dérangé par personne et parce que je sais que ma survie dans cette école est liée à mes résultats. Les heures d'études sont nombreuses. Une fois le travail scolaire accompli, je peux me servir dans les étagères. Escalader les échelles. Prendre un livre au hasard, d'un auteur dont je ne connais même pas le nom, lire dix lignes ou dix pages ou tout. Personne ne me dit : « Celui-là, oui, tu peux, celui-ci, non. » La richesse de cette bibliothèque, qui ne sert quasi à personne, est stupéfiante. Il y a de tout. Enfin, presque tout. Pas de romans policiers, il ne faut pas abuser. Un professeur d'Ecole Normale ne peut pas, ne doit pas lire de pareilles insanités (idée si bien ancrée dans mon inconscient de futur enseignant qu'une fois devenu prof à mon tour, je me débarrasserai de ma collection de polars). Je me nourris là d'une multitude d'écrivains qui me sont inconnus dans leur grande majorité. Ce sera aussi bien, et dans le désordre, Graham Green, Queneau, Frison-Roche, Camus, Sartre, *le grand Meaulnes*, *la*

condition humaine, *Koenigsmark*, Giono, Kessel, *les Thibault...*et, évidemment, tous les auteurs classiques de la littérature française. Il y a peu d'auteurs étrangers. Je lis, je butine ici ou là, j'abandonne, je reprends le cours d'une lecture délaissée la semaine d'avant. Un mêli-mêlo qui me laisse abasourdi et désespéré de disposer de si peu de temps pour tout dévorer. J'ai la possibilité de me servir (c'est interdit), de cacher dans mon cartable un ou deux titres que je lirai le dimanche, journée de quartier libre (sortir en ville ? Pourquoi y faire ? Le cinéma ? Oui, mais j'ai peu d'argent.)

J'ai oublié le nom d'une bonne partie des auteurs rencontrés là. Pourtant, il y en a un qui restera pour toujours dans ma mémoire, même si aujourd'hui je ne défendrais pas ce roman d'un point de vue strictement littéraire. Robert Merle pour son roman *La mort est mon métier*. Cette lecture m'abandonne en larmes, un dimanche après-midi, alors que beaucoup d'élèves de l'E.N. sont sortis en ville ou partis dans leur famille. Je me suis enfermé dans la bibliothèque. Je lis Merle.

C'était donc vrai ?

J'ai dix ans quand mes parents me font visiter le camp du Struthof, en Alsace. Le guide est un ancien déporté (nous sommes en 1953). Il s'adresse à moi, donne ses explications à moi, répond aux questions des adultes comme si j'en étais l'auteur. Je ressors de cette visite du Struthof sonné, égaré...doutant...Ce que je venais d'entendre était si énorme, si délirant, si impossible...

Mais Robert Merle raconte cet impossible dans un livre. La même chose. C'est ce que j'ai entendu, de la bouche du déporté six ans auparavant. Donc, si dans ce roman il y a le récit du guide, c'est que tout est vrai !

La mort est mon métier de Robert Merle m'a fait comprendre que le romanesque était la vie, plus réel que la vie.

Il est possible aussi qu'après cette lecture, se soit ancrée en moi l'idée qu'un jour je raconterais l'histoire d'un garçon juif de dix ans, pendant la guerre et qu'il mourrait à la fin. Ce sera *La chanson de Hannah*, publié en 1990. (Quelques années après, des collégiens de 3^e m'invitent à les rencontrer pour évoquer ce roman. Leur collège est proche du Struthof où je ne suis pas retourné et ne retournerai jamais. Les élèves m'accueillent par un chœur

chantant *le temps des cerises*, chanson de Clément qui tient une place importante dans mon récit. J'écoute, la poitrine serrée, et je pense que je ne pourrai pas dire un mot pendant cette rencontre.)

L'Ecole Normale, après m'avoir confié malgré elle les trésors de sa bibliothèque, m'accordera une autre chance. Je poursuis mes études à la faculté des lettres de Dijon. Mon ancienne école, que je viens de quitter après le Bac (oui, oui, je l'ai eue ma mention !), publie un journal : *le Normalien dijonnais*. Il y a peu d'amateurs souhaitant remplir les colonnes des quatre pages. Le directeur de l'E.N, que je rencontre une dernière fois avant de commencer la Fac, me fait une proposition.

- Vous étiez bon en français (*ce qui n'est pas exact*) et en philo. Vous devriez nous écrire quelque chose.

Je n'en reviens pas. Quelle délicieuse tentation. J'accepte, évidemment, un peu inquiet quand même, n'ayant pas la moindre idée en tête. J'écrirai six articles : quatre nouvelles et deux critiques de films. Etrange : l'une de ces nouvelles, intitulée *Le piton rocheux*, explorait déjà la guerre d'Algérie, pays qui m'accueillera un peu plus tard durant deux

années pendant lesquelles je serai professeur d'Histoire-Géographie au lycée de filles de Sétif.

Six articles, autant dire le pied à l'étrier, même si le chemin à parcourir avant d'oser l'écriture d'un roman est encore très long. En tout cas, la parution de ces textes m'encourage. Je *pourrais* donc écrire ? On m'a lu. Certains échos me reviennent et même s'ils sont hypocritement flatteurs, j'adore entendre : « C'est pas mal, ce qu'a écrit Nozière. »

Pourtant, je ne les ferai pas lire à mon père qui a placé les écrivains au sommet de l'Olympe. Il regarderait peut-être son fils avec consternation si je lui avouais mes tentatives de grimper là-haut. Mais la chance ou le hasard, comme on voudra, continuent à veiller sur moi. Je sors d'un cinéma, à Dijon, quand une fille m'aborde, un paquet de recueils dans les mains.

- Tu as cinq francs ? Tu me les donnes et je t'offre ta première chance.

Elle me montre la couverture d'un des recueils. En grosses lettres figure le nom : *Première chance*. Dessous, je lis : « La nôtre, pourquoi pas la vôtre ? » Une arnaque. De toute façon, je n'ai pas cinq francs. Mais la fille est jolie.

- C'est quoi ?

- Un recueil de nouvelles de jeunes écrivains qui espèrent réussir, alors il faut les encourager. Ils seront peut-être les prix Goncourt de demain.

Recueil de nouvelles. Jeunes écrivains. Mon cœur se met au galop. Ça doit se voir. La jeune fille insiste. Me montre les textes, page par page. Elle comprend, sans que je l'avoue, que *j'écris* ou du moins rêve de le faire. Je suis incapable de lire dans la rue, mais ce sont mes doigts maintenant qui tournent les pages.

- Ça m'intéresse, mais je n'ai pas d'argent. Je sors du ciné. Elle regarde l'affiche du film. *Le quatrième sexe*, un film de Bénazéraf, assez osé pour l'époque. Elle sourit.

- Je comprends. Je te donne la revue.

Me voici avec *Première chance* et je me dis, en suivant le départ de la fille, que je suis un idiot. Un recueil inutile alors que j'aurais dû draguer la belle vendeuse de rue. Rentré dans ma piaule d'étudiant, je lis les textes. Pas terribles ! Le constat m'encourage : je peux faire aussi bien ! Mieux ! Donc, si eux ont réussi à être publiés, pourquoi pas moi ? Je me mets au travail, écris une nouvelle, l'expédie, aussitôt certain que j'ai perdu mon temps. Surprise : deux

mois plus tard, je reçois *Première chance*...et mon texte y figure. J'ai oublié le titre. Je suis heureux comme un enfant de deux ans qui croise le Père Noël devant une vitrine bourrée de jouets. Mon nom apparaît dans une revue d'une cinquantaine de pages !

Je récidiverai quelque temps après. Cette fois, je conserverai le recueil aussi pieusement qu'une relique. Ma nouvelle s'intitule *Si deux et deux faisaient quatre*. Un texte pas terrible. Franchement mauvais. Allez, j'avoue : illisible. Et maintenant ?

En Fac de lettres, je prépare un diplôme nommé « Propédeutique lettres. » Curieusement, on ne lit guère en Fac de lettres, en 1962. Personne ne pousse les étudiants vers la littérature. On se contente de grappiller les quelques textes classiques qui sont nécessaires pour l'examen de fin d'année. Moi qui espérais devenir professeur de français...De toute façon, n'ayant pas pratiqué le latin, c'est fichu, le latin étant nécessaire pour accéder au professorat. Il faudrait m'y mettre. Trop de travail en perspective. Une nouvelle fois, la réalité dissout le rêve.

La Fac n'incite pas à lire, mais mes copains d'études, si ! Nous formons un groupe d'une quinzaine d'étudiants passionnés de cinéma, très politisés (les manifestations s'enchaînent : fin de la guerre d'Algérie, Vietnam...) et les quatorze autres sont des littéraires. Ils ont des livres. Conseillent des achats. M'apprennent à en voler, quand je n'ai pas d'argent, particulièrement à la librairie de l'Université où c'est facile. Je lis, là encore, tout ce qui me tombe entre les mains, sans que je fasse de choix vraiment personnels. Une partie du groupe se retrouve en juillet, dans un camping près de Ramatuelle. Les discussions politiques sur la plage s'enchaînent, entretenues par le vin rosé que nous nous procurons à la coopérative (cubitainers de 5 l quand même !) Il y a une petite librairie à Saint Tropez, au bas d'une rue qui descend vers le port. Elle devient notre quartier général. Le libraire propose des bouquins souvent introuvables ailleurs. Il en parle avec passion. Après l'avoir écouté, impossible de ne pas acheter. Nous mettons nos ressources en commun et ainsi, nous avons de quoi lire, d'autant plus que cet incroyable libraire accepte de reprendre les titres que nous n'aimons pas !!

Aucun d'entre nous ne volera un seul livre à ce libraire durant quatre années de camping. Je ne possède plus qu'un roman datant de cette période : *le colosse de Maroussi* de Henry Miller. Je ne l'ai pas lu jusqu'à la fin puisqu'il n'est pas découpé entièrement. Pourquoi ne l'ai-je pas rapporté au libraire ?

Ecrire.

Je décide de me lancer. Pourtant, le poids de l'adoration que mon père porte aux écrivains est un énorme obstacle. Comment avouer à quiconque, et en premier lieu à ma famille et mes amis, que je commence l'écriture d'un roman ? Même à mon épouse puisque je viens de me marier, à vingt-trois ans. Envoyer mon travail à un éditeur ? Toutes ces personnes qui me liront...Ce Golgotha me paraît impossible à gravir.

On verra. Repoussons les obstacles. Après tout, ils n'apparaîtront que lorsque j'aurai...écrit ! Je me procure un gros bloc Rhodia, format 21x27, à petits carreaux et je le cache sous mon pull.

- Je vais faire un tour en ville. En librairie.

Lulu, mon épouse, est tout autant que moi hypnotisée par les librairies.

- Attends cet après-midi, je t'accompagne.

Pas facile de mentir, de trouver chaque fois une excuse qui l'empêchera de m'accompagner. Je trouve et me réfugie dans un café proche. Une table à l'écart, loin du bruit, loin des autres. Je sors le Rhodia et j'écris. Je ne me souviens plus de ce texte qui, depuis le coin d'ombre d'un troquet, me faisait lorgner d'un œil assassin toute personne approchant de ma table. Probablement un ricanneur qui pense : « Encore un qui se prend pour un écrivain. »

Au retour, il faut encore cacher le Rhodia dans l'appartement. C'est très compliqué dans à peine cinquante m².

A la page 56 (oui, je me souviens : page 56 !), je jette un regard affolé sur ces 56 pages de prétention. Un début de roman, ça ? Que j'enverrai à un éditeur ? Lequel ? Comment ? Panique. Que je ferai lire à Lulu ? Panique encore plus forte.

Je suis ce jour là au café La Concorde et je sens le regard de mon père, par-dessus mon épaule. Papa lit la page 56. Il a dû lire les 55 autres. Je me rends aux toilettes, déchire les 56 pages une par une, en menus morceaux et balance

mon chef d'œuvre dans la cuvette. Cinquante-six chasses d'eau. J'en ai pour un moment.

Ainsi se termine ma première vie d'écrivain. Je resterai treize ans sans écrire une ligne destinée à parution.

2. Alors, comme ça....

Camus prenait des notes sur un carnet, assis devant sa maison de Lourmarin. Un passant s'arrête et lui dit :

- Alors, comme ça, vous écrivez ? La première connerie qui vous passe par la tête, vous l'écrivez ?

J'imagine le sourire à la fois incrédule et ironique de cet habitant de Lourmarin. Quoi que n'étant pas Camus et ayant assez de lucidité pour réaliser que mes romans ne jouent pas dans la même cour que ceux du prix Nobel de littérature, j'ai entendu souvent cette réflexion, servie sous une forme à peu près semblable, durant mes débuts d'auteur *pour la jeunesse*. On ne me disait pas en mots que j'écrivais des conneries, mais les regards déclaraient qu'il s'agissait à peu près de ça. Une évidence : *la jeunesse* ne pouvait lire que des *conneries*. Le ton de la question et les yeux brillants me disaient aussi les doutes plus ou moins narquois de la personne qui m'interrogeait :

- Alors, comme ça, vous écrivez à ce qu'il paraît ?

Je répondais un « oui » sec, distant, afin de clore le sujet, mais venaient les autres curiosités :

- Vous écrivez quoi ? C'est publié par qui ?

Il fallait bien avouer, presque honteux, comme si j'étais surpris en train de piquer de l'argent dans le tiroir-caisse :

- Des romans pour la jeunesse, chez Bayard, Rageot, Magnard.

Le soulagement décripait le visage du curieux. Un mince sourire peinait à dissimuler l'ironie. Le message était aussi clair que s'il défilait sur un téléprompteur. *Tu n'écris pas puisque tu t'adresses à des enfants. Et ces éditeurs, tu les pêches où ? Personne ne les connaît.*

Le premier bémol dans les sourires est apparu lorsque Flammarion a publié un de mes romans. Aïe, Flammarion, le nom disait quelque chose : un éditeur généraliste. Mais bon, Flammarion *jeunesse*. Puis, il y a eu Gallimard. Le prestige du nom. Gallimard, même *jeunesse*, étouffait un peu les sourires et le soulagement du curieux.

N'empêche. Il m'a fallu patienter jusqu'en 1995, que sorte mon premier roman *pour les adultes* dans la Série Noire, chez Gallimard, pour que les sourires dubitatifs disparaissent à peu près complètement. Je méritais enfin le

nom d'écrivain. Le qualificatif *jeunesse* s'estompait : être publié chez **Gallimard**, dans la **Série Noire**, là je gagnais le pompon.

Pourquoi écrire –commencer- *pour la jeunesse*, selon l'expression consacrée, que je trouve stupide ? Deux explications peut-être, encore que le hasard paraisse en définitive la plus probable.

Revenons en arrière.

Le désir d'écrire me poursuit et pourtant pas une page durant treize ans. Je rencontre une femme, professeur de français, lors d'une fête champêtre qu'organise la CFDT. Je la connais...à peu près la seule personne amie. Comme nous nous ennuyons tous les deux, entre les merguez et les bouteilles de bière, nous restons ensemble. Elle écrit pour les enfants dans *J'aime lire* une revue mensuelle que publie Bayard Presse. J'évoque mon désir d'écriture.

- Tu as écrits quoi ?

Je parle à un auteur qui a publié dans une maison parisienne ce qui étouffe mon mince ego. Hors de question de citer mes nouvelles du *Normalien dijonnais*.

- Rien.

- Tu as quel âge ? (réponse qu'elle connaît).

- 36 ans.

Colère de la prof, au moins aussi dense que si elle s'adressait au pire crétin de sa classe. Des rires aussi, entre deux phrases de fureur. *Tu me saoules depuis deux heures avec tes ambitions d'écrivain et tu n'as pas écrit un mot à 36 ans ? Le poète maudit, je suppose ? Tu espères quoi ? Il n'y a que les cathos qui croient au miracle de la multiplication des pains sans bouger le petit doigt !*

Une colère et des rires ironiques très utiles. Je suis vexé. D'autant plus vexé qu'elle a raison. Le lendemain, je m'installe à mon bureau et j'écris une nouvelle de trois pages. D'autres les jours suivants. Elles seront toutes refusées. J'écris un texte plus long et l'adresse à Bayard. Ce sera *Un cheval à l'école* qui paraît dans *J'aime lire*.

Cette rencontre avec la dame furieuse ne suffit pas à expliquer que je m'adresserai à des éditeurs jeunesse avec tant d'opiniâtreté et durant tant d'années (je ne ferai le saut éditeur généraliste que quinze ans plus tard, en 1995).

Je suis documentaliste dans un collège de Côte d'Or. Je lis les romans que je propose aux élèves. Les éditeurs jeunesse me sont familiers. Aucun de ces noms ne m'effraie. En revanche, écrire en pensant à Gallimard,

Grasset, Le Seuil... les éditeurs que je fréquente en tant que lecteur à la maison, c'est aussitôt être pétrifié. Des noms monstrueux, qui abritent des auteurs monstrueux. Leur adresser un manuscrit serait de ma part d'une prétention insensée. Mais Nathan, Magnard, l'Ecole des loisirs, Rageot (éditions de l'Amitié) n'ont rien d'effrayants. Je les « pratique » tous les jours. Je sais ce qu'ils publient. Rien d'impressionnant, à quelques exceptions près. Je pourrais tenter ma chance là, sans faire preuve de prétention excessive. Mes premiers romans, très courts, paraissent donc chez Magnard, Nathan, Rageot. Aucun de ces textes ne correspond à ce que je voudrais écrire. J'égrène ainsi une dizaine de petits romans (trente pages sur mes cahiers à spirales) qui me permettent, en quelque sorte, de faire mes gammes et surtout me rassurent. Ils me plongent dans ce monde de l'édition que je sacralise. C'est donc possible d'être publié ? Je suis hébergé par Bayard, Rageot, Magnard, Duculot (éditeur belge), Flammarion. Si tant d'éditeurs m'accueillent, peut-être ne suis-je pas aussi mauvais que je le pense ? S'il en est ainsi, pourquoi ne pas être plus audacieux, m'approcher peu à peu de mes désirs ? Je ne pense qu'à écrire enfin un

roman qui me pousserait fiévreusement dans mon bureau, plutôt que de couvrir des pages afin de signer un contrat. Un contrat de plus. Un éditeur de plus qui me fait confiance. Un livre de plus sur une étagère de mon bureau. Je commence à piaffer, me lasser de cette fuite en avant qui ne mène nulle part.

Il me faudra piaffer pendant sept ans, jusqu'à la parution de *Ma vie c'est l'enfer*, avant de caresser un peu ce plaisir qu'est l'écriture. J'y reviendrai.

En attendant, je m'installe dans mon autre vie, celle d'auteur, que je conduirai en parallèle avec celle de documentaliste. Quand je ne suis pas au collège – trois jours par semaine et durant ces fameuses vacances d'enseignants qui énervent tant de monde, mais qui pour moi ont été des bouteilles d'oxygène - je m'enferme dans mon bureau à 8h du matin, pour deux heures de travail. Même chose à 14h pour deux nouvelles heures. Un décor simple : une table de bois bleu, un ordinateur, des étagères bourrées de livres (dont les 300 premiers titres de la Série Noire que j'ai rachetés un par un !). Sur les murs des dessins, des photos. Une fenêtre, près de mon bureau, montre des arbres, des pies et des corbeaux perchés sur

les branches. Une tablette de chocolat noir Lindt est à proximité, sept jours sur sept. Une image, sur le mur face à moi, me donne l'énergie de travailler. Une petite fille (3 ou 4 ans) est assise sur les épaules de son père qui porte une casquette. Elle ferme les yeux et lève son poing menu, bien serré. La photo a été prise dans un cimetière (le Père Lachaize ?). Un défilé d'hommes à casquettes, probablement en 1936. J'ai cette image devant moi depuis très longtemps mais je ne sais plus comment elle est arrivée là, sur mon mur. En revanche, je sais que chaque matin, après avoir regardé cette petite fille, je me demande « alors, petite fille qu'as tu fait de tes rêves...qu'avons nous fait de tes rêves ? »

J'utilise un cahier à spirales 24x32, papier blanc 90g, gros carreaux. Des fiches de bristol blanc 125x200. Un stylo à encre noire dont la plume doit écrire gros. Je ne changerai aucun de ces rites durant toutes ces années. Les premiers mots qui apparaissent sont ceux du titre. C'est impératif. Je peux changer ce titre à la fin de l'écriture, mais je ne commence jamais un roman sans avoir en tête un titre. Il est mon fil d'Ariane. Je ne fais pas de plan, je ne sais pas comment le roman se terminera et je ne sais même pas

quand je suis à la page 12, ce que j'écrirai à la page 15. Les fiches en bristol, qui intriguent tant les lecteurs que je rencontre, sont les jalons que je poserai chaque jour entre 10h le matin(fin du travail) et 14h (reprise), puis entre 16h(fin) et 8h (reprise du lendemain). Je remplis ces fiches au fur et à mesure de l'écriture. Un roman, selon sa longueur, s'accompagne de 10 à 50 de ces fiches. Je suis sur mon vélo, chez le boulanger, au cinéma, à table...des idées, des mots, des situations etc...se présentent : ils atterriront sur ces fiches. Hé oui, souvenez-vous : *la première connerie qui vous passe par la tête, vous l'écrivez ?*

Le travail d'écriture est prioritaire. Pas de vélo (quelle privation !) avant ces deux heures le matin, pas de visite aux amis. Si on sonne à ma porte, fut-ce mon voisin désirant m'emprunter ma tondeuse, je ne réponds pas. Lulu me déclare absent...et le voisin ou l'ami savent que c'est faux. Pas de cinéma l'après-midi (quelle privation !) avant que j'aie franchi l'obstacle des deux heures. Pas ceci, pas cela...Je ne fais strictement rien à la maison qui tomberait en ruines si mon épouse ne se chargeait pas de tout. C'est un alibi que je conseille à tous les fainéants :

inventez-vous un destin d'écrivain et vous ne toucherez plus un outil de votre vie.

Je m'enferme. Une vie de reclus volontaire et aucune fête, religieuse ou autre, ne se met en travers de mon travail. Noël, Pâques, 1^{er} mai, 11 novembre, je m'en fous. Je travaille et ne parle à personne de mon travail, pas même à mes proches, avant que je n'aie terminé. Aucun éditeur ne peut se vanter de m'avoir entendu évoquer un de mes textes en cours. Aucun ami non plus. Je remplis des cahiers à spirales. Il me semble que raconter ce que j'écris, en cours d'écriture, m'ôterait l'envie de poursuivre. Du coup, personne ne m'interroge plus, même pas Claude Gutman, un ami écrivain, qui me téléphone régulièrement et abandonne sa question : « Alors, tu travailles sur quoi en ce moment ? » Aujourd'hui, je comprends que cet autisme est une façon de reproduire l'attitude de mon père qui s'enfermait dans son *atelier* et devenait mutique en en sortant.

Très vite, je réalise qu'écrire pour la jeunesse c'est être entouré d'interdictions, souvent non dites et de conseils plus ou moins péremptaires. Je devrai apprendre à résister ou du moins à faire le dos rond. Il me faut acquérir cette

liberté qui me permettra d'écrire ce que je veux, comme je le veux, et non pas ce que l'on veut de moi sous prétexte que mes romans sont lus par des enfants ou des adolescents.

Ma première décision concernera l'argent. Au début, je ne pense évidemment pas à abandonner mon travail de documentaliste afin de « vivre de ma plume », expression plutôt ridicule puisque beaucoup de celles ou ceux qui vivent de leur plume vivent surtout des périphéries de leur plume ! J'aborderai ce point dans un autre chapitre. Je continuerai donc à recevoir un salaire de l'éducation nationale. L'argent qui me fera vivre ne viendra pas de mes livres. Cette décision s'avèrera essentielle et si je ne l'avais pas prise, jamais je n'aurais écrit certains romans redoutant trop qu'ils soient refusés...donc que je ne perçoive pas les droits d'auteur me permettant de payer mes factures.

Dès mes deux premiers livres, je dois dire « non ». *Le facteur à l'envers* paraît en 1981, année de l'élection de Mitterrand, mais il n'y a aucun rapport entre mon facteur qui jette son courrier au lieu de le distribuer et un Président qui distribue des promesses avant de les jeter. *Pépé*

Révolution paraît chez Magnard la même année. Deux petits livres s'adressant à des lecteurs de moins de dix ans. Les deux se vendent bien. Les éditions de l'Amitié (Rageot) me contactent :

- Belle idée que ce personnage de facteur qui fait tout à l'envers. Que diriez-vous d'une série basée sur le même principe ?

- Heu...quel principe ?

- Un métier quelconque, banquier, boulanger, prof...bref, au lieu d'exercer normalement leur activité, ils feraient n'importe quoi comme votre facteur.

C'est tentant. Des sous en vue et je n'en gagne pas beaucoup en tant que documentaliste. En outre, je changerais bien ma bécane pour une plus légère et plus performante. Pourtant, une voix perfide me murmure :

- Tu te vois chaque matin dans ton bureau en train d'écrire les, à peu près, mêmes récits ? Le travail à la chaîne, adapté à l'écriture, façon Charlie Chaplin dans *Les temps modernes* ?

- Désolé, mais non.

J'invente un prétexte, assez dérisoire.

- Mon grand-père était facteur. Je l'évoque un peu dans ce mince roman (menteur !) et je n'ai pas d'autres grands pères banquier, boulanger, prof.

J'ai probablement eu tort de refuser, si je m'en tiens à l'aspect financier. Ce roman deviendra livre de lecture pour l'école primaire, dans une collection nommée *Ratus* (sous le titre *Le facteur tête en l'air*). J'aurais pu inonder l'école primaire de métiers à l'envers.

Second refus de me glisser complètement dans le formatage « livres pour la jeunesse » : *Pépé Révolution* chez Magnard. Ce livre est un tout petit roman, tout aussi insignifiant que *Le facteur à l'envers*. Trois autres titres paraîtront chez cet éditeur, dans la même collection. Je fais mes gammes, m'habitue à ce phénomène que je croyais jusqu'alors quasi miraculeux : envoyer mes écrits à un éditeur et signer des contrats. Une pensée s'insinue peu à peu en moi et remplace l'éblouissement craintif de mes débuts : les éditeurs sont des personnes très ordinaires. *Pépé Révolution*, comme *Le facteur à l'envers* se vend bien. Mieux même que mon facteur à bicyclette. On me téléphone.

- Ecrivez-nous une suite.

Suis-je réellement surpris ? Je ne devrais pas. Je réalise aussitôt pourquoi Magnard avait lourdement insisté lors de l'acceptation du manuscrit.

- Votre fin est trop triste pour des enfants de 8-9 ans. Pépé quitte le quartier où habite le petit garçon, les lecteurs ignorent ce qu'il devient. Il faut une fin plus optimiste, vous devez dire où est parti le grand-père.

Je refuse de changer quoi que ce soit. Je signe le contrat. Magnard reprend l'assaut. « Plus optimiste...Où se trouve Pépé. » Ce court roman n'est que mon troisième titre et même si il est une fabrication de A à Z **pour** des enfants de moins de dix ans, je tiens évidemment à sa parution. L'éditeur va me jeter ? Peu rassuré, je persiste pourtant dans mon refus. Thérèse Roche, l'éditrice, devine que la rupture est proche.

- Terminez votre roman au moins par quelques mots d'espoir. Par exemple, le grand-père écrirait une carte à l'enfant sur laquelle il y aurait « au revoir Pierrot. Je reviendrai bientôt ».

Je cède, écris ces trois derniers mots, me passant ainsi le nœud coulant autour du cou.

- Une suite ? Mais pourquoi ? Le grand-père est parti.

L'éditrice a dû respirer profondément, ravie d'avoir su si bien avancer ses pions.

- Pépé Révolution se termine par « je reviendrai bientôt », donc ça vous sera facile de le faire réapparaître ailleurs puisqu'il en fait la promesse aux lecteurs. Une promesse ça se respecte, surtout adressée à de si jeunes enfants.

Je tiendrai bon. Ce sera « non ». *Pépé Révolution* est une des expériences qui me conduiront au refus de changer une fin de roman si en l'écrivant je sens que l'histoire doit se terminer ainsi. Il me semble que c'est à la fois respecter son propre travail et respecter le lecteur. Agir autrement, revient à considérer que puisque je m'adresse à des enfants, je peux (je dois ?) bidouiller le texte selon les critères d'un éditeur. J'abandonnerai Magnard après quatre petits livres.

Je n'en ai pas fini avec les fins de mes romans ! Il me faudra batailler pendant des années avant qu'on ne me les reproche plus et les admette telles que je les propose.

Un an après Magnard (1982), Duculot, éditeur belge, me demande de changer la fin de *Tu vaux mieux que mon frère*, premier roman un peu consistant (par le nombre de pages !) qui sera publié après six petits livres. « Votre fin

n'est pas une fin, elle maintient l'incertitude et de toute façon, elle est trop triste pour des adolescents ». L'exaspération me gagne. Que devient le romanesque dans l'esprit de ces éditeurs qui formatent les lectures des dits adolescents ? Ce sera un refus très sec. Je couperai le flot d'arguments de l'éditeur (vous en vendrez bien davantage si vous changez la fin...l'argument censé étrangler mon obstination) par une référence culottée. Elle me servira jusqu'à aujourd'hui dans les rencontres avec les lecteurs.

- Connaissez-vous une fin plus sombre et plus belle que celle que propose Steinbeck dans *Des souris et des hommes* ?

Pas de chance, mon interlocutrice belge n'a pas lu *Des souris et des hommes*. Mes autres éditeurs auront tous lu ce roman et, évidemment, ils retiennent leurs ricanements.

- Vous n'êtes pas Steinbeck.

Constat que j'admets sans ressentir de palpitations cardiaques. Il n'empêche que **tous** mes lecteurs adolescents comprennent, après que je leur aie raconté *Des souris et des hommes*, qu'une fin de roman ne doit pas être obligatoirement rose et ensoleillée sous prétexte

qu'elle s'adresse à un lecteur de treize ans. Je suis en complet désaccord avec ce qu'écrit Marie-Florence Ehret, dans *La Revue du projet*, de mai 2016. Des phrases qui me hérissent. Je cite : « Quoiqu'il en soit, il n'en reste pas moins impératif de ne pas démoraliser la jeunesse. Cela implique donc de donner aux romans qui lui sont destinés une fin sinon heureuse en tout cas positive. »

Tous ces premiers romans, avec leurs défauts, me construisent et m'amènent de façon plus ou moins consciente à **écrire**. Ecrire, tout simplement, et non *écrire pour*, en songeant à un lecteur dont je déterminerais l'âge et déciderais de ses capacités de lecture.

Premier roman policier en 1989. *Souviens-toi de Titus*. Un polar, une évidence pour le boulimique de polars que j'étais entre quinze et vingt ans. Il paraît chez Rageot. Cette fois, on ne me demande rien, on n'exige rien de moi afin que je pétrisse la bonne pâte pour le bon lecteur. Première impression de liberté qui me laisse entrevoir que je pourrais donc repousser les frontières. On ne me conseille même pas de changer la fin, alors que le lecteur s'interrogera : ce balcon qui tombe et tue le policier, c'est un crime de Titus ou un accident ?

Les soucis viendront des lecteurs de la région où je vis. Ils veulent à tous prix identifier la ville de C...où se passe l'intrigue du roman.

- C...la ville désignée par une lettre, c'est chez nous, n'est-ce pas ? On reconnaît ceci, cela...

Ils développent. Le décor du livre offre quelques ressemblances avec notre petite ville. Donc, CQFD, les personnages sont aussi inspirés de la réalité.

- On identifie bien le conseiller général assassiné, l'industriel itou, et le médecin ça crève les yeux qu'il s'agit du docteur X...

Misère. Je dois expliquer que non, pas du tout, nous sommes dans la fiction et les ressemblances du décor ne sont que des clins d'œil et que franchement, identifier le conseiller général....Je n'en reviens pas ! Je n'aurais jamais imaginé que publier des romans dans des collections pour la jeunesse pouvait conduire à de pareilles âneries (mais, je rencontrerai pire !)

Ces remarques de lecteurs autochtones sont parfois aigres

- C'est comme ça que vous nous voyez ? Pourquoi ce regard négatif sur notre petite ville ?

Lassitude. Quelques romans plus tard, je déciderai que l'intrigue de mes romans se déroulera, chaque fois que ce sera possible, dans une petite ville imaginaire que je baptiserai Sponge. Je clôturerai toute discussion accusatrice ou non, autour de ce ridicule « c'est chez nous » par :

- Ah bon, notre ville se nomme Sponge ?

Cette impression de devoir m'arc-bouter contre des murs, afin de les faire sinon céder, du moins reculer un peu, durera jusqu'à la parution chez Gallimard, en 1990, de *Un été algérien*. Mais *Ma vie c'est l'enfer*, écrit en 1986, édité par Rageot en 1987, renforce ma décision de ne pas abandonner mon travail de documentaliste dans un collège de Bourgogne. Vivre de ma plume, selon l'expression consacrée, serait me condamner, en tant qu'auteur « pour la jeunesse » à abdiquer une bonne partie de ma liberté d'écrivain. J'aborde cette histoire d'un adolescent mal dans sa peau et qui transfère ses angoisses sur un cheval aveugle qu'il veut sauver de l'abattoir, avec pour la première fois la volonté d'écrire sans m'interroger sur le futur lecteur. J'utiliserai les mots que je penserai justes, sans songer au futur éditeur. L'écriture de ce roman

demeurera encore maladroite, mais elle ne sera jamais liée à l'interrogation : est-ce que je peux écrire ça dans une collection qui s'adresse à des adolescents ?

Ce n'était pas encore le moment ! Ni le bon éditeur ! J'envoie le texte à l'Ecole des loisirs, parce que le documentaliste que je suis rêve d'entrer dans cette prestigieuse maison d'édition. En outre, mon travail de bibliothécaire me montre que cet éditeur non seulement publie de bons romans mais publie surtout des textes qui semblent moins formatés. Mon récit est aussitôt accepté. Je jubile. Pas longtemps. Un homme que je ne connais pas – je ne connais d'ailleurs personne dans l'édition - me téléphone. Il se présente : A. H. Je ne suis pas impressionné. Toutes les personnes qui dirigent des collections ou sont les grands manitous des maisons d'édition, ne sont pas autre chose pour moi que des noms. - On aime beaucoup votre roman. Nous vous envoyons un contrat.

Mes mains doivent être moites. Je poursuis ma conquête des éditeurs. Bayard, Magnard, Rageot, Duculot, Flammarion, Nathan et maintenant l'Ecole des loisirs. Ma septième conquête ! Et celle-ci caresse le sommet.

- Avant de préciser les conditions du contrat...

J'ai dû sourire. Je me fous des conditions du contrat ! Me voici à l'Ecole des loisirs, une maison dont rêve tout écrivain pour la jeunesse.

Je ne vais pas rêver longtemps.

A.H. délaisse le contrat et revient à *Ma vie c'est l'enfer*.

- Votre roman me plait énormément, cependant je note quelques points à revoir. Ainsi, il y a beaucoup de mots familiers, voire plus que familiers. Notre collection s'adresse à des adolescents, ce qui implique de notre part une certaine responsabilité. Nous vous demanderons de les supprimer, de les remplacer par un vocabulaire plus légitime.

J'ai dû me crisper. Marco, mon adolescent mal dans sa peau, s'exprime comme il le doit. Quand il dit « merde et merde », ce sont les mots justes. Bien sûr que je suis capable de choisir d'autres mots, d'écrire d'autres phrases...mais ce ne sera plus « mon » Marco.

- Vous savez ce que Céline disait à sa compagne...

Je me tais. Lucette Destouches reproche à Céline d'écrire souvent « merde » et il lui réplique : « Les gros mots sont nécessaires. » A.H. n'a pas l'air de s'intéresser à ce que je

dis et c'est tant mieux, car comme pour Steinbeck il risque de m'envoyer dans les cordes en m'annonçant « que je ne suis pas Céline ».

- Ensuite, poursuit A.H. ...

Il rit.

- Ensuite, avec Boulibou, le Noir copain de Marco, vous exagérez vraiment. Nous vous demanderons de le supprimer ou alors de le transformer complètement. Il tourne les Blancs en dérision et nous craignons que cela soit mal interprété.

Boulibou que j'adore. Qui m'a fait rire pendant que je le créais sur mon cahier à spirales. Un Noir qui caricature le racisme dont il est victime en parlant « petit nègre » afin de ridiculiser le pauvre type qui se croit dans *Tintin au Congo*.

- Voilà, termine A.H. Nous sommes donc ok pour le contrat ?

- Non.

Je ne me suis même pas accordé cinq secondes de réflexion. Adieu l'Ecole des loisirs ! A.H. aime *Ma vie c'est l'enfer* à condition que mon roman soit autre chose que *Ma vie c'est l'enfer*. Je ne donne aucune explication, ne cherche pas à justifier l'écriture ni l'existence de Boulibou.

Je me contente de dire que je ne changerai rien à ce texte. Je suis en colère. Enormément en colère : A.H. et l'Ecole des loisirs viennent de détruire, en dix minutes, tout ce que je croyais être la vie d'un écrivain. Donc, être écrivain ne serait pas différent d'un autre travail ? L'employé qui part le matin pour son bureau et à qui son patron dit : fait-ci, fait-ça, fais le comme-ci, fais le comme ça, sinon je te vire.

Douche froide.

Qui se radoucit un peu plus tard. Les éditions de l'Amitié (Rageot) acceptent *Ma vie c'est l'enfer*. Une petite tentative est faite pour souhaiter quelques transformations, mais quand je refuse Catherine Scob qui dirige alors la maison me dira : ok. Ce sera mon premier titre chez eux, avant *Dossier top secret* pour lequel on me demandera de remplacer les espions arabes par des espions russes ! Ce que je ne ferai pas. Le prétexte à cette demande ? Il y a quatre otages français au Liban (Marcel Carton, Marcel Fontaine, Jean Paul Kaufmann, Michel Seurat) et ce n'est pas le moment, me dit-on, de mettre dans un livre des arabes espions de notre arme atomique !! Je certifie l'exactitude de ce que je raconte, aussi désopilant que cela soit. C'est bien la seule fois de ma vie où j'ai eu

l'impression de tenir entre mes mains la place de la France dans les relations internationales ! Peut-être aurais-je dû, cette année là, abandonner mon métier de documentaliste dans un collège et revendiquer un emploi à la D.G.S.E.

Toutes ces tentatives des éditeurs de me pousser là où je ne souhaite pas aller, me conduiront progressivement à m'isoler, à mettre mon écriture à l'écart des turbulences. Je n'ai pas toujours été conscient de cette démarche.

Tout d'abord, je l'ai déjà précisé, je demeurerai salarié, même si concilier écriture et autre travail n'est pas facile. Cette décision me mettra à l'abri de dérives que j'aborderai dans un autre chapitre.

Je m'enferme donc dans mon bureau, dès que je dispose de deux heures de liberté et j'écris. Personne ne saura ce que j'écris avant que mon imprimante ait craché la totalité du roman, ce paquet de feuilles que je regarde toujours avec une certaine incrédulité : le résultat, enfin concret, de plusieurs mois de travail. Ne pas parler du roman en cours c'est aussi une façon de ne pas entendre des avis, des remarques, des critiques qui me pousseraient à changer mon récit et ma façon de l'écrire. Si Lulu, mon épouse, m'avait dit : « Tu emploies trop de mots familiers et

Boulibou me semble excessif », peut-être aurais-je été plus réceptif à ses remarques qu'à celles de monsieur H. ?

Si je refuse de parler écriture avec mon épouse, mes proches, mes amis (qui cesseront vite de demander : tu écris quoi en ce moment ?), ce n'est pas pour aborder ce sujet avec mes éditeurs, en dehors des dialogues incontournables lors de la parution d'un roman. Je m'arrange donc pour les rencontrer très peu. En fait, presque jamais.

- Tu viens à Paris, on organise un repas d'auteurs, me propose Gallimard.

Je me découvre toujours une bonne raison pour refuser. Pas libre, la grippe, mes vieux parents malades, ma chienne malade, la neige, la pluie, une fugue d'un de mes chats...

En réalité, cette misanthropie *professionnelle* m'embarrasse. Ces personnes, que je suis invité à rencontrer, sont sympathiques. Je passerais un bon moment à Paris. Des discussions intéressantes, un excellent repas et un billet de train offert (pourquoi ne pas caler là une petite expo ?). Certes, mais nouer des liens avec mon éditeur peut déboucher sur un retour de manivelle. Je sais

dire non à un inconnu, une voix au téléphone, si notre dialogue ne s'appuie que sur des relations de travail. J'imagine l'inverse. Des liens plus ou moins amicaux se sont tissés.

L'éditeur ami :

-Il faudrait changer ce vocabulaire familier. Et ton Noir...tu pousses le bouchon un peu loin...Je te conseille de le virer de ton récit.

- Non.

- Tu me mets dans une sale situation. Je te demande un petit service et...heu...c'est à charge de revanche, tu sais que je défends toujours tes romans.

Je me connais : j'accepterai.

Lorsque je raconte à mes lecteurs –mes collègues auteurs ne me croient pas- qu'après une cinquantaine de romans, en trente ans, publiés chez une dizaine d'éditeurs, je ne suis allé à Paris les rencontrer que cinq ou six fois, ils n'en reviennent pas. Doutent. C'est possible d'écrire des livres sans connaître ses éditeurs ? Oui. Trois repas chez Gallimard, une visite éclair chez Rageot et Nathan, une autre chez Thierry Magnier. C'est tout. En revanche, j'ai beaucoup utilisé le téléphone et les mail !

Je ne crois guère à l'amitié que me porterait sincèrement un éditeur. Il est mon employeur. Il attend de moi que mes livres se vendent. Quand ce n'est plus le cas, la dite amitié résiste-t-elle ? Combien d'auteurs ne travaillant plus depuis des années avec un éditeur, sont toujours en relation avec lui ? Qu'ils m'écrivent et j'établirai des statistiques qui détruiront mon pessimisme.

Je me souviens de deux déjeuners chez Gallimard, il y a de nombreuses années. La personne qui anime le premier présente le nouveau projet, une collection de romans-photos. A la fin du repas :

- Nous comptons sur vous pour un titre très prochainement.
Second déjeuner, animé cette fois par une femme. Il se termine par :

- Nous comptons sur vous pour....

Pas de chance. Ne pas vivre de ma plume, ne pas parler du travail en cours avant de l'avoir terminé, ne pas rencontrer mes éditeurs...et pour compléter ce portrait d'ours mal léché, ne pas écrire de textes sur commande (décision facile à prendre quand on a choisi de ne pas vivre de sa plume).

C'est un sujet de roman qui me pousse quatre heures par jour et sept jours sur sept dans mon bureau et non l'inverse, c'est à dire me boucler dans une pièce en cherchant ce que je pourrais bien raconter à mon futur lecteur adolescent. Ce sujet de livre est le mien, pas celui d'un éditeur qui me dira :

- On aimerait que tu nous écrives un texte pour la collection X qui s'adresse à des lecteurs de tel âge et ce serait bien que ce roman soit écrit (par exemple) à la première personne, qu'il ait telle caractéristique, ne dépasse pas tant de signes, aborde plutôt ceci que cela etc...

Ecrire sur commande exige des qualités que je n'ai pas. Une persévérance que je n'ai pas : chaque jour au travail en songeant à l'éditeur X, la collection Y, le lecteur Z. Les chemins de l'écriture sont en partie tracés, ce qui amoindrit le désir d'écrire et cette curiosité teintée d'inquiétude : comment vais-je me sortir de cette aventure délirante, être devant un cahier de 200 pages blanches et dans quelques mois ce sera un roman. J'en reviens à la citation du début : répondre à une commande très ciblée c'est refuser

de mettre sur une feuille *la première connerie qui me passe par la tête*.

Je n'écrirai que trois romans sur commande. Deux dans des collections jeunesse et un polar adulte (mais celui-ci, dont je suis très satisfait, n'était pas une vraie commande : Jean Bernard Pouy me dit : tu écris ce que tu veux, mais tu ne dépasses pas cent pages et le titre doit être détourné d'un titre de la Série Noire. Ce sera *Des manches et la belle* paru aux éditions la Branche).

Les deux romans, chez deux éditeurs jeunesse, ne sont là que parce qu'il m'a été impossible de résister aux demandes pressantes des directrices de collection...que je connaissais ! J'ai d'abord refusé, expliquant pourquoi. Mais les éditrices ont insisté, me culpabilisant un peu... « Pourquoi tu ne veux rien faire pour moi »....Me flattant un peu : « J'ai besoin de toi ». Bref, j'ai accepté. J'ai eu tort. Les deux courts romans ne sont pas très bons.

En revanche, je n'écris des nouvelles que sur commande. C'est plus facile d'abdiquer ma liberté d'écriture le temps de quelques pages. La plupart de ces textes sont parus dans des recueils collectifs, souvent édités au profit d'une cause quelconque. J'ai accepté d'y figurer parce que le

thème imposé me convenait, *me parlait*, excitait mon désir d'écrire. L'insistance d'un éditeur n'est pas toujours négative. Elle peut même être source de création si l'éditeur connaît *son* auteur. Thierry Magnier illustre bien mes propos précédents et cette dernière réflexion concernant l'écriture de nouvelles.

Devenu éditeur, Thierry Magnier lance une collection de courts romans nommée *Aller simple*. Il me sollicite, connaissant mon travail qu'il a suivi en étant chez Gallimard. A l'époque, il m'a d'ailleurs demandé un article concernant les lectures des adolescents, pour la revue *Lire et savoir*, dont il était rédacteur en chef.

-Ecris-moi un *Aller simple*. Je lance cette collection et ce serait bien que tu y figures.

Il m'explique ce que sera un *Aller simple* et précise le cahier des charges ! Non, vraiment, en dépit de mon envie « d'aider » le jeune éditeur, ce projet ne me concerne pas.

- Désolé, je ne me sens pas capable d'écrire dans ta collection.

- D'accord. Je comprends.

Aucune insistance. Thierry Magnier accepte cette impossibilité pour moi de me glisser dans ce que je

ressens comme un corset. Les éditions Thierry Magnier ne me reprocheront pas, plus tard, cet égoïsme d'auteur : elles sont devenues ma maison de prédilection !

Six ans après (2002). Thierry Magnier encore.

- Nous préparons un recueil de nouvelles réunissant onze auteurs qui écriront sur les rapports entre filles et garçons. Le livre sera préfacé par Fadela Amara et les droits iront à l'organisation Ni putes ni soumises. J'aimerais que tu sois un des onze.

Je ne vois pas ce que je pourrais écrire sur ce sujet.

- Désolé, mais non, je ne me sens pas dans ce recueil collectif. Je n'ai rien à écrire sur les rapports entre les filles et les garçons.

Seulement voilà, Thierry Magnier m'a lu, il connaît mon travail et il a publié *Un jour avec Lola*.

- Mais si, ce sujet est pour toi. Quand on écrit *Un jour avec Lola*, ça crève les yeux. En outre, je viens de lire *Maboul à zéro* publié par Gallimard, alors ce que tu dis ne tient pas.

Thierry Magnier est un excellent éditeur. Il sait ce qu'un auteur peut écrire et ce qu'il ne doit pas écrire. Contrairement à ce qui s'était produit pour la collection *Aller simple*, il me retéléphone quinze jours plus tard.

Même proposition. Même refus de ma part. Pourtant, durant ces quinze jours, les rapports entre les filles et les garçons m'ont occupé l'esprit. Ce sujet m'embarrasse et me met mal à l'aise. J'y pense souvent. Trop. Particulièrement quand je suis sur mon vélo et même dans l'ascension d'une côte manifestement hors de ma portée. Je sais par expérience que lorsque mon cerveau malaxe quelque chose, de façon répétitive, alors que sur mon vélo je devrais ne penser qu'à mes jambes et mon souffle, c'est que ce quelque chose peut devenir le point de départ d'un récit. Thierry Magnier devine-t-il mon malaise ? Le sixième sens du bon éditeur ? En tout cas, il m'appelle pour la troisième fois.

- Alors, des filles et des garçons, tu en es où ?

Je ne m'accorde pas deux secondes de réflexion.

- D'accord, j'écris une nouvelle pour ce recueil collectif.

Thierry Magnier ne me donne aucune consigne d'écriture, aucune précision sur ce que doit ou ne doit pas être ma nouvelle. Il se contente de conclure par « je le savais » et raccroche. J'écrirai *La sœur de Pinocchio*, texte brutal, sans concession, probablement ma nouvelle la plus

aboutie, avec *Blanc comme neige* éditée par Gallimard cinq ans avant.

1990. Je publie des romans depuis dix ans. Dix années durant lesquelles je me cherche. Mais dix années aussi pendant lesquelles je réalise qu'une liberté s'acquiert, qu'elle est un combat, parfois contre soi-même. J'admets enfin qu'il faut écrire ce qui est en soi, sans se préoccuper d'un futur éditeur ni du futur lecteur.

1990 sera l'année de la parution de *Un été algérien*.
L'année du commencement de ma vie d'**écrivain**.

L'éditeur, un ami qui vous veut du bien ?

Ecrire sans penser à un lecteur et à un éditeur peut mener à l'échec : le roman ne trouve pas d'éditeur ou pas de lecteurs, étant en définitive un texte fantôme. Les jeunes lecteurs le dédaignent, le jugeant trop « pour adultes », aidés en cela par les librairies rayons jeunesse qui l'écartent de leur choix. Les adultes l'estiment trop « jeunesse », aidés en cela par les librairies rayons adultes qui l'écartent de leur choix. Ainsi, *Bye bye Betty*, paru chez Gallimard dans la collection Page Blanche, a intéressé la Série Noire (mais il aurait fallu que j'ajoute une trentaine de pages). *Soir d'été, appartement 3B* est édité par La Farandole (jeunesse) parce que je reçois le lundi l'accord de cet éditeur et je réponds oui, bien sûr, alors que le vendredi Actes Sud se dit intéressé (adultes). Ces deux romans tomberont dans le fâcheux trou d'air de ni pour les uns ni pour les autres.

L'inverse se produit aussi ! Ecrire sans penser au lecteur possible ni avoir en ligne de mire un éditeur peut conduire

à une magnifique réussite, avec l'un et l'autre. *Un été algérien* paru chez Gallimard en 1990, dans la collection Page Blanche que dirigeait alors l'écrivain Claude Gutman, est un excellent exemple. Ce roman a été essentiel pour moi. Un nouveau point de départ et une naissance en tant qu'auteur reconnu.

Je savais que j'écrirais deux romans, réussis ou non, mais quoi qu'il arrive, je livrerais ces deux récits. Le premier raconterait l'histoire d'un garçon juif de dix ans, durant la guerre. Il mourrait à la fin. Ce sera *La chanson de Hannah*, que Nathan publie en 1990. Je devais ce récit au guide du Struthof qui me prit la main alors qu'à dix ans je visitais le camp dans les pas de mon père. L'autre roman se déroulerait pendant la guerre d'Algérie. Ces deux récits sont liés. 1953 : le guide du Struthof, ancien déporté, me parle :

- Ce que tu vois là, petit, te promet que les horreurs de la guerre sont maintenant impossibles.

Mon père dit la même chose.

1954 : la guerre d'Algérie commence. Mes parents commentent beaucoup les événements. Ils lisent l'Express, France-Observateur. L'enfant, puis l'adolescent que je suis

écoute, entend la radio, lit. Je suis fasciné. Donc, ça recommence, contrairement aux promesses des adultes ? Cette fascination pour ce qu'on nomme alors « les événements », gommant le mot guerre, me conduira à partir en Algérie, de 1967 à 1969. J'ai la naïveté de croire qu'en me rendant là-bas, j'appréhenderai ce qui m'échappe, puisque je serai sur les lieux du conflit. Il me suffira de poser des questions. Vingt ans plus tard, en 1989, ce qui a mijoté en moi durant tant d'années, me pousse à me mettre au travail. Le récit se déroule dans une ferme, proche de Sétif, ville des hauts plateaux de l'est algérien, dans laquelle j'ai vécu deux ans.

Nous sommes en 1958. Mes deux « héros » ont quinze ans parce que j'ai quinze ans en 1958. L'un d'eux se nomme Paul ! Avant de commencer *Un été algérien*, je retourne en Algérie. Un bref séjour afin de vérifier que ma mémoire ne me trahit pas : la lumière, les odeurs, les sons, les lieux, les visages etc...

J'ouvre l'habituel cahier à spirales, écris sur la couverture *Un été algérien*, puis une phrase tirée de *La Peste* d'Albert Camus : *Il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste.* (Quand aujourd'hui j'ouvre ce cahier, roman

écrit alors que l'ordinateur n'existait pas, je suis sidéré de voir chaque ligne couturée de rouge : j'ai corrigé ce texte en rouge, comme un prof annoté une copie, afin de m'y retrouver tellement mes pages avaient de pansements). Je ne songe pas au futur lecteur et encore moins au futur éditeur. Si je l'avais fait, je n'aurais probablement pas écrit une ligne. En 1989, on ne parle toujours pas beaucoup de la guerre d'Algérie. Les blessures ouvertes le restent, comme si le temps, figé, les conserve intactes pour l'éternité. Écrire un texte sur ce sujet, pour des adolescents ? Aucun éditeur ne prendra le risque de le publier. Je ne pense donc pas à l'édition et écris.

Salim raconte ces deux mois avant le drame, vécus à partir de juin 1958 dans cette ferme, la ferme des parents de Paul. Mon projet est assez banal : Paul racontera ensuite les mêmes événements. Sa version. J'ignore pourquoi je commence par le récit de Salim plutôt que par la voix de Paul (et plus tard, le livre paru, combien de fois j'entendrai l'obscène réflexion : « C'est quand même anormal que ce soit l'arabe qui donne sa version, plutôt que Paul). J'ignore, en commençant, que essoré par le récit de Salim,

j'abandonnerai Paul jusqu'à la parution au Seuil du *Ville de Marseille*, six ans plus tard.

Je parviens à la fin de ce court roman, presque à la fin, et je commence à me demander quoi en faire. Je pressens qu'aucun éditeur ne prendra ce texte. J'y évoque la torture. Certaines attitudes des Pieds Noirs. Les violences du FLN et celles de l'armée française. Tout ça est trop scabreux. Mais la chance veille et m'accompagnera chaque fois que ce sera le moment. Je me rends au salon du livre de Saint Louis où je rencontre Claude Gutman, un écrivain qui dirige la collection Page Blanche chez Gallimard. Je ne le connais pas. Nous nous retrouvons à table, puis hors de table, je n'ai lu de lui que Toufdepoil, je ne sais même pas qu'il est éditeur chez Gallimard. Nous parlons de tout et de rien, entre deux de ses gauloises qu'il fume sans interruption.

- Tu écris quoi, en ce moment ?

- Je termine un roman qui se passe en Algérie, en 1958. La guerre.

- Tu le destines à qui ?

- Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi en faire.

Claude Gutman n'hésite pas.

- Je dirige la collection Page Blanche chez Gallimard. Quand tu as écrit le mot « fin », tu m'envoies ton roman. Ça m'intéresse.

Je rentre chez moi, mais je ne crois pas du tout au pouvoir magique de la bonne fée croisée par hasard et veillant sur mon destin d'auteur. J'ai tort. Quelques jours après l'expédition du roman, envoyé à Gallimard avec autant de conviction que si je lançais une bouteille à la mer, je reçois un appel téléphonique de Claude Gutman.

- J'aime beaucoup *Un été algérien*. Un texte fort, essentiel. Je le publie dans la collection Page Blanche. Il provoquera pas mal de remous, mais peu importe. Je dois obtenir l'aval de Pierre Marchand, qui dirige le secteur jeunesse chez Gallimard, mais je l'aurai.

Je jubile tout en demeurant inquiet. J'ai un éditeur –et lequel ! Gallimard, un rêve ! – mais j'ai moins confiance en la décision de Pierre Marchand que Claude Gutman. La guerre d'Algérie le fera fuir. On évoque très peu cette période entre adultes parce que le climat devient tout de suite celui de l'affaire Dreyfus. Alors, un roman dans une collection destinée à des adolescents...Je me trompe une fois de plus.

- Pierre Marchand a fait la guerre d'Algérie, m'annonce Claude Gutman. Il a lu ton roman...heu...en tout cas les premières pages.

Sueurs froides.

- Alors ?

- Alors, il a dit : « C'est exactement ça. Tout y est dans ces cent pages. C'est le bon moment pour publier un texte qui aborde cette guerre. Nous aurons des problèmes avec certains lecteurs, mais tant pis, on y va. »

Bingo !

Au moment de la sortie en librairie de *Un été algérien*, Pierre Marchand, invité de RTL pour parler littérature, me propose de participer à l'émission. Mauvaise idée. Tétanisé par la confiance qu'il m'accorde, par les compliments qu'il m'adresse, je ne parviens qu'à bredouiller des bouts de phrases sans intérêt.

Un été algérien, presque trente ans après sa parution, est toujours disponible. Les éditions se sont succédées, avec des couvertures différentes. Il a connu un succès inespéré : des prix littéraires, des traductions et plus de cent mille exemplaires assez rapidement. Il m'a intronisé dans cette étroite confrérie des écrivains, surveillant

âprement son numerus clausus. Par la suite, les éditeurs à qui j'enverrai mes romans par la poste, comme d'habitude, me liront et me répondront, soit par téléphone, soit par écrit. Et poliment. Ce n'était pas toujours le cas jusque là !
Ecrire un roman procure un intense plaisir. Mais, le texte une fois terminé et accepté, débute alors la longue et interminable route de l'édition, jusqu'à la sortie du roman en librairie. Des étapes qui ne m'intéressent pas beaucoup et qui mangent mon temps d'écriture. Je suis pourtant bien obligé d'emprunter ces chemins, parfois tortueux et interminables.

Première station de ce qui peut devenir un chemin de croix : le contrat.

Ayant publié côté jeunesse des romans chez beaucoup d'éditeurs, je pourrais comparer ces contrats que les lecteurs imaginent souvent mirifiques. Mais il n'y a rien à comparer. Quelques feuilles remplies de phrases quasi identiques d'une maison à l'autre. Très vite, je ne lis plus les contrats, les paraphe et les signe. Je ne consulte que les lignes annonçant l'à-valoir, le pourcentage des droits et le nombre d'exemplaires gratuits dont j'hériterai.

Partout, ces trois promesses sont riquiqui. Je comprends très vite qu'écrire des romans chez des éditeurs pour la jeunesse ne m'enrichira pas. Ça m'est égal. Avant Macron, ce ministre devenu président, qui estimait que toute ambition se résume à devenir milliardaire, je situe les miennes, pour peu que j'en aie vraiment, ailleurs que dans l'argent. Pourtant, quelques amis auteurs me reprocheront –à raison- ce désintérêt.

- Tu devrais lire tes contrats et revendiquer de meilleures conditions financières. En acceptant les yeux fermés, tu encourages les éditeurs à se conduire en mauvais patrons. D'une certaine façon, tu nous nuis. C'est vrai. Ils tentent de vivre de leur travail d'auteurs, d'où leur combat pour obtenir une rémunération satisfaisante. Ce n'est pas mon cas. Mon égoïsme sape un peu ce que fait la Charte des auteurs pour la jeunesse : des écrivains qui se regroupent pour exiger une reconnaissance. Je ferai des efforts, essaierai de m'intéresser au contenu des contrats ou au moins de les lire en entier. Je n'y parviendrai pas.

Un des paragraphes de ces contrats me fait toujours rire. L'éditeur *m'offre(!)* royalement dix exemplaires de mon roman. Je suis donc condamné à ne donner mon livre qu'à

dix personnes (à condition de n'en conserver aucun pour moi). Je dois acheter des exemplaires supplémentaires.

- Oui, mais tu as 30 % de réduction, se justifie un directeur de collection.

Quelle générosité.

Je pourrais décrocher mon téléphone et mendier : allez, dix de plus, s'il vous plaît. Je m'en sens incapable. Je ne suis pas fichu de chiner une réduction dans un magasin, alors tendre ma sébile pour qu'on y jette dix bouquins de plus...

Je retrouve un service de presse organisé par Gallimard pour un de mes romans. Cent vingt exemplaires sont envoyés à des journalistes, des professionnels (libraires par ex.). Une partie de ces personnes n'ouvrira même pas le livre, certaines s'empresseront de le revendre à un soldeur et moi l'auteur, sans lequel rien n'existerait, je reçois dix exemplaires.

Il y a peu, alors que je ricane au sujet de ces largesses, une personne charitable (côté édition adulte) me livre la solution.

- Tu es un des seuls à accepter ça. La plupart des auteurs rayent sur leur contrat le nombre dix et inscrivent vingt.

- Et ça marche ?

- Bien sûr.

Je vérifierai. Peut-être. C'est toujours une forme de réclamation et je ne devrais pas avoir à réclamer, pas plus que je devrais avoir à mendier un à-valoir et des pourcentages corrects.

Le contrat signé, commence l'attente. Elle se poursuivra jusqu'au jour où tombe dans ma boîte à lettres un exemplaire de mon roman. Le premier. Il m'annonce que le livre existe bel et bien, ce qui jusque là n'avait rien de certain. Une délivrance. Que maintenant le livre se vende ne m'intéresse que médiocrement, même si mon ego se met parfois à imaginer un succès à la Harry Potter !

Après la signature du contrat, quelques bras de fer peuvent s'engager entre l'éditeur et moi. La première *bagarre* concerne le titre. Ce titre joue un rôle important dans mon travail, sans que je sache vraiment expliquer pourquoi. L'écriture d'un roman commence **toujours** par un titre que j'inscris d'abord sur la couverture cartonnée de mon cahier à spirales. Je n'écris pas une ligne de mon nouveau roman avant d'avoir noté ce titre : il est une sorte de fil d'Ariane, sans que je comprenne toujours pourquoi il s'impose, même si je l'ai trituré dans ma tête durant des jours. Je n'ai

écrit qu'un seul roman sans avoir en tête, au départ, ce fameux titre qui me guidera de façon inconsciente, comme les mystérieux cailloux guident le Petit Poucet. Et je n'aime pas ce livre.

Parfois, l'éditeur conteste mon titre. Il me demande d'en trouver un autre. Si je tiens au mien, parce qu'il m'a imprégné durant tous ces mois d'écriture et qu'il traduit ce quelque chose d'inconscient mais d'essentiel que j'ai du mal à définir, ma réponse est « non ». Les arguments de l'éditeur sont assez simples.

- Votre titre n'est pas vendeur. Les adolescents accrochent d'abord au titre d'un livre et si celui-ci ne leur parle pas, ils n'iront pas plus loin et ne liront même pas le quatrième de couverture.

Bagarre, donc. Je gagne toujours la partie. L'éditeur sent que je ne passerai pas sous ses fourches caudines et adressera mon roman ailleurs. En outre, il sait que je n'attends pas une parution pour *vivre de ma plume...* et que je manque de souplesse !

Il arrive aussi qu'ayant terminé l'écriture de mon roman, je constate que le titre inscrit sur la couverture de mon cahier ne me concerne plus. Je peux même le détester. J'accepte

alors le changement, mais faute de temps je laisse souvent l'éditeur se débrouiller. C'est aussi du désintérêt : mon travail, celui que j'aime, est terminé. Pinailler sur un titre me semble (à tort) un peu dérisoire si le but avéré est de glaner quelques ventes supplémentaires.

- *Bien dégagé derrière les oreilles*, ah non, pas ça, s'amuse Caroline Westberg en 1996, lorsque je propose un petit roman de quatre-vingt pages racontant l'histoire de Zoltan, garçon étrange débarquant dans une école avec son accordéon. Vous m'en cherchez un autre et je cherche aussi de mon côté.

Je suis d'accord. Ce titre a guidé mon écriture, mais j'admets qu'il ne rime plus à grand chose une fois le texte achevé. Pourtant, je ne cherche pas. Zoltan a le crâne rasé, le surnom donné par la classe est BDDLO (traduction : Bien dégagé derrière les oreilles !) et si je reconnais que l'éditrice a raison de trouver ce titre ridicule, je renâcle à l'entendre. Quelques jours plus tard.

- Alors, vous proposez quoi ?

- Je n'ai pas la moindre idée.

(Je suis absorbé par l'écriture d'un autre roman. Je ne pense qu'à ce travail à venir, peu au passé).

Caroline Westberg n'aura pas beaucoup d'idées non plus.

- *Une sixième en accordéon* vous conviendrait ?

Zoltan est en sixième. Il a un accordéon. Pas folichon. Je n'ai pas de temps à perdre en discussions qui ne concernent que ce que j'appelle « l'apprêt d'un texte ». Je ne m'intéresse qu'au texte lui-même. Je donne mon accord.

Deux ans plus tard, même scénario chez le même éditeur.

C.W. : -*Salut Toby*, ce n'est pas un bon titre, pas un titre porteur pour des adolescents.

Peut-être, mais j'y tiens. David, mon « héros » de treize ans, lorsqu'il sort de sa chambre le matin, récupère une maison vide : ses parents sont partis au travail (en réalité, ils sont au chômage et le cachent). David commence la journée en disant bonjour à son chien...empaillé, dans le hall : salut Toby.

C.W. : -Le livre ne se vendra pas. Non, vraiment non. Il faut trouver autre chose.

Je perds mon temps à défendre mon titre, pour un petit roman qui ne m'enthousiasme pas tant que ça. Je suis pris par l'écriture de *Un jour avec Lola*. Lola me dévore. Je ne pense qu'à elle. Cette énergie que je perds à défendre

Salut Toby m'exaspère. Je cède, pressé de m'enfermer dans mon bureau avec Lola.

- D'accord, mais je n'imagine rien d'autre que ma proposition, donc à vous de trouver un autre titre.

C.W., quelque jours plus tard, triomphe.

- *Le rebelle de quatrième* ! Les ados adorent le mot rebelle. Et tous les lecteurs en classe de quatrième seront tentés par ce titre.

Elle a raison. Le roman se vendra plutôt bien.

J'exagère probablement ces soucis liés aux titres. Le plus souvent, il n'y a pas de difficulté avec l'éditeur. Il arrive aussi que celui-ci creuse sa propre tombe financière en acceptant aussitôt un titre qu'il sait mauvais commercialement. Il peut même le revendiquer ! Le Seuil publie *Le Ville de Marseille* en 1996 : un épisode de la guerre d'Algérie, côté Pieds Noirs (nous sommes en mai 1962). Le Ville de Marseille est un des bateaux qui reliaient Alger à Marseille et qui a ramené des milliers de Pieds Noirs en France. Qui le sait ? Qui connaît ce nom en 1996 ? Je tiens à ce titre, si symbolique de l'histoire (et de l'Histoire). Le roman se termine le 17 mai 1962, quand Le Ville de Marseille quitte Alger. Paul et son père sont à bord.

Paula, la mère, a été enterrée secrètement dans leur orangerie, près de Bougie. Claude Gutman, passé de Gallimard au Seuil, dirige la collection prévue pour mon roman.

- J'ai conscience que mon titre n'attire pas (je ne crois pas si bien deviner : des journalistes, des organisateurs de salons du livre, des libraires...croiront qu'il s'agit d'un livre sur **LA** ville de Marseille !)

Maintenant, je connais Claude Gutman. Il a publié plusieurs de mes romans, tant chez Gallimard qu'au Seuil. Ça m'ennuie qu'il sorte ce roman en risquant l'échec à cause d'un titre. Si je le défends, je joue un sale tour au directeur de collection. Je fais donc le pas douloureux qu'il attend certainement de moi.

- Si tu veux, je cherche un titre plus attrayant.

- Non, dit Claude Gutman. Ton titre est mauvais, commercialement, mais c'est le titre juste, le titre qui éclaire ce roman. Ce sera *Le Ville de Marseille*.

Ouf !

En 2007, lorsque Gallimard rééditera ce roman, avec une superbe couverture noir et blanc, pas d'hésitation non plus. Ce sera *Le Ville de Marseille* ! En dépit d'une avalanche de

critiques élogieuses, le roman se vendra médiocrement. Le titre, oui, mais aussi parce que ce texte concerne des adultes plus que des adolescents et que ces adultes ne vont pas se procurer un roman rangé dans la partie jeunesse d'une librairie.

Bagarre encore, mais celle-ci plus âpre et que je me dois de toujours gagner, lorsqu'il s'agit de retoucher le texte. Je l'ai déjà évoquée, pourtant quelques exemples préciseront l'ahurissante conception que certains éditeurs ont de « la littérature pour la jeunesse. » A partir de 1990, de la parution de *Un été algérien* qui me délivre la certitude qu'un auteur jeunesse peut et doit être un auteur tout court, je ne cèderai plus à certaines propositions stupides de supposées « corrections ». Bien entendu, il n'est pas question ici des corrections indispensables, basiques, évidentes : comme les répétitions de mots, les erreurs factuelles etc...

Un déplacement au Liban, en 1995, renforce ma détermination. Je suis envoyé une semaine à Beyrouth par les éditions Gallimard. Il y a d'autres auteurs portant l'étendard jeunesse et...Daniel Pennac qui porte lui, la double casquette adultes/enfants (que je ne porterai qu'un

an plus tard). Il ne nous faudra guère de temps, à nous misérables auteurs *purement* jeunesse, pour comprendre que nos hôtes n'ont d'intérêt que pour Pennac. Dans l'avion qui nous déposera à Beyrouth, je voyage à côté d'une romancière pour la jeunesse, très connue, qui publie beaucoup, vend beaucoup, bref qui est « installée ». Elle est incontournable dans ce secteur de l'édition. Elle peut donc faire autorité, montrer quelques exigences et imposer son travail. Je reconstitue notre dialogue, entre deux jus d'orange et quelques turbulences.

Elle : - Gallimard propose de retoucher mon prochain roman d'une façon ahurissante. Je ne le reconnais plus.

Moi : - Retouché...retouché comment ?

Elle : - Même l'âge de mon personnage principal serait changé. Le vocabulaire, des phrases entières...

Elle explique en détail et conclut :

- Je ne reconnais plus mon texte. C'est presque un autre roman. Je suis furieuse.

Je suis trop ahuri pour commenter. Je ne lui confierai jamais les deux questions qui me viennent en tête. « Ton statut d'auteur reconnu te permettant de refuser ces soi-

disant corrections, pourquoi ne le fais-tu pas ? Si l'éditeur insiste, pourquoi ne frappes-tu pas à une autre porte ? »

Je ne dis rien, mais la colère me hérise. *Je ne reconnais plus mon texte* me met en rogne : comment un écrivain peut-il accepter que ses mots deviennent tambouille ? Dans cet avion, je prends la résolution de ne tolérer aucune concession qui déformerait mon travail...au risque (et c'est arrivé) de ne pas suivre l'excellent conseil d'un éditeur. Je deviens un hérisson qui se met en boule dès qu'il entend : « Tu devrais revoir ceci, cela...ajouter ceci, cela...enlever ceci-cela, employer ces mots ci, plutôt que ceux-là... » Je me suis parfois trompé, mon ego à vif m'aveuglant, mais le plus souvent ma résistance s'est heurtée à la stupidité de certaines remarques. Puisse, au hasard de mes souvenirs.

Hachette publie sans problème, en 1990, *Le ventre du Bouddha*, qui deviendra en 1997, chez Flammarion *Les assassins du cercle rouge* (preuve que je suis capable d'accepter le changement d'un titre). Nouvelle réédition d'un autre titre, en 2001 : *Cheval gagnant*. Deux rééditions, faites en toute sérénité, méritent que « je renvoie l'ascenseur » en proposant un inédit. J'adresse donc à

Hachette, quelque temps plus tard, le roman que j'achève. La directrice de collection n'est plus celle de 1990. Mon roman est refusé. Rien de grave : c'est le jeu de l'édition, un des risques de l'écriture, je le proposerai ailleurs et on verra bien. Je demande le retour du manuscrit. Qui ne vient pas. J'insiste. Enfin, il me revient. Je le relis avant de l'expédier chez un autre éditeur et demeure abasourdi. Les marges sont criblées de notes. *Un adolescent ne parlerait pas ainsi...Ce mot ne convient pas pour un adolescent : voici trois autres mots possibles...Supprimer ce passage, il ne sera pas lu par un adolescent...Supprimer les descriptions, qui n'intéressent pas les adolescents...J'en passe. Les notes, à elles seules, composeraient un texte de plusieurs pages : il y a là tous les bons conseils pour pétrir la bonne pâte qu'aimera un adolescent. Je retiens d'abord un fou-rire, mais très rapidement c'est la moutarde qui me monte au nez. J'écris à Hachette :*

Puisque vous savez si bien ce qu'est un adolescent, ce qu'aime un adolescent, ce qu'il déteste, ce qu'il est capable de lire ou incapable de comprendre, les mots qui sont les siens, puisque vous connaissez toute la gamme de ses réactions face à tel ou tel événement, bref puisque vous

avez en mains toutes les ficelles permettant de fabriquer un best-seller pour adolescents, pourquoi n'écrivez-vous pas vous même les livres plutôt que de solliciter des écrivains ?

Inutile de préciser que ma collaboration avec Hachette cessera à l'aube de ce troisième millénaire.

Deuxième exemple qui montre que, parfois, un éditeur de livres pour la jeunesse attend plutôt un récit qu'une écriture. Combien de fois ai-je entendu ces ahurissantes déclarations :

- Les adolescents se fichent de l'écriture. Ils demandent une histoire et la façon de la raconter doit être aussi simple que possible. Leur vocabulaire n'est pas très riche, donc à l'auteur d'être aux aguets de leurs mots, plutôt que de compliquer son récit....

Le Ville de Marseille paraît au Seuil, en 1996. Claude Gutman accepte aussitôt ce texte ambitieux, très littéraire, qui évoque l'attachement des Pieds Noirs à leur pays, l'Algérie. Je reçois comme d'habitude, avant parution, les épreuves à relire. Un exercice qui exige une grande attention puisque l'auteur signe ainsi le BAT (bon à tirer). Je déteste me livrer à cette relecture. J'ai l'impression de

me retrouver sur les bancs de l'école primaire, en CE2, mon index balayant les lignes, touchant les mots, les points et les virgules, avançant lentement, les yeux vacillants de fatigue. Les virgules, justement, déclencheront ma colère. Le Seuil emploie une correctrice qui a une conception très scolaire de l'écriture : elle a ajouté une tonne de virgules, en a mis un peu partout dans le récit de Fatma. Les points et les virgules sont là où ils doivent être, ainsi qu'on l'apprend à l'école.

Fatma -terme alors employé pour désigner les femmes de ménage (et qui l'est encore en 1967, quand je serai prof en Algérie, chaque coopérant ayant une « fatma » !)- vide son sac, devant le cercueil de sa patronne, posé sur la table de la salle de séjour. Fatma (elle a presque oublié son prénom, Zakia, que personne n'utilise plus) prépare les nourritures de l'enterrement et pendant qu'elle travaille, prépare les tcharak, pétrit le dioul, elle jette sa vie, sa colère, ses souvenirs, ses regrets, dans le silence de la pièce. Pour la première fois, elle est libre de tout dire à Paula, la patronne, emprisonnée à jamais dans son cercueil. Elle dévide ses mots à la queue leu leu, sans respirer ou presque, parce qu'elle n'en peut plus, parce

qu'elle se confesse, parce qu'elle se révolte, parce que le temps presse, parce qu'elle admet une vie ratée et qu'en cette année 1962, alors que les Pieds Noirs partent, elle pressent qu'elle n'aura aucun avenir. Je ne mets donc une ponctuation, points ou virgules, que lorsque Fatma, à bout de souffle, doit marquer une pause afin de respirer.

La correctrice : -Vous avez oublié un grand nombre de virgules, de points. J'ai rétabli la ponctuation.

J'explique Fatma. J'évoque l'écriture romanesque.

La correctrice : - Oui, mais on n'écrit pas ainsi pour des adolescents. Ils ne comprendront pas où vous voulez en venir. De toute façon, des lecteurs de quinze ou seize ans ne se sentent pas concernés par le style, ça les ennuie plutôt qu'autre chose.

Je me fâche. J'exige l'envoi d'un nouveau jeu d'épreuves, respectant mon texte. Je l'obtiens quelques jours plus tard. Ouf, allons-y pour le BAT.

Partie à demi-gagnée. Plusieurs mois après, le premier exemplaire de *Le Ville de Marseille* arrive dans ma boîte à lettres. Des virgules et des points ont été réintroduits, à leur place scolaire. Je ne suis même pas en colère. Vaincu.

Que faire ? Le livre est imprimé. En librairie dans quelques jours.

Mes éditeurs accepteront, pour la plupart, mon entêtement à conserver mes romans tels que je les écris. Il n'existera plus que quelques escarmouches. En 2009, la directrice de la collection Scripto, chez Gallimard (qui pourtant me connaît !), me demande d'ajouter une page ou deux dans *Mortelle mémoire*.

- Ton héroïne, Ariane, a quinze ans. Elle n'entre jamais en conflit avec ses parents et c'est anormal : tous les adolescents se bagarrent avec leur famille, à un moment ou à un autre.

- Pas Ariane.

- Oui, mais ça n'ira pas. Les lecteurs ne s'identifieront pas à ton Ariane. Tu ajoutes une page dans laquelle elle entre en conflit avec ses parents, ça ne te demandera pas beaucoup de travail.

- Non.

Mortelle mémoire paraît sans la crise obligée de l'adolescence.

Ultime bagarre, plus grave et qui m'indigne une nouvelle fois, en 2012, avec la directrice d'une collection chez

Nathan. Ça commence mal dès le début. *Mon Américain* est un livre de commande que j'accepte d'écrire après l'insistance de Nathan. Je connais un peu la directrice de collection qui me demande de participer au lancement d'un projet. Un récit par « je », qui se situe dans une classe de quatrième, puisque la nouvelle collection explorera *la vie au collège revue et rêvée par la littérature*. Je comprendrai trop tard que cette vie au collège est certes *revue* mais sûrement pas *révée* et qu'en tout cas nous sommes à des années lumière de *la littérature* !

Premier heurt, dès le titre. Mon titre (médiocre, je l'admets) est *Le Ricain*. L'éditrice écrit :

Le Ricain n'est plus usité pour cet âge. Donne une interprétation risquée parce que xénophobe. Elle propose : L'Americano, comme dans la chanson actuelle de Danny Brillant. Voir sur internet les propos d'ados : « je kiffe grave cette chanson ».

J'essaie de conserver mon calme, tout en m'en voulant de ne pas prendre la décision immédiate de tout envoyer promener. Un élève de quatrième –treize ans- ne comprend pas le mot Ricain, mais *kiffe grave* Américano. Lire cet argument me donne des boutons, mais ils seront

misérables à côté de la crise d'urticaire qui m'attend à la réception du texte « revu » par une correctrice, « revu » par la directrice de collection, « revu » par...J'ai beau à peu près refuser toutes ces propositions, parce que non, *je ne kiffe pas grave* la conception de l'écriture qu'on me propose, le texte revient entrelardé de corrections. Une mélasse innommable. Phrases enlevées, phrases ajoutées, mots remplacés...J'écris : *un peu de jalousie me picore les joues*. On me dit : non, le mot juste pour des rougeurs est *picote*. J'écris : moi, je veux *picore*. On me remet *picote*. Exténuant !

Le vocabulaire proposé pour certains changements (*le lecteur ne comprendra pas ce mot là*) est composé des termes qu'un adolescent de treize ans est censé employer. Je bous. Pas seulement parce que mon roman est au cœur de la tempête, mais parce que ces « correctrices » défigurent le travail des auteurs « pour » la jeunesse et contribuent à alimenter le mépris des médias pour cette littérature. Je tiens au mot littérature, mais ici nous sommes dans la fabrication laborieuse, parfois ridicule, d'un produit standardisé. Je suis tellement en colère que j'écris à Nathan. Je reproduis ici en partie cette lettre, en

conservant évidemment son écriture relâchée, instantanée, dictée par une indignation glacée... qui me conduit à perdre un éditeur.

E.B. semble proposer l'écriture d'un autre roman et dans ce cas il fallait s'adresser à quelqu'un d'autre, parce que certaines réflexions, genre institutrice corrigeant un cahier...heu...Doit-on faire ado, dans l'écriture, donc fabriquer un truc qui correspond à des normes ou est-on dans le romanesque et la fiction ?...Je crois rêver !! Non, non et non. Donc, autant que vous le sachiez, en relisant je n'accepterai que de reprendre du vocabulaire, genre répétition etc...Donc, voilà, autant vous dire que toutes ces petites notes vertes, assez perfides, assez cucul, assez non romanesques, assez calibrées livres pour la jeunesse tels que les voient certains, mais pas moi, bref tout ça m'insupporte et je n'en tiendrai pas compte.

Mon Américain paraîtra tel que je l'ai écrit. Inutile de préciser que E.B. ne me proposera plus de participer à un quelconque projet éditorial. Clash énervant, qui ne me fait pourtant pas oublier que Nathan a publié *La chanson de Hannah* et *Echec et rap* sans que cela pose le moindre problème.

Reste un dernier conflit possible avec un éditeur, avant parution du livre. Il concerne le choix de la couverture et, le cas échéant, les illustrations intérieures (depuis une quinzaine d'années, mes romans n'en comportent plus.) Pour les couvertures, je ferai preuve d'une grande souplesse ! Au début et jusqu'en 2000 environ, comme pour tout auteur jeunesse, les éditeurs ne me demandent pas mon avis. Je reçois un premier exemplaire du livre et découvre ce qui a été choisi par l'éditeur. Si la couverture me plaît (par exemple, le magnifique travail de Nicollet pour la première édition de *Des crimes comme ci comme chat*), j'adresse une lettre de remerciement à l'illustrateur. Il arrive que l'illustrateur m'offre son travail, tel Christian Maucler pour *Dossier top secret* ou Solveig Kleist, peintre allemande qui m'envoie la totalité des illustrations de *La chanson de Hannah*. J'essaie aussi d'acheter ce qui me plaît.

A partir de 2000, mon « statut » d'auteur s'étant considérablement amélioré, tous les éditeurs me soumettent leur projet de couverture. J'ai très vite pris une (mauvaise) décision : accepter ce qui m'est proposé. J'ai besoin de temps et de tranquillité pour écrire : entrer en

conflit pour une couverture me fait perdre l'un et l'autre, pour un résultat incertain. Il faut vraiment que je déteste ce qui m'est envoyé pour le refuser et demander des transformations.

- Tu as tort ! me disent tous les auteurs jeunesse à qui on ne demande pas leur avis. La couverture, pour un jeune lecteur, est sa première raison d'achat du livre.

Je le sais, bien sûr, mais tant pis pour moi. De toute façon, il y a beaucoup plus de réussites que d'échecs. J'aime beaucoup les couvertures de *Que deviennent les enfants quand la nuit tombe*, *Camp Paradis*, *Tu ne peux pas rester là*, *Un jour avec Lola* (2^e édition), *Le Ville de Marseille* et d'autres. Mais je soupire en regardant la désastreuse couverture de *Un été 58*, dans la version poche du Seuil (collection Point Virgule). En outre, si je compare les illustrations que j'estime médiocres avec celles de mes romans traduits, je constate que les illustrateurs français ont bien du talent !

Je crois aussi être incapable de discerner ce qu'est une bonne couverture pour un de mes romans. Il s'en est fallu de peu que je fasse recommencer le superbe travail accompli par Gallimard pour *Maboul à zéro*. Le jour de sa

réception, je devais être de mauvaise humeur, puisque quarante huit heures plus tard j'estime cette couverture réussie. Puis, quand le premier exemplaire du livre est arrivé chez moi, j'ai admiré le travail de la maquettiste. Je n'aime pas beaucoup la couverture de *Maman j'ai peur*, mais tous les acheteurs du roman dans les salons du livre, me disent l'aimer. Il vaut mieux donc, en effet, que je laisse à peu près carte blanche à l'éditeur.

Maintenant, nous y sommes : les haies sont franchies les unes après les autres. Le contrat est signé, le titre est choisi, les corrections sont faites, les couvertures sont prêtes. Le roman est à l'imprimerie. D'ici quelques jours, je recevrai le premier exemplaire qui me rassurera : autant de mois de travail, d'attente, puis mon récit existe, matériellement. Je palpe le volume. Caresse la couverture. Le relis. Et l'enferme à jamais(ou presque) dans une armoire. Elle se remplit au fil des années. Je conserve quatre exemplaires de chacun de mes livres. Aujourd'hui, ma petite armoire est pleine, clin d'œil supplémentaire qui me conseille d'arrêter d'écrire : plus de place ! Le matin, à huit heures, quand j'entre dans mon bureau, je regarde brièvement les rangées de bouquins, derrière les vitres.

Une vie. Ma vie. Mais aussi celle de tellement de personnages !

Demeure une interrogation. La question m'est toujours posée par les lecteurs adultes, jamais par les lecteurs adolescents. L'éditeur ? Ils ne connaissent pas ou peu les éditeurs et s'en moquent. Ils connaissent plus souvent le nom d'une collection qu'ils identifient par les couvertures(on y revient !) La question est :

- Pourquoi avez-vous autant d'éditeurs ? Vous êtes un cas à peu près unique.

J'essaie de compter afin d'inscrire le nombre le plus exact possible. Ce n'est pas facile, aussi j'ignorerai les éditions de nouvelles éparses ici et là (je n'ai pas la mémoire de tout) ainsi que les textes brefs, écrits à la demande (par exemple une page dans un livre de photos consacré au vélo). Je ne « comptabilise » que les romans parus chez des éditeurs jeunesse. Treize éditeurs !

Cet éparpillement a plusieurs raisons.

Tout d'abord, l'évidence. Je publie un roman chez X, mais X ne prend pas le livre suivant. Je m'adresse donc à Y.

Puis, très vite, s'est présentée l'idée de protection. Je rencontre un auteur très connu, qui écrit et illustre à

l'époque surtout des albums destinés à des enfants très jeunes. Il me prévient :

- Attention, ne mets pas tes œufs dans le même panier, c'est dangereux. Une bonne partie de mes titres publiés chez le même éditeur sont maintenant introuvables, il y a eu un incendie du dépôt, bref la catastrophe.

Je suivrai ce conseil. Deux romans paraissent chez l'éditeur X, je propose le suivant ailleurs, même si je sais que X le publierait. Je disperse mes œufs.

Peu à peu, une troisième raison interviendra : le besoin de me rassurer. J'ai plusieurs titres chez Rageot (par exemple), mais peut-être que Rageot me publie parce que mes romans ne se vendent pas trop mal. Parce que mon écriture correspond aux goûts de lecture de l'éditrice. Si je m'adresse ailleurs, aimera-t-on mes romans ? Peut-être pas. Et si j'étais en train de m'ankyloser dans l'habitude confortable qui consisterait à écrire toujours de la même façon des histoires un peu semblables qui conviennent aux lecteurs de cette maison ? Allons voir ailleurs. Après Rageot, ce sera Nathan, puis Gallimard, puis Thierry Magnier, puis...Intervient alors, lorsque mon roman est accepté par un nouvel éditeur, cet apaisement : peut-être

ne suis-je pas si mauvais que je le rumine dans les instants de doute, puisque des maisons différentes me font signer des contrats.

Enfin, une dernière raison, moins sérieuse celle-ci, explique aussi la diversité des éditeurs : je veux figurer dans le catalogue de certaines maisons que j'admire et qui me font rêver. Entrer chez Gallimard, chez Thierry Magnier, au Seuil, chez Flammarion, il le faut absolument ! Je frappe donc à ces portes et lorsqu'elles s'ouvrent, c'est un soulagement, une fierté, puis ça devient un jeu. Viser un nouvel éditeur chez qui je ne suis pas. Allez, essaie, enrichis ta collection.

Ce désir de figurer dans certains catalogues guidera plus fort encore mes choix pour mes romans policiers destinés aux adultes. C'est une obsession. D'abord, être dans la Série Noire, chez Gallimard, parce que mon goût pour ce genre littéraire vient en partie d'un roman de la Série Noire lu à l'âge de treize ans. Mais je rêve aussi du Fleuve Noir, du Seuil...et d'autres maisons où je n'entrerai pas, mais peu importe car mon mirage le plus hypnotique est Rivages. Etre dans le catalogue qui rassemble Ellroy, Westlake, Lehane, Burke, etc...Impossible ! Le mirage

deviendra réalité en 2006 et je demeure ébloui par ces sept titres qui figurent maintenant au catalogue de Rivages Noir.

Revenons à la jeunesse. Treize éditeurs et je décide de cesser d'écrire pour ces collections. Treize ? J'aurais dû m'arrêter à douze ou insister jusqu'à quatorze.

Le roman est maintenant en librairie, après avoir franchi tous les obstacles. J'attends l'accueil critique. Y en-aura-t-il seulement un ou le roman tombera-t-il dans les limbes de l'indifférence ?

En parleront-ils ?

Si l'on s'en tient à ce qu'il est convenu de nommer « les grands médias », la réponse est « non ». Ou si peu. Le silence obsessionnel de la presse nationale, des radios, de la télévision, sur le sujet « livre pour la jeunesse » est flagrant.

Lors de la publication de mes premiers romans, je disposais d'une formidable provision de naïveté. Elle était d'autant plus stupide que j'étais bibliothécaire et que je trouvais rarement des articles dans ces médias, concernant les romans que j'achetais pour le C.D.I. de mon collège. Je n'y prêtais alors aucune attention, ayant probablement la prétention de penser que *ces livres là* ne méritaient ni *Le Monde des livres*, ni *le Libération des livres*, ni *le Télérama des livres*, ni...

Mais **mes livres** les méritaient ! L'ego de l'écrivain est souvent assassin !

Les premières années d'écriture de romans pour la jeunesse me précipitaient en librairie, espérant y découvrir des piles de mon nouveau bouquin. Je me précipitais de la

même façon sur la presse, dont j'étais(et continue d'être) un gros, un très gros consommateur. Il n'existait aucune montagne de mes livres dans les librairies, certes, mais on y trouvait mes romans, alors que mon *Libé* de chaque jour ou mon *Nouvel Observateur*, mon *Télérama*, mon *Express* de chaque semaine, et d'autres, ne prêtaient pas la moindre attention à l'auteur jeunesse que j'étais. L'édition jeunesse n'existait tout simplement pas, ce qui constituait un curieux paradoxe : elle représentait (et représentent toujours) une part importante de la vente des livres, mais les médias la dédaignait.

Au fil des années, cette inexistence provoqua mon malaise. Ce n'était pas seulement du silence. Lorsque de temps à autre un article apparaissait, je devinais, à l'abri des peu de mots consentis, la réticence (la répugnance ?) du journaliste à lire le roman qu'il devait analyser. D'ailleurs, l'avait-il vraiment lu ? Se sentir obligé d'écrire vingt lignes sur un *livre pour enfants*, quelle horreur ! Pourvu que ses confrères ne l'enferment pas dans cet enfer humiliant : critique de livres pour la jeunesse !

Je me montre un peu injuste. La situation médiatique des romans pour la jeunesse est pire aujourd'hui. Après tout,

Un été algérien a obtenu une chronique de Denis Cheissoux, dans l'émission *L'as-tu lu mon petit loup* sur France Inter (qui existe toujours : quatre minutes par semaine !) J'ai eu droit, comme d'autres, à quelques mots dans *Télérama* (qui parrainait le prix Totem, à Montreuil), dans le *Monde des livres*. *Le Canard enchaîné* a chroniqué *Tu peux pas rester là*. L'impression d'une pincée de sucre jetée au dernier moment sur un gâteau qui ne vous est pas destiné. La presse régionale se montre plus généreuse. Je peux remercier le quotidien bourguignon *Le Bien Public* qui m'accompagne depuis le début : peu de mes romans lui ont échappé. *Libération* m'accorde une pleine page en août 2003 : mon journal de la semaine, dans la chronique *Rebonds*. Formidable, non ? Certes, mais il s'agit de commenter l'actualité de la semaine et pas du tout d'évoquer l'écriture et mon travail de romancier.

Ces quelques exemples puisés dans « les grands médias » nous ramènent quand même à un autisme assez charpenté. Pourtant, ils n'hésitent guère à écrire de temps en temps des colonnes de lamentation au sujet de la lecture qui décline, particulièrement chez les adolescents

qui préféreraient leur téléphone à un livre. Que font-ils pour qu'il en soit autrement ?

La situation est encore plus consternante en 2017. La maigre place accordée aux livres pour la jeunesse a disparu à peu près complètement. *Télérama* ne s'en tire pas trop mal en conservant une page jeunesse. L'impression d'un ghetto perdure : cette page est *réservée à la jeunesse* : pas question de mélanger ces articles avec les critiques des livres pour les adultes. Il y a aussi un *Télérama enfants*, un *Libé jeune*...qui oublie les livres...je suppose que ces pastilles existent ailleurs. Ça fait un peu articles pestiférés, tout comme les pestiférés du Moyen-Age marchaient à l'écart en agitant leur clochette.

Les occasions qui conduisent les « grands médias » à se pencher sur les lectures des enfants sont rares. Une fois par an, lors du salon du livre jeunesse de Montreuil, quelques articles paraissent ici ou là. Quelques images furtives à la télévision. Les uns comme les autres ont du mal à cacher l'obligation, parce que ce salon draine beaucoup de monde. Pas beaucoup d'enthousiasme et même pas une simple conviction. Pourquoi perdre son temps à s'informer sur l'édition jeunesse puisque de toute

façon rien ne sera écrit en ce domaine avant le mois de décembre de l'année suivante ?

Pour que ces médias s'intéressent aux livres lus par les enfants, il faut le phénomène Harry Potter. Alors, l'excitation pure remplace l'indifférence. Des millions d'exemplaires vendus. Donc, beaucoup d'argent. Les articles pleuvent. Les applaudissements crépitent : enfin, nos enfants lisent ! Cette fois, « les grands médias » s'inclinent avec respect. Tant de lecteurs et tant d'argent méritent bien quelques pages. Du coup, Harry Potter rejette les autres livres pour la jeunesse dans des limbes encore plus profonds. Tout ce qui n'est pas Harry Potter ne mérite que dédain, d'où l'empressement de certains éditeurs à dénicher au plus vite des clones de l'apprenti sorcier anglais.

Le battage médiatique autour des romans de Rowling commence à sérieusement faiblir. A lasser ? Les jeunes lecteurs n'ont plus la bonne idée de se précipiter dans leur librairie à minuit et l'auteur a la mauvaise idée de publier encore et encore, essorant ses personnages jusqu'à l'os. Le grand silence médiatique peut donc reprendre sa place. Ouf ! Regagnons la vraie littérature et éloignons-nous de

cette écriture pour la jeunesse qui nous a trop détournés de notre métier de critiques littéraires.

Le phénomène best-seller et l'argent qui l'accompagne suscitent l'intérêt des médias, mais certains événements peuvent aussi les sortir de leur persévérante hibernation. Ainsi, il a fallu la ridicule et honteuse indignation d'un Jean François Copé, en 2014, pour que la presse découvre Claire Franek et *Tous à poil*, paru aux Editions Thierry Magnier. Ce n'est pas le travail de Claire Franek, entrepris depuis des années, qui intéressait les médias, mais plutôt les réactions idiotes de censeurs stupides. Des journaux, des radios, des télévisions ont défendu *Tous à poil*. Combien d'entre eux avaient entendu parler de Claire Franek avant que Copé pointe son nez ? Combien de ces « grands médias » s'étaient intéressés au travail de Claire Franek ?

C'était en 2014. Le temps de l'indignation s'étant écoulé, le calme plat des mers sans vent est revenu. Jusqu'au décès de Claire Franek en mars 2016. Claire a eu droit à de nouveaux articles. La bêtise Copé et la mort ont fait découvrir le travail de Claire Franek, *auteur pour la jeunesse !*

- Je me demande pourquoi tu râles ? constate un ami écrivain. Tu n'as que de bonnes critiques et en plus tes livres en récoltent des paquets.

Il a raison quant à la quantité et à la qualité. Je reconnais que les critiques m'ont gâté. Les rayons d'une grande armoire métallique, mise au sous-sol à côté d'un établi abandonné depuis longtemps, croulent sous des piles de feuilles presque toutes élogieuses. L'écrire est embarrassant...mais c'est la vérité ! Et il y a des dizaines de revues comportant des articles concernant mon travail. Quand j'ouvre cette armoire, j'hésite entre la déprime et la stupéfaction.

- Tu devrais être fier de toi, remarque Lulu, mon épouse. Une armoire à ta gloire.

Je ne le suis pas.

Toutes ces critiques et ces textes, aussi élogieux soient-ils, n'atteignent pas leur but et donc sont en grande partie inutiles. Ces pages sont le fait de *professionnels* du livre pour la jeunesse, elles paraissent dans des revues spécialisées dans le créneau jeunesse et ne sont lues que par....des *professionnels* du livre pour la jeunesse : libraires, bibliothécaires, documentalistes, quelques

professeurs de français. Où sont les lecteurs de mes romans qui devraient, eux, lire ces textes ? Aucun adolescent n'ouvre ces revues et peu d'entre eux consultent ces sites ghettos sur internet. Et probablement pas beaucoup de parents. J'ai pu apprécier, les ayant pratiquées, l'assez grande inutilité de ces revues qui analysent les romans pour adolescents mais qu'aucun adolescent ou adultes autres que spécialistes ne lisent. Documentaliste au collège Paul Fort, à Is-sur-Tille, ayant eu la chance de disposer d'un budget conséquent, j'ai abonné le C.D.I. à un grand nombre de ces revues : *Le revue des livres pour enfants*, *Nous voulons lire*, *Griffon*, *Lire au collège*, *Inter-CDI* et bien d'autres, dont j'ai oublié le nom. Aucun professeur n'a lu le moindre article durant ces presque trente ans. Pas davantage d'élèves.

Aujourd'hui, le relais est pris par internet. Ces critiques de livres pour enfants sont-elles lues par les enfants ? Je l'ignore.

Une des particularités des livres pour la jeunesse est l'existence de ce filtre entre le lecteur et le roman : un adulte, dont c'est le métier de se procurer ou non tel ou tel

livre. Dans la littérature *ordinaire*, le lecteur lit la critique, achète le texte si cette critique l'a convaincu, et le lit.

-Peu importe que ces revues soient des ghettos, me dit un écrivain pour la jeunesse, elles font vendre nos livres.

Certes. Pourtant, je rêve d'une critique que liraient nos lecteurs et leurs parents. Ma ritournelle : si « les grands médias » ne dédaignaient pas l'édition jeunesse....

J'écrivais, précédemment, que je bénéficie de critiques élogieuses et que, dans l'ensemble, cette critique, depuis le début, m'a gâté. C'est exact, mais j'ai aussi récolté quelques réactions délirantes, quelques articles qui aujourd'hui, alors que je les relis pour rédiger *Alors, comme ça vous écrivez ?* me font rire tellement leur stupidité est confondante. Lors de leur parution, ils ne me faisaient pas rire du tout. Ça ne s'est pas produit très souvent, en trente-cinq ans d'écriture. Je conserve dans un dossier ces pages *désopilantes* (?). Je me contenterai ici de ne prendre que trois exemples, de peur qu'en me replongeant dans ce passé trop souvent poisseux de bêtise, mon rire ne s'étouffe et soit remplacé par l'incrédulité colérique que je ressentais à l'époque.

Rageot publie en 1992 un roman policier intitulé *Des crimes comme ci comme chat*. Mon titre donne d'emblée le ton du roman : « mes crimes » seront de l'à peu près ! Une bibliothécaire, amoureuse des livres et d'un écrivain, mais franchement folle, erre dans sa bibliothèque afin de trucider les souris qui pullulent et ont la désagréable habitude de boulotter les bouquins chéris d'Hélène BreLOT. Laquelle, à l'occasion, ne trucidé pas que des souris, car elle déteste qu'on attente à la gloire de Pierre Louis Sarlanpol, l'écrivain de sa vie. Je situe mon roman dans une bibliothèque originale : une église. Cette bibliothèque existe en partie : la salle de lecture de la bibliothèque municipale de Dijon est installée dans la chapelle de l'ancien collège des jésuites qui date du 16^e siècle. Etudiant à la faculté des lettres, alors juste à côté, j'ai passé un nombre incalculable d'heures à potasser mes bouquins d'histoire dans cette bibliothèque si étrange. Assis dans la nef, derrière une des immenses tables qui provenaient, disait-on, du réfectoire des jésuites, je levais souvent la tête afin d'admirer le décor impressionnant des chapelles hautes pleines de livres. J'écoutais le silence, certes propre à toute bibliothèque, mais il y avait aussi

celui que léguait ce lieu de prière peuplé de l'ombre des moines du 16^e et 17^e.

Cette église avait de quoi m'inspirer !

Mais je suis romancier. Si un lieu m'inspire, je le transforme en un autre lieu. Ma folle à lier Hélène BreLOT, dont je partage l'amour des livres, se déplace dans d'interminables couloirs peuplés de chats, elle emprunte de sombres escaliers encombrés de souris qu'elle décapite sous un massicot quand elle les attrape. Oui, mais Hélène est bibliothécaire et elle est folle. J'aurais mieux fait de situer mon roman dans une boulangerie avec une boulangère maboule : j'aurais ainsi évité l'éruption du lobby des bibliothécaires de Dijon !

Avant de me mettre au travail, je sollicite une visite de la bibliothèque, que m'accorde généreusement le conservateur qui porte (je n'invente pas) le nom d'un célèbre enquêteur de la littérature policière. A la fin de la visite, guidée par une charmante bibliothécaire, le conservateur me reçoit.

- Je ne sais pas si je parviendrai à écrire ce roman, mais si c'est le cas, ma bibliothèque sera très différente de la vôtre.

Un sourire complice accueille ma si banale remarque.

- On ne demande pas à un romancier de produire un documentaire.

J'écris donc *Des crimes comme ci comme chat*, y fait vivre ma bibliothécaire joyeusement et passionnément folle. Et criminelle. Une professeur de français d'un collège de Dijon propose la lecture du roman à une classe de quatrième et, judicieusement, souhaite emmener ses élèves à la B.M., de façon à ce qu'ils comparent réalité et fiction. La visite est acceptée...mais la prof n'a pas précisé les raisons de sa démarche, pas dit que ses élèves avaient lu *Des crimes comme ci comme chat*. La date approchant, elle a la malencontreuse idée de donner ses motivations. Aïe ! Les visiteurs auront lu *Des crimes* ? Ils ne manqueront pas de lorgner les bibliothécaires croisées dans les couloirs, cherchant laquelle est folle à lier, capable de se précipiter sur eux afin de les occire, faute de souris. Du moins, je suppose que tel a été le raisonnement du conservateur qui m'envoie cette lettre, que je retranscris en entier.

Dijon, le 27 octobre 1992

Objet : Annulation de commande d'intervention.

Monsieur,

Votre dernier roman, Des crimes comme ci comme chat, inspiré par le cadre de mon établissement, suscite un certain malaise chez les membres du personnel qui l'ont lu, notamment du fait de divers poncifs qu'on y trouve.

Par conséquent, je ne pense pas souhaitable de poursuivre dans l'immédiat les contacts pris pour l'intervention que vous auriez pu faire à la Bibliothèque en janvier.

Avec mes regrets, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Visite annulée, donc. Quant à ne pas « poursuivre dans l'immédiat les contacts pris », l'immédiat a duré une dizaine d'années, dix ans durant lesquels je n'ai pas rencontré un seul lecteur sur invitation de la Bibliothèque Municipale de Dijon.

Second récit qui montre que certains lecteurs, supposés critiques littéraires, confondent romanesque et dinguerie personnelle. Cette fois, il s'agit d'idéologie politique. *Les assassins du Cercle Rouge* vient de paraître chez Flammarion. En fait, il s'agit de la réédition de *Le ventre du Bouddha*, paru précédemment chez Hachette (titre que

je change sans qu'on me le demande !) *Le ventre du Bouddha* avait dû, par bonheur, échapper à la lecture de deux critiques de la revue *L'école émancipée*, mais hélas *Les assassins du Cercle Rouge* tombe entre leurs mains. Dans ce roman, le lecteur croise des extrémistes adoreurs d'Hitler, s'entraînant dans la forêt, de façon paramilitaire, afin de préparer le monde dont ils rêvent, celui de la suprématie de la race blanche. J'évoque aussi la fuite de criminels nazis en Amérique du Sud, au lendemain de la guerre. Il faut énormément de volonté pour ne pas faire le lien avec les délires raciaux de l'extrême droite et ne pas comprendre que j'essaie d'illustrer la citation de Bertolt Brecht « le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde. » Justement, les deux critiques de l'Ecole Emancipée disposent de beaucoup de volonté, au point de souhaiter lire un tract à destination des adolescents, mettant bien lourdement les points sur les i. Evidemment, aucun éditeur – heureusement ! - ne publierait ce tract, donc aucun lecteur ne serait ainsi confronté au danger que représentent mes abrutis armés. Peu importe pour eux, le romancier doit chausser les bottes de leur idéologie et rester droit dans ces bottes

jusqu'au point final. Ils écrivent, dans la revue Ecole Emancipée numéro 10 du 21/04/1998 (sans même se rendre compte qu'au début, ils approuvent ma démarche...avant de se dédire, tract oblige) :

Charlotte et Simon (mes personnages) sont opposés à un groupuscule de fascistes passéistes, Ogonok, extrémistes hiérarchisés, avec une soumission au chef totale, allant jusqu'à l'humiliation. En relation avec la mafia et le K.K.K, il se revendique d'Hitler et prône un ordre nouveau ou un groupe de forts domine un peuple faible...

Jusque là, tout va bien. C'est un bon résumé d'une partie de l'intrigue. Oui, mais pas un tract. Alors, machine arrière dans les lignes suivantes.

On voit ainsi se dessiner l'image que Nozière donne des fascistes. Ce sont de vieux nostalgiques organisés en structure hiérarchisée autour d'un chef adulé. Ils sont inoffensifs car sans prise sur la réalité.

Enfin, déboule le tract, clairement énoncé et tant pis pour le romanesque.

Comment se fait-il que les mouvements d'extrême droite, dont le Front National, n'y apparaissent pas ? Que l'auteur

occulte l'anti-sémitisme de ce type de groupes ? Comment leur racisme, leur anticommunisme, peut-il être absent ?

J'aurais donc dû empiler dans ces 150 pages le maximum de points à démontrer par a+b et, n'ayant pas respecté ce cahier des charges, mon roman est à brûler en place publique. La lecture de cette critique (?) me sidère. Je me dis que le mieux est de ne pas réagir à autant de crétinerie. Les auteurs sont probablement cadenassés dans leur armure de certitudes idéologiques et je perdrai mon temps. Mais, quelques jours plus tard, je décide de perdre mon temps et j'écris une longue lettre, qui demeurera sans réponse. Je n'en cite que quelques lignes, sans en corriger la colère des mots.

Vous avez raison : l'Histoire (avec un grand H) n'est pour moi qu'une toile de fond. Je n'écris jamais de romans historiques, pour la bonne raison que les enfants n'ont nul besoin qu'on leur fourgue des leçons d'Histoire dans des romans, en sus de leurs cours d'Histoire ! D'ailleurs, pour connaître l'Histoire, il y a des enseignants pour ça, des livres pour ça etc...Je suis romancier, pas historien...Je n'ai pas cherché non plus à écrire un tract...En tant que romancier, je ne vais pas m'envoyer un « cahier des

charges » : voyons-voir tout ce que tu dois mettre dans ton bouquin pour que la leçon soit complète... Vous en connaissez beaucoup, vous, des romans s'adressant à des enfants, mettant en scène un mouvement d'extrême-droite paramilitaire rêvant d'un monde à la Hitler ? Des romans prévenant que ce genre de mouvement existe aujourd'hui à leur porte, que des types se baguenaudent avec des armes et sont prêts à tuer pour installer leur fascisme ? Si vous connaissez des titres, communiquez-les-moi...

Voici un troisième récit concernant une critique hystérique à la suite de la parution d'un roman. Mais cette fois, rien ne prête à rire. Bien au contraire, elle fait froid dans le dos. Ici l'idéologie religieuse, morale, sociétale, (donc aussi politique), se déploie avec une ampleur ahurissante et dévoile sa puissance.

Tu seras la risée du monde est un roman autobiographique que publient les éditions de la Martinière en 2004. Je raconte dans ce texte un peu de mon enfance et de mon adolescence de fils d'instituteurs. C'est l'enfant de 6 à 12 ans qui se raconte. Je ne remercierai jamais assez Béatrice Decroix, qui dirigeait la collection accueillant ce roman, d'avoir accepté que j'écrive en toute liberté cette

enfance d'un petit garçon qui fait pipi au lit à 12 ans et dont les actes sont aussi surveillés que le contenu d'un coffre-fort. La Ligue des familles, en Belgique, organise le prix Bernard Versele et, en 2005, les organisateurs sélectionnent mon livre. Au lieu d'en être satisfait, j'aurais dû me méfier en lisant ce nom *Ligue des familles*.

Les organisateurs du prix ne s'attendaient sûrement pas au tsunami des réactions des parents ! Une déferlante parfois haineuse, toujours hystérique et loin de l'écriture, de la valeur ou non valeur littéraire du texte. Les messages par internet pleuvent, par courrier postal aussi, par téléphone, par tous les moyens déployant le drapeau : « Dressez-vous pour faire interdire ce livre. » Je cite quelques unes de ces réactions que me transmettent les organisateurs, éberlués, avant de livrer intégralement la lettre ahurissante adressée à...une ministre !

Souhaitez-vous vraiment que nos enfants s'expriment ainsi ? Est-il cohérent que l'école apprenne ce genre de langage à nos enfants alors qu'ils ont des cours d'enrichissement du langage ? Souhaitons-nous vraiment que nos enfants aient une telle vision de la sexualité ? Ce livre présente une caricature de prêtre de la foi catholique.

Ce livre est malsain, voyeuriste. Le langage est ordurier. Ce livre véhicule des valeurs contraires à celles de l'école. Peut-on continuer de faire confiance à un prix littéraire pour la jeunesse qui propose de tels livres à nos enfants ?

Stoppons là le déluge. Que mes mots aient eu un tel pouvoir dévastateur me laisse à la fois ébloui...et atterré. Je tiens énormément à ce roman autobiographique (réédité en 2015, au Seuil, accompagné du second volume intitulé *Mais qu'est-ce qu'on va bien faire de toi*, sous le titre générique *Le fils des instituteurs*) : il me raconte avec autant de franchise et de vérité qu'il m'était possible d'approcher. Je constate une nouvelle fois, que le livre jeunesse est davantage surveillé qu'un bagage abandonné dans une gare, que certains lecteurs adultes en ont peur, bien davantage peur que de l'écran de télévision ou d'ordinateur qui brille dans la solitude d'une chambre d'enfant. J'essaie de hausser les épaules, tout en songeant au désespoir des organisateurs, courageux mousquetaires se lançant à l'assaut de la sottise. Ils m'écrivent une lettre disant leur consternation.

Ma stupéfaction se transforme quelque temps plus tard en ahurissement...avant que j'éclate d'un énorme rire. Le

romancier pour la jeunesse que j'étais, s'apprêtait donc à déclencher une crise politique en Belgique ? La sottise pouvait atteindre une telle ampleur ? Ça devenait drôle, en tout cas pour moi, mais pas du tout pour les organisateurs qui me transmettent la lettre envoyée par une famille à la Ministre présidente de la communauté française et Ministre de la formation. La voici :

Madame la Ministre,

Notre fils de dix ans qui est en 5^e primaire au collège (X...) s'est porté volontaire pour lire les livres du Prix Bernard Versele afin de désigner le meilleur livre 2006. Nous nous étonnons de certains propos assez crus, écrits dans un livre de Jean Paul Nozière, « Tu seras la risée du monde », éditions La Martinière.

Nous ne trouvons pas normal qu'un enfant de dix ans lise ça. Proposer un langage vulgaire et pervers équivalent à l'apologie de la débauche auprès de très jeunes enfants est inadmissible et doit être condamné si l'on ne veut pas propager des suggestions menant à la pédophilie.

Eduquer un enfant n'est pas très facile mais quand on met ce genre de livre qui va à l'encontre de l'éducation donnée

à l'école et en famille alors là nous ne sommes plus d'accord.

Mon épouse, outrée, a téléphoné à la ligue des familles qui patronne la dite opération. Il lui a été répondu « que mon enfant et nous mêmes à son âge, utilisions les mêmes mots crus dans la cour de récréation » : jugement erroné !

Nous souhaiterions que blâme soit adressé à l'auteur et à ceux qui ont choisi ce livre en toute irresponsabilité.

Faire l'éducation des enfants ne s'improvise pas et surtout ne peut pas servir à des fins commerciales pour certains auteurs.

Dans l'espoir de connaître vos réactions, nous vous prions, Madame la Ministre, d'agréer l'expression de notre plus haute considération.

Signatures : (Me... et

Mr...)

(Me... et Mr...aurait dû se renseigner : les titres proposés n'étaient pas destinés à des lecteurs de dix ans.)

Je termine cette farce par un coup de chapeau à la responsable de la sélection du Prix Bernard Versele. Elle ne s'est pas laissée intimider. Elle répond avec fermeté aux auteurs de la lettre, énumérant les qualités de mon roman.

Elle écrit à la Ministre, défendant le livre, le choix des organisateurs et la philosophie du Prix Versele. Je cite quelques phrases :

Il est vrai que certains livres sont plus difficiles d'accès de par leurs caractéristiques novatrices au niveau du graphisme ou de par le thème abordé sans complaisance ni stéréotype. Certains livres dérangent car ils bousculent les idées et les images préconçues, mais grâce au Prix Bernard Versele on peut les découvrir, s'ouvrir l'esprit, vivre en éducation permanente... »

Merci à cette dame. C'est rassurant de constater que de telles personnes existent et, contre vents mauvais et marées dangereuses, défendent la littérature de jeunesse.

J'ai évoqué les médias, les critiques professionnels, mais la vraie critique vient évidemment des lecteurs. En ce domaine, en ce qui concerne les livres lus par les adolescents, il est difficile de se faire une opinion. L'auteur ne croise son lecteur que lors des rencontres, scolaires ou autres (je le dirai dans un prochain chapitre) ou lors des salons du livre. Durant ces manifestations publiques que sont les fêtes du livre, le lecteur est le plus souvent accompagné de ses parents. Il est plus ou moins

impressionné. S'il n'a jamais lu l'auteur, se procurant un roman au hasard des piles ou de l'attrait des couvertures, il parle peu. Mais le dialogue demeure limité même si ce lecteur a déjà lu l'auteur et choisit un autre de ses romans en connaissance de cause. La famille, l'auteur (et d'autres, à côté !)...tout ça fait beaucoup d'adultes aux aguets pour qu'un adolescent se livre. Ça arrive, mais beaucoup moins souvent que je ne l'espérais. De toute façon, ces quelques phrases échangées dans le brouhaha d'un salon du livre ne permettent pas vraiment de connaître le jugement motivé du lecteur. C'est seulement agréable d'entendre : « j'ai adoré votre roman X... »

Pour un auteur jeunesse, il y a les rencontres de groupes, scolaires le plus souvent. Plus encore que sur un salon du livre, extraire de vrais avis de lecture de ces rencontres est difficile. Imaginer le contraire serait faire preuve d'une grande naïveté. En principe, les trente élèves assis en face de moi ont lu au moins un de mes romans, de gré...ou de force ! Mais comment dire à l'auteur :

- J'ai détesté votre livre et j'explique pourquoi.
- J'ai adoré votre roman pour telles ou telles raisons.

La première réflexion est quasi impossible à assumer pour un adolescent, enfermé dans un groupe et en présence de son professeur de français qui a choisi le roman. Les lecteurs qui osent sont rares. Il arrive que l'un d'eux se décide, souvent par provocation : dans ce cas, aucune argumentation ne suit. Mais, il n'y en a guère plus chez les lecteurs qui aiment le roman. « J'ai adoré...J'aime beaucoup...Je suis fan... » Tant mieux, mais pourquoi ? C'est plutôt compliqué pour un adolescent de dévoiler le pourquoi de sa satisfaction en quelques minutes, devant ses camarades de classe, devant son professeur aux sourcils plus ou moins crispés d'inquiétude, devant l'auteur qui attend avec avidité (*ce type écrit des bouquins, il manie les mots super-bien et moi, je vais me planter, je bredouillerai, j'aurai l'air crétin, les autres vont rigoler.*) Nous sommes à l'école et, qu'on le veuille ou non, le lecteur qui parle pense qu'il est jugé. Bien sûr, le professeur de français prend le relais, soit pendant la rencontre, soit après, à la cantine, au restaurant, ou dans la voiture qui me reconduit à la gare !

- Mes élèves de troisième ont beaucoup aimé votre roman, parce que...

Défile la liste de raisons de cet engouement supposé.

- Ils n'ont pas aimé ceci cela, ils vous reprochent ceci cela.

Même liste, plus courte. Souvent, ces compliments ou ces critiques sont rédigés sur des feuilles que le professeur me donne. Je les lis, mais n'apprend pas grand chose de ce qui est, en définitive, un devoir scolaire imposé.

Les avis les plus intéressants, parce que plus libres, arrivent maintenant par internet. Ce n'est pas une avalanche, loin de là, mais après des rencontres, un salon, quelques lectrices (plus que de lecteurs) m'écrivent afin d'obtenir des précisions sur un titre, pour me dire leur bonheur ou leur difficulté de lecture. Cette fois, il n'y a plus d'adultes qui surveillent.

Les lycéens allemands sont les lecteurs qui interviennent le plus par mail. Ils sont confrontés à des travaux à accomplir à partir de mes romans (traduits ou non) et ils n'hésitent pas à poser leurs questions. Elles sont toujours précises et souvent très intéressantes car elles sont la conclusion d'une lecture attentive du roman. Je réponds avec empressement, afin d'aider, tant le travail exigé de ces lycéens qui apprennent le français est imposant. Il arrive

que les lycéennes (quasi jamais les lycéens) m'adressent ensuite, pour me remercier, le dossier réalisé.

Les lecteurs français, plus jeunes en général que les lecteurs allemands, se montrent plus expéditifs.

- Je dois faire une fiche de lecture sur votre roman X. Voici mes questions.

Parfois, il s'agit plus ou moins d'espérer que je fasse la fiche de lecture ! Quelques professeurs ont tenté de remplacer une rencontre réelle avec leurs élèves par une rencontre virtuelle : ils m'adressent, via internet, une bonne trentaine de questions. Certaines réponses, pour être sérieuses, exigent une ou deux pages. C'est évidemment impossible de satisfaire ces questionnaires boulimiques.

La demande la plus étonnante, parvenue par internet, concernait *Tu seras la risée du monde*. Quelques élèves infirmiers m'adressent un copieux questionnaire...sur l'énurésie ! Fanfan (moi) fait encore pipi au lit à onze ans, mais ce n'est pas le sujet du livre...qui est l'enfance d'un fils d'instituteur entre 1950 et 1960. Les futurs infirmiers décident que le thème du roman est l'énurésie !

- Votre livre *Tu seras la risée du monde* est consacré à l'énurésie. Nous sommes infirmiers et donc confrontés à ce

problème, c'est pourquoi nous aimerions avoir votre avis et connaître quelles sont vos solutions

Docteur Nozière doit répondre à un interrogatoire de deux pages sur l'énurésie.

Pour clore le sujet accueil du roman au lendemain de sa sortie en librairie, je dois admettre ma déception. Je croyais, naïvement, que mes lecteurs me submergeraient d'avis de lecture. Il n'en a rien été. Bien sûr, il y a le tirage d'un livre qui peut être considéré comme le reflet de l'opinion des lecteurs. Mais qu'en penser ? Si j'écris que *Un été algérien* a franchi le cap des cent mille exemplaires vendus, dois-je en conclure avec certitude que les lecteurs ont aimé ce roman ? La petite voix de mon ego me murmure : « Oui, évidemment. » Mais d'autres romans, dont je suis moins fier, se sont vendus à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. J'avoue être souvent perplexe en lisant ces nombres, censés prouver l'amour des lecteurs. Quel genre de succès ? Les paroles de lecteurs manquent pour me l'expliquer.

Je termine ce chapitre par une anecdote amusante qui prouve, néanmoins, que si ils le veulent, si ils en prennent le temps, si ils délaissent les « canaux » officiels et

habituels, les lecteurs peuvent débattre longuement avec un auteur ! Je reconstitue ici à peu près le déroulé des faits et le dialogue. Nous sommes en décembre 2008. Il est à peu près 14h, heure à laquelle, comme d'habitude j'entre dans mon bureau afin de reprendre mon travail abandonné le matin aux alentours de 10h. Le téléphone sonne. Normalement, je ne réponds pas. Je ne dois pas répondre, je dois travailler, oui, mais je suis seul à la maison ce jour là...et je réponds. Une voix claire, proche, presque joyeuse.

- Je me présente. Je m'appelle X... et je viens de terminer *Nous sommes tous tellement désolés*. C'était un bonheur de lecture et je tenais à vous le dire.

Je remercie. Flatté. Plus question de travailler. Mon ego espère d'autres compliments précisant l'étendue de ce bonheur de lecture.

- J'aime énormément vos livres, tant ceux pour adultes que ceux pour adolescents.

- Lesquels, particulièrement ?

- Un grand nombre. Je ne me lasse pas de vous lire.

- Lesquels ?

- La liste serait trop longue et ferait catalogue. Mais j'avoue que *Nous sommes tous tellement désolés* m'a scotché. C'est mon roman préféré, le roman préféré de mon fils Julien, qui a quatorze ans, et la même chose pour mon épouse. Autant dire que toute la famille meurt d'envie de vous poser des questions sur ce roman, sur votre travail, sur vous.

Quel enthousiasme ! Trois lecteurs ivres de mon travail désirent m'interroger ? Je ne raterai pas une pareille occasion.

- Je n'osais pas vous téléphoner. Parler à un écrivain, ça me semblait impossible, mais l'envie a été trop forte et Julien m'a encouragé. Les adolescents sont plus audacieux que nous, les adultes, et comme il insiste, je saute le pas.

Les questions déferlent. Sur le roman : pourquoi, pourquoi, pourquoi...J'essaie de répondre à tous ces « pourquoi » et comme j'aime parler de mes livres, les mots crépitent. Puis viennent les questions sur mon travail de romancier, d'une façon plus générale. Je raconte, longuement. Puis suivent les interrogations sur moi : mes lectures, mes loisirs, etc...

J'ai a bouche sèche. Je parle –il parle- depuis près d'une heure. Je ne cesse de consulter ma montre. Je fatigue. Cette enquête commence à me lasser : nous ne sommes plus dans mon travail d'auteur, mais égarés dans ma vie, passée, présente, à venir ! La température de mon ego a nettement chuté. Pourtant, je tiens à terminer cette conversation sans fâcher monsieur X... Il y a trois lecteurs en jeu, pas question de les perdre, surtout après avoir dépensé autant d'énergie au téléphone.

- Je prends tout votre temps avec mes réponses qui n'en finissent pas. D'ailleurs, je dois me remettre au travail.

- Pas du tout. J'ai du temps à ne pas savoir qu'en faire. Je suis gendarme en Nouvelle Calédonie, en poste à X...et je suis de service de nuit. Il est une heure du matin, la nuit est calme, la gendarmerie dort, sauf moi, alors ça m'occupe. Julien est en classe de troisième, il a un dossier à faire sur un auteur, le professeur lui a donné à lire *Nous sommes tous tellement désolés*. Sa prof est exigeante, alors je me suis dit qu'en vous téléphonant, mon fils aurait un dossier original, le meilleur de sa classe, il obtiendra donc la meilleure note. Ses copains et la prof n'en reviendront pas.

Je raccroche, comprenant enfin pourquoi monsieur X... ne me citait pas d'autres exemples de lecture de mes romans.

En route vers la gloire ?

La gloire des prix littéraires et des traductions en langues étrangères. J'ai obtenu quelques uns des premiers et quelques unes des secondes. Quant à la gloire....

Commençons par les prix, puisqu'il y aura peu à raconter sur le sujet traductions. Aujourd'hui, les livres pour la jeunesse rassemblent autant de prix (littéraires ?) qu'un curé peut en bénir. Le verbe « bénir » convient, puisque la bénédiction de « professionnels du livre pour la jeunesse » est indispensable pour que le roman soit choisi et figure dans une sélection. Cette remarque me conduit à corriger un peu ce que j'écrivais précédemment au sujet de la critique. C'est parce qu'un livre reçoit un bon accueil critique qu'il peut ensuite apparaître dans une sélection.

Foison de prix, donc, mais j'y reviendrai plus loin. En ce qui me concerne, si j'élague ma liste (pourtant beaucoup plus courte que celle de certains auteurs qui, dans leur bibliographie, énumèrent jusqu'au prix des trois lecteurs de Trifouillis les Oies), je ne retiens que sept prix pour

lesquels je ne dissimule pas ma fierté de les avoir reçus. Je les cite, en vrac, sans qu'aucune hiérarchie ne soit à rechercher ici :

Prix des lycéens allemands.

Prix France Télévision.

Totem Télérama du salon du livre pour la jeunesse de Montreuil.

Prix Brive-Montréal.

Prix Fantaisie du salon du livre de Genève.

Prix de la S.G.D.L. (Société des Gens de Lettres).

Prix Ibbey et nomination pour représenter la France au prix Andersen...deux fois.

Une courte liste, donc. Pas étonnant que ma route vers la gloire ait vite abouti à un cul de sac !

Les prix littéraires accordés aux livres pour la jeunesse sont inconnus du grand public. Des lecteurs enfants, évidemment. Ils découvrent, lors d'un achat, la mystérieuse ligne annonçant tel prix, lequel n'ayant eu aucun écho médiatique, ne « parle » à personne, et pas davantage aux parents. Je ne suis pas certain que cette mention parle beaucoup aux bibliothécaires ou aux libraires. Ils ne retiennent, le plus souvent que : *ce roman a obtenu un*

prix, peu importe son nom, un prix étant un gage de qualité. Si on regarde du côté de la littérature pour adultes, tout le monde ou presque est capable de citer le nom de quelques grands prix littéraires : Goncourt (et Goncourt des lycéens), Renaudot, Femina, Médicis... Dans une moindre mesure, on entend parler du prix des lecteurs de France Inter, des lecteurs de la Fnac, etc... !! La bande dessinée triomphe à Angoulême et il faut de la bonne volonté pour ignorer qu'on y décerne plusieurs prix.

Une fois de plus, l'inexistence médiatique des livres pour la jeunesse déploie son ombre.

Pourtant, connus ou non, les prix littéraires sont toujours agréables à recevoir. Je m'interroge parfois sur le parcours du roman pour parvenir à la sélection : combien d'exemplaires envoyés en service de presse par un éditeur qui en a les moyens ? Relations plus ou moins fortes entre les organisateurs du prix et tel ou tel éditeur(ou inimitié) ? Mêmes relations avec tel ou tel auteur ? Pressions diverses ? Je m'interroge...mais quand un de mes romans figure dans une sélection, je ne m'interroge plus guère et j'en suis ravi ! Si par hasard il remporte le pompon, je jubile, je ne songe plus du tout aux questions de justice ou

de probité. Je parviens même à considérer que si mon livre gagne, c'est parce qu'il est le meilleur de tous !

Les prix sont agréables à recevoir, mais ils font aussi grimper les ventes. Le mot « prix » est magique. Certes, comme je l'ai signalé, celles ou ceux qui acquièrent le roman ignorent pour la plupart le nom de ce prix, mais le libellé suffit à déclencher l'achat. Je comprends donc pourquoi certains auteurs alignent une liste impressionnante de « prix de Trifouillis les oies », dans la page bibliographie. Le probable futur client ne peut qu'être impressionné. Autant de prix ? Le livre doit être excellent. Que le prix du collège de X...ait quasi la même valeur que le prix, par exemple, du salon du livre pour la jeunesse de Montreuil, continue de m'étonner. Quoi qu'il en soit, et tant pis pour moi et mes éditeurs, sur mon site ou mes bibliographies, n'apparaît aucune référence au prix du collège de X...ou de la bibliothèque de Z...

Parmi mes titres qui se sont le mieux vendus, je constate que plusieurs d'entre eux ont reçu un ou plusieurs prix. *Un été algérien* a obtenu le Totem Télérama de Montreuil, le prix de la Société des gens de lettres, le prix Lire au collège. *La chanson de Hannah* est récompensé par le prix

Enfantaisie du salon du livre de Genève. *Maboul à zéro* reçoit le prix France Télévision et le prix des lycéens allemands. *Souviens-toi de Titus* récolte le prix Brive-Montréal à la foire du livre de Brive.

Pourtant, l'inverse se produit aussi. *Un été 58*, roman que je tiens en haute estime, s'est vendu moyennement, alors qu'il a reçu le prix Ibby. Mais qui connaît ce prix (qui résonne moins fort que le prix des lecteurs de troisième du collège de X...) ?

- Tous ces prix ? s'étonnent les lecteurs qui lisent ma bibliographie sur mon site Web.

Je traduis leur étonnement : « Vous avez dû recevoir beaucoup d'argent. »

La plupart des lecteurs sont persuadés qu'un prix c'est d'abord un chèque remis au lauréat. C'était peut-être vrai il y a vingt ans, mais je crois ne pas m'avancer beaucoup en écrivant que ces chèques sont devenus rares. L'auteur doit se contenter de l'honneur et des retombées supposées des ventes. L'honneur du prix du collège de X...et les ventes liées au prix de la bibliothèque de Z...sont des récompenses assez modestes.

Quatre seulement des prix glanés par mes romans étaient dotés d'un chèque. En France, le plus important était celui reçu pour le prix Brive-Montréal en 1993 : vingt-cinq mille francs (et un magnum de champagne !), soit environ 4000 euros. Le prix Enfantaisie à Genève s'est traduit par 5000 francs...mais 5000 francs suisses ! Recevoir un chèque en récompense de son travail, à la suite de ce qui ressemble un peu à une loterie, est embarrassant. Je suppose qu'on doit vite s'habituer à ce genre d'embarras, cependant je comprends la philosophie du prix Goncourt qui n'accorde qu'un chèque symbolique de dix euros au lauréat.

La première fois, ignorant tout du déroulé du spectacle qu'est la remise d'un prix, je me suis laissé surprendre, ouvrant grands mes yeux de provincial débarquant sur une planète qui n'était pas la mienne. Cette première expérience me sera utile. *Un été algérien* reçoit le Totem Téléràma, au salon du livre jeunesse de Montreuil. Je suis fortement impressionné, entouré par tant de professionnels du livre pour la jeunesse, éditeurs, libraires, bibliothécaires et même quelques journalistes. Je ne connais à peu près personne, mais tous semblent se connaître. Claude Gutman, alors directeur de la collection Page blanche dans

laquelle paraît mon roman, a le tort de me montrer la scène sur laquelle je devrai grimper afin de prononcer d'impérissables mots.

- On te remettra une statuette, plutôt rigolote et ensuite, tu te débrouilles.

Je monte sur scène, le moment venu. Il y a du monde, en face de moi. Beaucoup trop. La « cérémonie » est animée par une femme qui ne semble pas ravie d'être là. Je suis empêtré dans un épais manteau, étranglé d'une longue écharpe, muni d'une pochette qui ballote à mon épaule. Le pauvre plouc typique. Je ne sais pas quoi faire de tout ce barda. J'ai l'impression d'entendre pépier les cerveaux des personnes présentes : « Ce type, sur scène, ne ressemble à rien, il a l'air stupide. » La dame parle. Je ne l'entends pas, du fait du brouhaha, mais surtout parce que je prépare ces foutus mots impérissables à délivrer bientôt. Etre à la hauteur de l'événement, ne pas servir un bla bla minable de gagnant d'une kermesse de village. Je transpire (le manteau ?). La dame me tend un objet (qui, depuis 1990, est dans mon bureau, veillant sur mon travail).

- Voici le célèbre Totem Télérama, symbole de ce prix.

C'est une sorte de statuette copiant plus ou moins un dieu Inca...ou autre chose. Jusque là, tout va bien. La dame me donne une enveloppe. Je l'enfonce dans la poche de mon manteau. Elle me tend un micro. Je bredouille « merci...heu...merci...), pourtant conscient qu'elle espère davantage. Je croise son regard, à la fois exaspéré et narquois.

- Vous n'ouvrez pas ?

Ouvrir quoi ? La statuette ?

Elle tapote ma poche, exactement comme si j'étais un gosse de quatre ans.

- L'enveloppe.

Je la prends. On dirait une boule de papier jetée dans une poubelle.

- Ouvrez !

L'animatrice rigole franchement. Ses yeux sont des éclats de pétards. Un chèque. Dix mille francs.

- Alors ? demande la dame.

- Merci...heu...merci...

Elle attend quoi ?

- Que ferez-vous de cette **fortune** ?

Elle a appuyé le mot « fortune », plantant le vert serpent de ses yeux au fond des miens. Elle se fout de moi. Je lui balancerais volontiers une paire de gifles, mais un reste de lucidité me dit que ça ne se fait pas. Je ne sais plus ce que j'ai répondu, ni fait, mais j'ai probablement bu le calice jusqu'à la lie.

Peu d'argent, mais des témoignages sympathiques, parfois émouvants et parfois drôles, aussi. Le plus ordinaire est le « diplôme », comme pour un examen. Je reçois un carré de carton portant mon nom et une signature plus ou moins prestigieuse. Marc Tessier, Président de France Télévision, est heureux de me transmettre par la poste cette preuve de réussite, pour *Maboul à zéro*. Le même diplôme, plus grand et plus présentable, me revient aussi pour ce roman, paraphé cette fois par l'Ambassade de France à Berlin. Encore un de ces certificats pour *Un été 58* qui obtient le prix Ibby : c'est écrit en anglais, donc encore plus impressionnant !

Il y a eu une lithographie, des statuettes (dont une, si laide, que je l'ai déposée à Emmaüs, espérant qu'un collectionneur courageux lui sauverait la vie), quelques (trop rares) bouteilles de vin, d'étonnants dessins, un

énorme bouquet de fleurs, un sous-verre réalisé avec un de mes polars...Pour en terminer avec les cadeaux issus des prix jeunesse, j'aime raconter cette histoire venue de la remise du prix polar au salon du livre de Montreuil, en 1990 pour mon roman *Souviens-toi de Titus*. La « cérémonie » est sympathique, décontractée et pleine de rires. Le président du Jury, Olivier Lécrivain, lui-même auteur jeunesse, me remet un énorme « diplôme » de 60 cm sur 40. Je le plierai en quatre dès que je serai dans le métro qui me reconduira à la gare de Lyon pour un retour en train à Dijon.

- Il y a une surprise. Ouvrez.

Ce que je dois ouvrir est une sorte d'énorme carton de pâtissier. A l'intérieur, un superbe et colossal gâteau à la crème, sur lequel figure, matérialisé en biscuit, un imposant revolver. C'est un agréable clin d'œil puisque *Souviens-toi de Titus* est un roman policier qui comptabilise quand même quatre victimes au mot « fin ». Je suis ravi que les organisateurs aient eu cette idée originale...mais nous sommes en décembre, il fait nuit et je dois rentrer chez moi, dans mon village près de Dijon. Le carton à chapeau n'entrera pas dans mon sac à dos. Pas de souci : je

donnerai mon gâteau. Je m'approche donc d'une personne, sur mon quai de métro.

- Vous aimez la pâtisserie ? Je vous offre ce gâteau.

Je tends le carton qui contient un dessert capable de satisfaire une dizaine de gourmands. La personne hausse les épaules et s'éloigne. Un grincheux ? Nouvelle tentative. Je ne choisis que des femmes, en bon macho qui juge que seules les femmes s'intéressent à un dessert. Même réaction. J'insiste plus loin. On commence à me dévisager. Un peu de méfiance, teintée d'hostilité. Qui c'est ce type qui aborde des femmes avec un paquet ? Je ne comprends pas pourquoi on refuse ce cadeau. Les personnes approchées imaginent une plaisanterie ? Je dois ouvrir le carton afin de montrer son contenu.

- Madame, si le cœur vous en dit, je vous offre ce gâteau.

La femme regarde. Un flingue ! Un inconnu lui montre un flingue sur un quai de métro. Certes, un flingue en biscuit, mais quand même... Elle hurle.

- Espèce de cinglé !

Elle se précipite vers la sortie. Cette fois, je réalise combien le provincial que je suis se montre naïf : c'est impossible d'offrir quelque chose sur un quai de métro, à

dix-huit heures. C'est même dangereux. Ma « victime » appelle peut-être la police ? Je ne peux pas trimballer mon prix de métro en métro, puis dans le train. Je m'apprête à le déposer sur un banc ou à le jeter dans une poubelle. *Souviens-toi de Titus* me rend soudain très triste. Fichue époque. Une voix, derrière moi.

- Je vous ai entendu. Je le veux bien votre gâteau.

Une femme. Je lui montre le contenu du carton. Elle dit :

- Il a l'air bon. Il est gros, on en aura pour trois fois. Merci.

Recevoir un prix comporte donc des risques et réserve des surprises. Participer à ce genre d'événement me met mal à l'aise. Toute rivalité me met mal à l'aise. Une sorte de concours des egos : tu es meilleur que les autres.

- Votre roman X... est sélectionné pour le prix Y... qui seras remis le 7 avril à Z...

Lorsqu'une voix m'annonce ce qui devrait être une bonne nouvelle, bien sûr un petit frémissement me parcourt. J'aime ce roman, d'autres lecteurs aussi et l'extirpent de la masse des parutions. Tant mieux. Oui, mais je me dis que je peux obtenir ce prix. Ou ne pas l'obtenir. Ça y est, je suis dans les startings blocks. Ma satisfaction s'évapore.

Heureusement, il arrive souvent que la voix me donne une précision qui me libère.

- Pour que votre roman figure sur la liste des cinq titres sélectionnés, il faut que vous vous engagiez à venir le 7 avril à Z... Il y aura des rencontres scolaires et le prix sera remis le soir au vainqueur.

- Si je ne peux pas ?

Ma question est hypocrite. Je sais déjà que je n'irai pas à X..., que je ne participerai pas à ce prix.

- Votre roman sera évidemment retiré de la sélection. Pour nous, l'important est que l'auteur rencontre les lecteurs.

- Je ne serai pas libre le 7 avril.

En deux minutes, mon livre jugé assez bon pour figurer sur la liste d'honneur, devient assez mauvais pour en disparaître puisque je ne serai pas présent le jour prévu. Ce genre d'attitude m'exaspère : cette ville organise-t-elle le prix du meilleur roman ou le prix de l'auteur le plus disponible ? *(Alors que j'écris ces lignes, en avril 2017, une région du sud de la France attribue son prix à Roméo sans Juliette. Je ne peux pas, pour des raisons de santé, me rendre à la cérémonie de réception. Le prix est illico retiré à*

Roméo sans Juliette *et accordé au roman arrivé en seconde position !)*

Si le prix est honorable...et si je l'obtiens, l'angoisse me crispe. Recevoir cette distinction. Parler. Comment ? Que dire ? Les autres « nominés » seront présents. Je me retrouverai à côté de personnes qui entendront louer mon texte. Une situation pénible. Ce qui devrait être plaisir se transforme en corvée. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de ne pas aller récupérer un prix, pourtant « prestigieux », mon embarras l'emportant sur la satisfaction. Ainsi, je ne suis pas allé à Paris pour recevoir le prix France-Télévision qui récompensait l'écriture de *Maboul à zéro* paru chez Gallimard. Je me rends compte combien je détruis le travail des organisateurs qui ont fait souvent tellement d'efforts pour mettre sur pied une manifestation qui sert la lecture. Mon plus grand regret concerne un roman pour adultes et non pour la jeunesse. *Trois petites mortes*, roman policier paru au Seuil, reçoit le prix du salon du polar de Montigny-les-Cormeilles. Georges Moustaki le remet et je ne suis pas présent. Georges Moustaki que j'aime tant. Je n'ai donc pas croisé sa gueule de métèque et je m'en veux terriblement aujourd'hui encore.

Foison de prix, ai-je écrit, mais de tout ce trop plein n'en émerge aucun qui ait gagné une reconnaissance nationale. Ce devrait être possible d'y parvenir, si l'on songe au prix Goncourt des lycéens qui a acquis une belle notoriété en peu d'années.

Si je réfléchis aux prix dont je suis particulièrement fier, je constate qu'ils sont tous le fait d'adultes. Ce sont des adultes lecteurs qui ont sélectionné les titres placés sur la ligne de départ. Ce sont encore des adultes qui ont lu les quatre ou cinq finalistes et qui, à la fin, votent et choisissent le lauréat. Le prix des lycéens allemands entre dans ce constat : les lecteurs avaient de seize à dix-huit ans...donc des adultes.

Peut-être serait-il temps de mettre fin à cette déferlante des prix jeunesse, en admettant que ce qui est devenu une mode – des prix décernés par des lecteurs enfants - manque de sérieux. Proposer 5 à 10 titres à lire, à des enfants de onze ou douze ans et même à des adolescents de treize ou quatorze, en leur donnant ces consignes :

- Vous devez lire tous les titres.
 - Ensuite, vous votez pour le meilleur,
- est faire preuve d'une grande naïveté.

S'engager à lire cinq ou dix titres pour une date donnée ? Certains organisateurs sont plus directs.

- Si vous n'en lisez que deux ou trois, votez quand même. (Le lecteur un peu rétif peut traduire : je n'en lis qu'un et je vote pour lui !)

Quelles sont les raisons des choix ? Une belle couverture ? Parce que l'auteur a rencontré un maximum de classes avant le vote ? Le livre le plus mince ?

(Je me souviens : je suis dans une librairie à Dijon et je remarque trois collégiens qui cherchent un livre. Je propose mon aide. Leur professeur leur a donné une liste de dix titres, parmi lesquels ils devront en choisir un afin de réaliser un travail. J'ai lu les dix romans proposés. Dix formidables livres. J'en parle. Je m'emballe. Ils écoutent à peine. Ils se marrent, sans trop se cacher. L'un des collégiens se décide et me dit : conseillez-nous le roman qui a le moins de pages, celui qui sera le plus facile à lire, le plus vite lu et qui coûte le moins cher. On n'aime pas trop ça, lire, et en plus on n'a plus guère de temps pour faire le travail.)

Revenons-en aux prix littéraires. On m'accusera de caricaturer. D'exagérer. Pourtant, je persiste : recevoir une

distinction de la part de trente « lecteurs » de treize ans m'ayant choisi pour je ne sais quelles raisons, ne m'emballe pas beaucoup. J'ai voulu vérifier cette impression de malaise ressentie quand on m'annonce « votre roman est sélectionné pour le prix des collégiens de la ville X..., ou du département Y..., ou de la région Z.... » Un de mes livres ayant obtenu le prix de la ville X..., je me rends à X... On me remet le fameux carré de carton-diplôme. J'aurais dû le fourrer dans mon sac et repartir aussitôt chez moi. La « cérémonie » se tient dans une salle de cinéma. Je m'exprime devant une salle comble. Chose étrange, alors que mon roman est censé avoir été lu par des élèves de quatrième et troisième, il me semble que je m'adresse à une assemblée composite : de la sixième à la troisième. Certains enfants sont si petits que... Ne fréquenteraient-ils pas l'école primaire ? Je ne peux pas repartir aussitôt le clap de fin entendu : un goûter est prévu.

- Les familles ont fait des gâteaux, acheté des boissons. Les lecteurs attendent ce moment. Ce serait bien que vous restiez et ainsi vous pourriez continuer à répondre aux

questions que des élèves plus hardis ne manqueront pas de vous poser.

Je n'aime pas trop les gâteaux, je déteste le coca cola, mais j'adore les compliments, alors je reste, impatient d'en grappiller le plus possible. J'ai tort. Un verre de coca plus tard, je me réfugie à l'arrière de la salle, au dernier rang de fauteuils, loin du buffet. Cinq adolescents, qui eux offrent une vraie tête de troisième, sont assis là. Je décide de leur parler.

-Bravo à vous ! Lire cinq livres, c'est formidable ! Et que vous ayez choisi le mien est encore plus formidable !

La démagogie s'apprête à me jouer un tour. Quatre garçons, une fille. Les adolescents se regardent, un peu par en-dessous. Ils semblent hésiter entre le rire et la fuite. Je les embarrasse ? Je poursuis néanmoins ma conversation. « Quel collègue qui élabore de pareils projets ! Quels profs ! Belle façon de procéder ! Combien de classes ont participé ? Et vos parents en pensent quoi de ce prix littéraire ? » A bout d'inspiration, j'en reviens aux cinq livres.

- Je vous avoue que je n'ai pas lu les quatre autres livres sélectionnés.

Eclat de rire général. Un des garçons me dévisage. Ses yeux pétillent.

- Nous non plus, on ne les a pas lus.
- Je croyais que c'était obligatoire pour voter.

Je piétine un peu, commençant à redouter un désastre. Les cinq parlent en même temps. Ils se montrent enthousiastes. Leur technique les éblouit. Ils me l'expliquent. Chacun d'eux n'a lu qu'un livre (*moi, j'ai sauté des pages*, admet l'un d'eux). Le lecteur rédige sa fiche, les autres la copient plus ou moins, en l'adaptant et la prof récolte cinq fiches de lecture.

- Mais alors, le vote ?
- Erika a bien aimé votre roman et comme elle est l'intello de la classe, on a décidé de prendre son choix. Toute la classe a été d'accord.

Je calcule, fiévreux. Une trentaine de voix.

- Combien de classes du collège participaient au prix ?
- Deux. Erika a pourtant bien parlé de votre livre, mais dans l'autre classe, votre roman n'a obtenu que quinze voix sur 28. Il y avait un autre collège prévu, mais ils se sont dégonflés et ont abandonné en route.

Quarante cinq suffrages.

Si je comprends bien, le prix de la ville de X...n'était en réalité que le prix d'une soixantaine de lecteurs d'un collège. Je dois remercier Erika. L'ego en berne, je m'apprête à partir. Un des garçons plante une dernière banderille.

- Il est bien votre roman ? Vous auriez voté pour lui, à notre place ? Si j'ai le temps, je le lirai pendant les vacances.

Le prix littéraire dont je conserve le plus grand et le plus émouvant des souvenirs, est le prix des lycéens allemands, qui m'est remis à Leipzig, en 2005, pour *Maboul à zéro*. Le prix n'est ni un chèque ni un objet, mais la traduction du livre en allemand. Ce sera *Total Verrückt*. J'hésite avant de me rendre à Leipzig. Les mêmes réticences que pour les autres prix. Peut-être, oui, une forme de misérable dédain. Des lycéens m'ont lu ? Je doute du sérieux de ce prix. Finalement, je décide d'aller à Leipzig : je ne connais pas cette ville allemande et le second auteur en « course » avec moi est Patrick Raynal, qui a publié mon premier roman pour adultes, dans la Série Noire. Je sais qu'entre nous l'ambiance sera bonne.

Ces lycéens feront de ces deux jours à Leipzig deux splendides journées. Ils ont voté dans leur lycée, puis dans

leur région et à Leipzig ce sera le vote final du dernier jury qui choisira le lauréat. Quel sérieux. Ils s'enferment dans une salle (je crois que nous sommes au centre culturel français ?) : impossible de leur parler et même de les approcher. Le débat est long. Une fois le verdict tombé, ces lycéens sont tous présents autour de moi, ils me parlent de *Maboul à zéro*, ils connaissent presque le roman mieux que moi ! Nous sommes maintenant à la foire du livre de Leipzig, là où le prix est remis. Les questions fusent. Ils abordent une quantité incroyable de sujets, demandent mon avis, donnent le leur. Les discussions sont animées...et comme elles ne sont pas terminées, plusieurs me raccompagnent jusqu'à l'hôtel afin que nous puissions les poursuivre ! Dîner le soir, dans un restaurant. Je redoute ces repas sans fin, trop souvent remplis d'ennui et de phrases polies. Les lycéens sont présents. Attentifs. Passionnés. La discussion reprend ! Je me coucherai tard, ébloui par autant de maturité, de respect et d'enthousiasme pour la littérature, d'intérêt pour l'actualité. Ce prix des lycéens allemands m'a fait un bien fou. Plus tard, chaque fois qu'un de mes romans obtient un prix, je pense à Leipzig.

Je termine ces considérations sur les prix littéraires par un souvenir moins agréable mais comique. Nous sommes en 1993, à la foire du livre de Brive où m'est remis le prix Brive-Montréal. L'ambiance me crispe. Beaucoup de décorum, de sourires, de personnes pétries de bonnes intentions, mais (à tort, peut-être), je ne décèle pas de sincère désir de récompenser mon travail. Un rituel, plutôt. J'ai même l'impression que plusieurs personnes autour de moi, qui me complimentent, n'ont pas lu une ligne de mes livres et ne se passionnent guère pour la littérature jeunesse. Je suis mal à l'aise. Le prix m'est attribué. Courts discours des uns et des autres. Je ne parviens pas à m'y intéresser. J'ai hâte d'être à l'hôtel, au lit, avec un bon livre. On me remet un chèque et un magnum de champagne. J'ai l'air idiot avec cette encombrante bouteille entre les mains. J'en fais aussitôt cadeau à mon éditrice, présente à mes côtés. La fin de la cérémonie devient délirante. Un homme cravaté s'approche de moi.

- On se revoit bientôt dans l'avion qui nous emmène à Montréal.

Je le regarde, bouche bée. Il m'explique. Le lauréat du prix Brive-Montréal doit se rendre au salon du livre de Montréal.

Apparemment, ce voyage au Canada est une composante du prix.

- Ah, non, ce sera sans moi, je ne vais pas à Montréal.

Une gorgée de champagne étouffe mon interlocuteur.

- Bien sûr que si. C'est obligatoire.

- Non. Je n'ai nulle envie d'aller au Canada. Je n'irai pas à Montréal.

(J'ai réalisé plus tard combien c'était impossible de faire comprendre à certaines personnes que je préférais faire du vélo, dans les forêts de chez moi, plutôt que de me balader dans les rues de Montréal.)

La suite, assez incroyable, est entièrement vraie. L'homme m'empoigne le bras, avec brutalité. Il me tire dans un coin, derrière une porte, comme si j'étais un malfrat qu'il faut éjecter de la pièce. Il est fou de rage.

- Si j'avais su que vous ne m'accompagneriez pas au Canada, vous n'auriez jamais obtenu ce prix ! Vous m'entendez, jamais ! Vous me paierez ça !

Il s'en va. Une délicieuse chair de poule me caresse la peau : quelle excellente réaction j'ai donc eue en refusant ce séjour canadien ! Trois jours en compagnie de cette

personne ? Un prix trop lourd, même pour... le prix Brive-Montréal.

Les traductions en langues étrangères sont aussi un signe que l'auteur s'avance vers la gloire. En tout cas, en littérature générale, elles sont clamées par l'éditeur : livre traduit en vingt langues ! En trente ! En... Hélas, je ne peux écrire sur ma tablette de gloire que dix langues et seize romans traduits. L'allemand l'emporte haut la main, suivi de l'espagnol. Mais pas de traduction en anglais, langue la plus importante et réel signe que la gloire est à portée de votre stylo ! Que dire à ce sujet ? L'éditeur me prévient : votre roman va être traduit dans telle langue. Si tout se passe à merveille, je reçois deux ou trois exemplaires du livre traduit. Parfois, je n'ai que la couverture (ainsi, celle de *Tu vaux mieux que mon frère* en grec) ! Parfois, je n'ai...rien ! Si je possède cinq exemplaires de *Souviens toi de Titus* en bulgare, je ne le dois pas à Rageot, mon éditeur, mais à Eric Naulleau qui se les procure dans le pays lors d'un voyage avec son épouse bulgare (il dirige alors L'Esprit des Péninsules, belle maison qui a publié *L'axe du mal*, un de mes polars pour adultes.) Je suis très content de percevoir la

minuscule somme d'argent liée à la traduction, cet à-valoir étant tout ce que je recevrai, puisque la plupart de mes éditeurs ne me donnent aucune nouvelle du destin de mon roman à l'étranger. Se vend ? Ne se vend pas ?

A vrai dire, n'étant pas très intéressé, je ne demande rien. Une fois de plus, à la recherche d'un temps précieux que je consacre à l'écriture plutôt qu'à la gestion de mes livres, je me contente de ce flou. Ma nonchalance semble convenir à mes éditeurs. Cependant, je reconnais que la situation s'est améliorée durant ces presque quarante années de travail. Je suis toujours averti par mes éditeurs d'une possibilité de traduction. Ce n'était pas le cas lors de mes vingt premières années d'écriture. Ainsi, j'ai su par hasard que deux de mes romans existaient en espagnol et portugais. Bon prince, à l'époque, je concède à l'éditeur qu'il a pu oublier de m'informer. J'encaisse, sans commentaire, le mince chèque parvenu avec retardement, pour solde de tout compte. Je réalise pourtant qu'un auteur peut parfaitement ignorer qu'un de ses ouvrages est traduit. Confirmation m'est donnée par un ami géographe, professeur d'université à Dijon et auteur de plusieurs « Que sais-je ? »

- Deux de mes « Que sais-je ? » sont traduits en japonais. Je l'ai découvert en entrant dans une librairie à Tokyo.

Sa confiance me sera très utile quand il me faudra guider mon propre navire, aux alentours de 1992-1993. Je reçois un appel téléphonique d'Alger, d'une de mes anciennes élèves de Sétif, quand j'étais professeur d'histoire et géographie au lycée Malika Gaïd.

- Bravo ! Ton livre *Un été algérien* est traduit en coréen !

- Hélas, non. Seulement en allemand.

- Mais si. Mon frère Noredine l'a vu.

Instant d'hésitation. Puis, tout s'éclaire. Noredine travaille à l'ambassade d'Algérie à Séoul.

- Il a vu mon roman en français dans la bibliothèque de l'ambassade.

Zakia se fâche.

- Noredine fait la différence entre le français et le coréen ! *Un été algérien* est disponible en coréen ! Je lui demande de t'envoyer un exemplaire ?

Pourquoi pas. Je demeure néanmoins stupéfait. Encore un peu incrédule aussi et pourtant, j'ai beau réfléchir, Noredine et Zakia n'entrent ni l'un ni l'autre dans la catégorie des petits plaisantins. Je songe alors à la

mésaventure japonaise de mon ami géographe. J'ai la solution. Je téléphone aux éditions Gallimard.

De passage à Séoul, je découvre dans une librairie, traduit en coréen, mon roman Un été algérien, paru dans la collection Page Blanche. Comment se fait-il que je ne sois pas prévenu ?

Je joue gros. Je joue même le ridicule. J'obtiens une réponse embarrassée peu après mon appel.

C'est exact...heu...des problèmes administratifs, de secrétariat etc...etc...Nous vous adressons deux exemplaires justificatifs le plus rapidement possible.

Je n'ai jamais reçu ces exemplaires. Mais j'ai reçu le chèque correspondant à la traduction, c'est à dire 50% de la somme versée à Gallimard, puisque selon les termes du contrat, les droits de traduction sont partagés en deux parts égales.

Les prix, les traductions, ne me déposent donc pas sur les rives de la gloire, ainsi que je l'espérais. Ne restent donc, pour y accoster, que les rencontres avec les lecteurs. Les rencontres scolaires ou les salons du livre.

Ils sont si impatients de vous rencontrer.

Cette affirmation, d'une grande délicatesse, m'est livrée au début de chaque rencontre avec des élèves. Le professeur venu m'accueillir sur un quai de gare, les enseignants regroupés autour d'un café, avant l'installation des lecteurs, parfois le principal ou le proviseur, tous déclarent, comme s'ils tenaient ainsi à m'encourager :

- Vous n' imaginez pas à quel point ils sont impatients de vous rencontrer.

On verra ce qu'il en est au fil de ce chapitre.

Nous sommes en 1993. Je suis invité en Corse pour une « tournée » d'une semaine. J'ai une voiture, une liste d'établissements scolaires qui m'attendent, des réservations d'hôtels. Le ciel est d'un bleu qui rend désespérant le gris de ma vallée bourguignonne que j'ai quittée la veille. Bref, j'ai de quoi susciter l'envie. Je suis cependant un peu tendu, acceptant rarement des déplacements aussi longs. Je suis documentaliste et partir

une semaine se gère difficilement, même si le jeu des différentes zones de vacances scolaires peut me le permettre de temps en temps. Mais surtout, interrompre une dizaine de jours mon travail d'écriture me semble dangereux. J'ai besoin de ma routine, de m'enfermer matin après matin dans mon bureau, afin de tirer le fil de cette pelote qu'est un roman en train de s'écrire. Rompre cette continuité est risqué. Qu'arrivera-t-il, au retour, quand j'ouvrirai mon cahier à spirales et reprendrai mon stylo ?

Quoi qu'il en soit, les premières rencontres corses se déroulent agréablement. Deux jours, déjà. La Corse est si belle. Le vin corse est si bon. Le ciel est si bleu. Je prends tellement de plaisir à parler de mon travail d'écrivain. A essayer d'expliquer combien c'est délicieux de s'enfermer quatre heures par jour dans un bureau. La plupart du temps, si les questions que posent les lecteurs sont intéressantes, j'oublie le public assis devant moi. Je me perds. Je suis ailleurs. Au fond, je parle de moi...et ce sujet est probablement inépuisable !

J'arrive dans un établissement scolaire, à Ajaccio ou Bonifacio, je ne sais plus. Une classe de sixième est prévue au programme. Ça ne m'enthousiasme guère : en

1993, je privilégie déjà les lecteurs plus âgés. Les rencontres avec des enfants très jeunes n'ont pas grand intérêt. Je serai submergé d'une multitude de questions, dont la naïveté ou la gentillesse me désarment. Je parlerai très peu d'écriture. *Est-ce que vous êtes marié ? Est-ce que vous avez des enfants ? Vous étiez bon élève ? Vous mettez combien de temps pour écrire un livre ? Vous gagnez beaucoup d'argent ?* Ma préférée : *Vous êtes célèbre ?*

La professeur de français m'accueille sur le parking. Elle me pose les questions d'usage, sur la tournée, sur les autres établissements, me demande si tout se passe bien etc...Devant le caoua rituel accompagné de petits gâteaux, elle me dit :

- Ma classe de sixième est particulière. Elle n'est composée que de bons élèves et même souvent, de très bons.

Elle marque une pause, considère les autres adultes présents qui sirotent leur café avant de rejoindre leur classe. Je capte, dans ce regard, des étincelles d'inquiétude. Je discerne la même chose dans les yeux des autres enseignants. Je fronçe sans doute les sourcils,

supputant les problèmes possibles. Mes derniers romans s'adressent tous à de bons lecteurs, grand adolescents, et là, je serai en compagnie d'enfants de 10-11 ans. *Bye bye Betty*, qui vient de paraître chez Gallimard jeunesse, a failli sortir...dans la Série Noire ! Aïe !

-Tous bons élèves, reprend la prof de français, mais j'ai une fille de onze ans qui vous stupéfiera. Elle a lu tous vos livres, oui, tous, même les plus anciens. Elle a fait des fiches et...enfin, vous verrez.

J'ai vu.

L'enseignante, comme c'est souvent le cas dans les rencontres scolaires, a accompli un formidable travail. C'est impressionnant. J'ai toujours le cœur un peu paniqué quand je croise le travail de ces profs qui se démènent, sans beaucoup de moyens ni même de soutiens, pour approcher leurs élèves du bonheur de lire. Et là, cinq minutes après mon installation dans la bibliothèque couturée de panneaux me concernant, je comprends à quel point ma venue a été bien préparée. Les questions commencent. Je réponds. Les mains levées sont si nombreuses que j'essaie d'écourter mes réponses. Le premier quart d'heure se déroule sans que je constate quoi

que ce soit de particulier. Une autre question. Je livre mes explications. Une voix jaillit à l'arrière du groupe.

- Ah non ! Vous ne pouvez pas dire ça ! C'est en contradiction avec ce que vous écrivez dans votre roman X...et dans un article que j'ai lu, où vous disiez...

Les têtes pivotent. La professeur de français sourit, un sourire un peu de guingois. Elle hoche la tête, me regarde, grimace, écarte les mains, sa façon de me signaler : « Je vous avais prévenu, nous y voilà ! » Elle dit :

- Approche, ma grande. Viens nous donner ton point de vue.

Une fille, aussi fluette qu'une cravache de cavalier, slalome entre les chaises et vient s'asseoir devant moi. Elle tient un paquet de grandes fiches cartonnées. Elle me les désigne, précise « j'en ai une pour chacun de vos livres et plusieurs sur vous. » Puis, elle parle. Questionne. Réfute. Approuve. Critique. Rit. Sourit. Se fâche. Toute la classe écoute notre ping-pong verbal. L'enseignante est pâle. La rencontre, qui doit normalement durer 1h 30, durera près de trois heures ! Les deux cours suivants sont supprimés. Pas un élève de la classe ne bronche ou ne demande à sortir. La lectrice de onze ans connaît mieux mes livres que moi. Elle semble

même ME connaître mieux que je ne me connais moi-même ! Plusieurs professeurs entrent, pendant la deuxième heure, et s'installent en silence.

Je regagne ma voiture, plutôt anéanti, presque effrayé. Ebloui, surtout.

- Je vous avais prévenu, me dit l'enseignante, en me serrant la main.

Je suis convaincu que mon départ la soulage.

Jusqu'à la parution de *Un été algérien*, ces rencontres avec les lecteurs ne me concernent guère. Je suis documentaliste et ma profession me retient au collège. De toute façon, je suis peu sollicité. Les personnes qui souhaitent m'inviter comprennent que mon temps libre est réduit. Elles réalisent aussi que j'utilise ce prétexte pour refuser les invitations qui ne m'attirent pas. A l'époque, elles concernent surtout les écoles primaires, mais depuis sept ou huit ans, mes romans ne peuvent pas être lus par de si jeunes enfants. Je m'ennuie avec eux. On ne parle pas écriture, le sujet qui m'intéresse. Les curiosités des jeunes lecteurs sont légitimes, mais ce ne sont pas les miennes.

- Monsieur, vous écrivez pour les enfants parce que vous aimez les enfants ?

J'ai du mal à cacher ma déception. De plus en plus de mal, alors autant refuser ces rencontres. La situation change à partir de la parution de *Un été algérien*, roman qui m'apporte une « notoriété » inattendue...et amusante. Je deviens un auteur à inviter ! En outre, comme à partir de 1990, ne sort plus un seul roman abordable par un lectorat jeune, je deviens aussi l'auteur à inviter pour des rencontres avec des adolescents.

Les propositions se multiplient. J'en reçois beaucoup trop. Je suis toujours documentaliste, il me faut donc refuser les trois quarts des invitations. De façon plus ou moins consciente, je comprends que parcourir la France et les pays étrangers nuira à mon travail d'écriture. Même si croiser des lecteurs peut-être passionnant, je ne peux pas être à la fois documentaliste, auteur et sur les routes ! Je dois choisir et ce choix est simple : être dans mon bureau le plus souvent et le plus régulièrement possible.

Je trie.

C'est parfois difficile lorsqu'on vous invite en Allemagne, en Autriche, au Liban, aux Antilles, etc...C'est plus facile de

refuser un déplacement à Clermont-Ferrand qu'à Beyrouth! Je serai réaliste : dans ma liste resserrée, je retiendrai plutôt l'île de la Réunion, la Guadeloupe...que Strasbourg ou Bordeaux.

Rester à la maison au lieu de vivre dans les trains et les hôtels afin de parler de mes livres, certes, cependant une grosse tentation allait se présenter à partir de 1990 : l'argent. Grâce à l'énergie, au travail, à l'opiniâtreté d'un petit nombre d'écrivains pour la jeunesse, regroupés dans un organisme appelé Charte des auteurs pour la jeunesse, ces rencontres sont rémunérées. Merci à ces pionniers qui se sont battus, ont sacrifié de leur temps, pour faire admettre enfin qu'une journée vécue auprès des lecteurs méritait une rémunération puisqu'il s'agissait d'un travail. Jusque là, on considérait plus ou moins que l'auteur vivait d'amour (de la littérature) et d'eau fraîche (celle servie à la cantine du collège, lors du déjeuner de midi). Et puis quoi, son ego était flatté : être devant une centaine de lecteurs *si impatientes de vous rencontrer* suffisait.

Donc, rémunération.

A la suite de la parution de *Un été algérien*, puis lorsque le ministère de l'éducation nationale l'inscrit dans sa liste de

lectures conseillées au collège, je reçois un flot de propositions de rencontres. Ce flot ne se tarira pas les années suivantes car j'ai la chance d'écrire plusieurs romans qui obtiennent d'excellentes critiques. Je trie et décide de ne conserver qu'une dizaine de déplacements par an. Ebloui, je consulte mes comptes de fin d'année. Les sommes perçues sont tentantes : en 1991, 1992, 1993, en ne me déplaçant que dix fois chaque année, je perçois plus de quatre mois de mon (mince) salaire de documentaliste. Etant payé par l'éducation nationale, je n'ai pas besoin de cet argent, contrairement aux auteurs qui aspirent à vivre de leur plume. Oui, mais dix jours seulement, des rencontres souvent agréables, la découverte de belles régions de France...et cet argent qui rentre sans trop de peine...il y a de quoi réfléchir !

La tentation : moins écrire et me déplacer davantage ?

Penser d'abord aux rencontres et après à l'écriture ?

Un auteur, aujourd'hui décédé, croisé au salon du livre pour la jeunesse de Fougères, me donne son étonnant point de vue.

- Je m'arrange pour écrire un bouquin tous les deux ans et je fais la tournée des établissements scolaires et des

bibliothèques. Quand mon roman commence à entrer dans l'ombre, je me remets au travail. J'exploite un titre au maximum.

J'aimerais changer de vélo. La bécane que je convoite coûte cher, très chère. Quelques rencontres et...

Je ne me laisserai pas emporter par la vague. Dix déplacements par an. Ecrire, avant tout.

- Maintenant que tu es en retraite, tu te déplaceras davantage ? me demande un ami auteur, qui collectionne les rencontres parce qu'il a décidé de vivre de sa plume.

Bien sûr que non. Dix rencontres ou moins, même. Ne pas transformer mon travail d'écrivain en business. En tournée promotionnelle. Et refuser **toutes** les propositions d'ateliers d'écriture. Dans les années 1990, cette activité est à la mode. Faire écrire des adolescents devient l'ambition de beaucoup d'adultes et – curieusement - de beaucoup de professeurs de français, dont le métier consiste quand même à apprendre à écrire ! Très rapidement, aussi tentantes que soient les sommes proposées, je m'aperçois que l'écrivain que je suis est parfaitement incapable de donner des leçons d'écriture à d'autres. Je tenterai deux expériences et les deux dévoileront mon incompetence. Je

me rends compte aussi que, souvent, les organisateurs de cette activité ne se préoccupent guère des résultats. Ou s'illusionnent. A la fin, ils apprécient qu'un texte soit produit. Une petite plaquette sort des presses, les enfants l'emportent à la maison. Qu'importe au fond qui a réellement écrit et comment le groupe est parvenu à ce résultat du « livre » de fin d'atelier. Les familles ont en mains l'objet mythique.

Au risque de faire hurler certains lecteurs qui ont animé des ateliers d'écriture ou les ont organisés, j'ai la conviction que dans ces années 90, ces projets s'avéraient le plus souvent assez creux. Leur principale utilité était d'apporter une ressource à un auteur qui, pour vivre de sa plume, doit accepter cette activité puisque les maigres droits d'auteur interdisent un refus. Lorsqu'on me contacte pour me proposer de *faire écrire des adolescents*(?), ma réponse ne varie pas :

- Ce n'est pas mon métier. Je ne sais pas faire.
- Vous êtes écrivain, donc vous saurez. Vous êtes trop modeste.

J'explique qu'écrire des romans ne confère pas nécessairement les qualités et l'aptitude qui permettront

d'apprendre à écrire à d'autres. Presque toujours, mon interlocuteur insiste, comme si l'essentiel était que figure sur le projet le nom d'un **écrivain**. Que celui-ci soit compétent ne semble pas la priorité : écrivain est une caution suffisante.

Comme je suis machiavélique et probablement pessimiste par nature, je chercherai donc une « preuve » que ces ateliers d'écriture sont trop souvent des mirages pour les adolescents qui y participent. Je la trouve sans peine.

Appel téléphonique d'un comité d'entreprise. La personne qui me contacte appartient à un grand groupe chimique, dont le nom flatte aussitôt mon ego : je me demande comment la chimie est parvenue jusqu'à moi, auteur pour la jeunesse vivant dans un village de deux cents habitants.

- Nous nous adressons à vous afin de vous proposer l'animation d'un atelier d'écriture pour des adolescents Il se tiendra en août.

Je décline l'offre. Je suis incompetent. Quinze jours, c'est trop long, surtout en août. Je plaisante (pas tant que ça) : août est le mois du vélo au soleil, pédaler nourrit mon écriture et m'en passer si longtemps, ah non. Mon interlocutrice insiste. Explique.

- On peut réduire à une dizaine de jours. Vous avez, ce ne sera pas trop prenant, il vous restera du temps pour le vélo. Il s'agit d'occuper un petit nombre d'adolescents pendant les congés de leurs parents. Quelques heures par jour seulement...

Je conserve le silence. J'écoute, comme si je mordais à l'hameçon. La responsable culturelle du comité d'entreprise croit le moment venu de ferrer le poisson.

- Ce travail est très bien rémunéré. Même si vous ne restez qu'une semaine, vous recevrez...

Pour un peu, je lâcherais le téléphone. Une grosse, une très grosse somme, surtout en regard de mon salaire mensuel de documentaliste ! Je reprends mes esprits. Il est hors de question que je gaspille une semaine de mes vacances à animer un atelier d'écriture. Je fais pourtant semblant d'être intéressé tout en minimisant mes capacités. Vient alors un aveu consternant.

- On veut que nos adolescents produisent une sorte de plaquette racontant l'histoire de notre entreprise. Vous les amènerez à la bibliothèque de X..., nous possédons aussi beaucoup d'archives. Il me semble que deux heures par jour pour...

Elle s'interrompt, rit, puis :

- Vous travaillez aussi dans un collège, avec des adolescents. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'ils n'aiment pas beaucoup écrire. En revanche, ils adorent le sport et avec nos installations, ils auront de quoi s'occuper. Vous complétez leur emploi du temps par des lectures, un peu d'écriture...vous trouverez bien.

Cette dame recrute un moniteur (intello ?) de colonie de vacances. Atterré, j'évoque la plaquette que mes « élèves » devront produire.

- Vous les aiderez. Ce qui compte, c'est qu'elle existe. Vous pouvez l'écrire vous même.

Je décline fermement, coupe mon téléphone et songe amèrement à cet argent qui m'échappe. Je raconte ma mésaventure à un ami prof.

- Tu es idiot ! La prochaine fois, tu donnes mon nom. Moi, je veux bien emmener ces ados aux champignons et écrire trois plaquettes pour cette somme là.

En dehors de ces ateliers d'écriture, il y a les nombreuses rencontres proposées auprès des classes. Je ne retiendrai que des collèges ou des lycées. Même si je limite mes déplacements, plus de trente ans d'écriture permettent de

dresser une longue liste d'établissements m'ayant invité. Le dénominateur commun, à la majeure partie de ces rencontres, est la foi des enseignants qui les initient. Ils accomplissent un gros travail, débordent de passion, s'investissent parfois au-delà du raisonnable. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour entraîner leurs élèves sur le chemin de cette « fameuse lecture » qu'ils se désolent de voir peu à peu abandonnée. Combien de fois ai-je entendu cette réflexion : *ils ne lisent plus guère, vous savez*. « Ils sont si impatients de vous rencontrer »...peut-être, mais en tout cas, oui, les professeurs qui m'invitent sont eux, impatients de me rencontrer !

Comment se déroule cette rencontre ? Oublions pour le moment les rencontres ratées ou les belles réussites. Dans un cas comme dans l'autre, ce ne sont pas les plus nombreuses. C'est peut-être dommage, car les échecs et les réussites laissent des souvenirs, bons ou mauvais, alors que les autres conduisent au doute. Le soir, au retour, au volant de ma voiture qui avale les trois cents kilomètres du trajet, je me demande quelle est l'utilité d'une telle rencontre. Etre rémunéré n'est pas une satisfaction suffisante.

J'arrive le matin vers 8 ou 9 h (ou la veille, si la ville est éloignée) pour assurer une journée au cours de laquelle je croiserai trois classes de quatrième ou de troisième (des lycéens, parfois). Si j'ai de la chance, le Principal du collège m'accueille. Il en est toujours ainsi dans les établissements privés, mais ce n'est hélas pas toujours le cas dans les établissements publics. Il y a peu, dans un lycée, j'ai erré d'étage en étage, croisant des professeurs indifférents (je m'appliquais à ne rien demander, espérant qu'un de ces adultes offrirait son aide), avant de découvrir le CDI au détour d'un couloir et les chaises disposées en cercle dans une salle vide.

Revenons à l'ordinaire. Le ou les professeurs concernés m'offrent un café et des gâteaux. Tasse en mains, ils m'informent que *les élèves sont très impatients de me rencontrer*, puis ils détaillent le déroulement de la journée, m'expliquent quel travail a été accompli et souvent, me montrent les panneaux d'exposition qui emplissent le CDI. Parfois, c'est tellement trop que je m'inquiète : les lecteurs, après cette overdose de Nozière, ne doivent aspirer qu'à une chose : que je disparaisse le plus tôt possible afin

qu'ils m'oublient définitivement ! Le café bu, je pose la question embarrassante :

- Les élèves ont lu quel titre ?

Avant d'accepter une invitation, je demande que la classe lise un même titre, de façon à ce que mes paroles reposent sur un socle commun. En lire d'autres, en plus, n'est évidemment pas interdit ! Cette exigence, rarement respectée, embarrasse donc les enseignants.

- Vous savez, dans notre établissement, l'achat d'un livre est un problème. Les parents ne sont pas tous prêts à déboursier une dizaine d'euros pour un roman, alors...

Alors, le collège rassemble ce qu'il a, ce qu'il peut emprunter, sans trop se soucier de la récolte. L'essentiel est que le nom de l'écrivain figure sur les couvertures. *Pépé Révolution* (dans une collection qui s'adresse à des enfants de moins de dix ans et qui date de 1981) est proposé à la lecture dans une classe de troisième, en même temps que *Un été algérien !* Je domine ma colère. Je suis venu pour communiquer ma passion de lire et d'écrire et j'aurai en face de moi, durant la journée, une centaine d'élèves qui n'auront pas eu accès aux livres ! Déjà, je regrette d'être là, de perdre une journée de travail

dans mon bureau. Déjà, je sais quelles seront les questions des *lecteurs*. Déjà, je me doute que la rencontre sera inutile. Les élèves ont tous un téléphone portable mais pas dix euros pour l'achat d'un livre. Aucun professeur n'a eu l'audace d'avertir les familles : acquérir ce titre de roman est obligatoire. Une fois de plus, je suis amené à faire le constat : ce genre de mésaventure se produit rarement dans un établissement privé. Là, les classes ont toutes lu un même titre, soit acheté par les parents, soit par le collège ou le lycée. Certes, le niveau social est souvent plus élevé ici que là, mais la volonté est aussi plus déterminante, la crainte des réactions négatives des familles moins forte. Alors que je me trouvais dans un collège privé d'une ville du Jura, rassemblant une population socialement modeste, selon les informations données par le directeur qui m'accueillait le matin, alors que je m'étonnais le soir, à mon départ, auprès de ce même directeur que tous les élèves aient eu en mains le même titre (et même souvent deux de mes romans !), j'obtins cette explication :

- C'était une exigence et nos familles ne contestent pas nos exigences, même financières, si elles favorisent la

réussite scolaire de leurs enfants. Elles comprennent parfaitement que les professeurs ne peuvent pas réaliser un travail pédagogique ne reposant sur rien.

Le café et les gâteaux de l'accueil étant avalés, la première des trois rencontres commence. Une sorte d'excitation me prend : une heure trente consacrée à mon travail, temps pendant lequel j'essaierai de raconter ces mois vécus avec les personnages du livre lu. J'adore ça. Les malheureux lecteurs ignorent qu'en posant leurs questions ils s'abandonnent pieds et poings liés à un torrent de paroles. La plus mince curiosité d'un élève peut m'entraîner dans dix minutes de réponse. Si un roman a été lu. Le plus étonnant est que tous m'écoutent, les yeux grands ouverts, comme si je délivrais un formidable récit, alors que j'ai l'impression de dire mes banalités de romancier au travail. Si les conditions d'une bonne rencontre sont réunies, elles deviennent plaisir. Le soir, quand je reprends ma voiture, je reconstitue ces moments et j'ai la satisfaction de croire que j'ai bien fait d'abandonner mon bureau. Je ne sais comment remercier les professeurs : la réussite est surtout due à leur travail, à leur passion transmise aux élèves de leurs classes.

Oui, mais il y a aussi ces rencontres que je juge inutiles et qui m'amènent, durant le voyage du retour, à m'en vouloir. Pourquoi es-tu venu ici ? Quelle utilité ? Tu as perdu un ou deux jours d'écriture, pour rien. (*Pas pour rien, ricane une écrivaine un soir, dans un hôtel d'Auxerre, après des rencontres scolaires plutôt désastreuses : nous prenons leur argent. Tant pis pour eux s'ils n'ont pas fait ce qu'il fallait pour justifier ces dépenses.*) Je pourrais raconter ces mornes journées de rencontres-échecs. Les mêmes banales questions, qui ne s'appuient pas sur des lectures. *Vous mettez combien de temps pour écrire un livre ? Vous étiez bon en français à l'école ? Vous gagnez beaucoup d'argent ? Vous êtes célèbre ? Quelqu'un vous aide pour écrire ?* Rares questions concernant l'écriture, comment l'auteur parvient du premier mot au dernier mot d'un livre...et pour cause, puisque aucune lecture n'étaye les questions.

Mon épouse (professeur) me rassure, au retour d'une de ces journées tristounettes.

- Les questions que posent les élèves ne t'intéressent pas, mais tes réponses les intéressent. Leur curiosité est

grande. Savoir à quel âge tu as commencé à écrire est important pour eux, et...

J'écoute, sans être convaincu. Certes, les *lecteurs* sont attentifs pendant 1h30...mais je m'ennuie pendant 1h30. Comment avouer que je tiens à préserver le plaisir égoïste de ces rencontres ? Si je n'éprouve pas de plaisir, pourquoi persévérer ?

Les trois rencontres de 1h30 chacune sont coupées par le déjeuner. Moment que je redoute. Si c'est au restaurant, j'accepte de partager le repas avec les enseignants, même si je sais que je devrai poursuivre la rencontre : encore des interrogations sur mon travail, sur l'édition...alors que je préférerais parler d'autre chose. Après trois heures auprès des élèves, j'ai besoin de repos, de calme, de réflexion. Si le déjeuner se déroule à la cantine, je refuse d'y participer. Je prends cette décision –qui peut choquer les personnes qui vous invitent- après plusieurs expériences de cantines de collège. Je me retrouve, muni d'un plateau contenant un repas peu attractif, dans une salle pas davantage attractive, en compagnie de professeurs qui transforment le repas en conseil de classe. Ils parlent de leurs élèves, de leurs résultats, des prochaines réunions, sans trop se

préoccuper de l'inconnu qui partage leur table. Je refuse donc de déjeuner là, ce qui crée parfois un malaise, et préfère me réfugier dans un restaurant de la ville. Je lis le journal, je bois un verre de vin, je me recroqueville sur un repas le plus léger possible et ensuite je pars marcher jusqu'à l'heure du rendez-vous de l'après-midi.

Le soir, j'emporte dans mon sac les « cadeaux » des élèves : textes, dessins, lettres, dossiers parfois épais. Des lycéens, débordant d'humour, m'offrent un T-shirt, tagué de ma photo, sous laquelle est écrit : « Je lis Nozière »...et ils portent tous ce T-shirt ! Je conserve un souvenir très particulier d'un de ces cadeaux de lecteurs. Un collègue. Profs et élèves ont accompli un énorme travail, inventif, passionnant et très original. Ils ont imaginé les personnages du roman lu et en ont fabriqué les silhouettes en carton, figurines grandeur nature ! Elles sont réussies, plutôt belles. Pendant la rencontre, mes personnages de carton m'entourent et me regardent. C'est troublant. Au moment de partir, j'abandonne une réflexion malheureuse.

- Dommage que je ne puisse pas emporter les personnages avec moi.

Enthousiasme du professeur de français.

- Bien sûr que si, vous pouvez ! On vous les offre avec plaisir. Savoir que vous les garderez sera pour nous la plus belle récompense de trois mois de travail.

La classe applaudit.

- Je suis en voiture, c'est donc impossible de transporter des personnages si grands.

- On les fixe sur le toit ! décrète le prof.

Ce qu'il fait, à l'aide de ficelles, de scotch, de je ne sais quoi. Ça tient. Je suis satisfait : une de ces silhouettes, celle qui mesure 1m80, ornera mon bureau. Je pars. Je roule en revivant, comme d'habitude, les rencontres de la journée : ce que je n'ai pas dit, ce que j'aurais dû dire...Je ne pense plus aux personnages ligotés sur mon toit.

- Roulez doucement, a conseillé le professeur.

Je suis son conseil durant dix kilomètres. Je l'oublie. J'accélère. Tout à coup, je vois mes personnages s'envoler, se disperser sur la route départementale, puis dans les champs. Il n'y a heureusement pas d'autres voitures dans les environs. Je m'arrête. Trop tard. J'avais oublié aussi le vent. Mes personnages ont choisi la fugue définitive.

Avant de m'attarder un peu, pour clore ce chapitre, sur deux de ces rencontres particulièrement marquantes, je ne raconterai qu'un de ces épisodes navrants qu'a vécu tout auteur de jeunesse. Navrant, mais drôle du fait de son absurdité.

Si je me souviens bien, je suis en Saône et Loire. Une « tournée » de trois jours, organisée par une association laïque. Pourquoi j'accepte ce déplacement de trois jours reste un mystère puisque son organisation me paraît plutôt bancale. L'organisme prend tous les frais à sa charge. Aucune dépense n'incombe à l'établissement scolaire, gratuité complète qui aurait dû m'alerter. Plusieurs écrivains participent. Les enseignants des collèges (ou écoles primaires) choisissent un auteur. S'inscrivent. Plusieurs mois après la réception du « cahier des charges », je commence donc cette « tournée. » Mon accompagnateur est un sympathique jeune homme qui ne sait pas quoi faire pour m'être agréable. Il me conduit de collège en collège, de collège en hôtels. Il m'a lu. Me parle de mes romans et s'enquiert de mon bien être. Tout se déroule très agréablement jusqu'à cette arrivée dans un établissement qui respire la tranquillité des campagnes

sereines. La voiture est garée au bord d'espaces verts parsemés d'arbres. Même la journée est au diapason de ces rencontres qui coulent comme de paisibles ruisseaux des champs.

Dix minutes plus tard, alors que nous errons dans les couloirs déserts du collège, je commence à me demander si les lecteurs sont *si impatients de me rencontrer*. Les salles de classes, closes, laissent échapper des murmures de cours. Nous grappillons des bribes de maths, de géographie et même quelques notes de musique. Enfin, une porte portant l'inscription : Principal. Mon guide frappe. Silence. Je me tiens prudemment derrière lui, à l'abri de ses larges épaules, comme si je redoutais un danger. Il pousse la porte. Un bureau vide, au fond duquel il y a une autre porte, ouverte. Nous avançons. Un homme, assis derrière un bureau, lève la tête.

- Oui ?

Mon accompagnateur demeure calme devant cet accueil d'une généreuse impolitesse. Il dévide son discours d'accompagnateur. L'homme se lève, se décide à nous tendre la main. Il semble embarrassé. Il se présente. Le principal adjoint.

- Ah oui, j'y suis maintenant. Nous avons inscrit l'établissement en novembre. C'est la classe de madame X...qui est concernée. Elle est en cours.

Nous sommes en mai. Manifestement, cet ancien souhait de rencontrer un écrivain a sombré dans l'insondable mer du temps qui passe.

- Monsieur le principal est absent aujourd'hui. Je le remplace, mais j'aurai peu de temps à vous consacrer. Je suis débordé. Vous devez avoir l'habitude des collègues, alors...

Alors, il nous indique aimablement comment repérer la bonne porte, celle de la classe de madame X...et il nous pousse vers la sortie. Mon guide pressent aussi la catastrophe. Il est très pâle, ses lèvres clapotent un peu sur ses dents. Nous atteignons notre but. Il frappe à la porte qui affiche le bon numéro, celui que nous avons gagné de haute lutte dans le bureau du principal adjoint. Le brouhaha cesse à l'intérieur de la salle. La porte s'entrouvre. Une femme se glisse dans la mince ouverture.

- Oui ?

Nouvelle explication de l'accompagnateur. Le sac, dans lequel je transporte des manuscrits et des livres, me

meurtrit l'épaule, non à cause du poids, mais parce qu'il m'accable du ridicule qu'il y a à véhiculer un tel barda en errant dans les couloirs d'un endroit si peu accueillant. La prof sourit. Dit :

- Oh, il y a tellement longtemps que j'avais inscrit ma classe de 3è que je vous ai oublié. Rappelez-moi votre nom.

Elle avance d'un pas, se penche pour mieux me voir et entendre le murmure étranglé de mon sherpa.

- Je n'ai pas eu le temps de préparer la rencontre, hélas. Nous ne vous avons pas lu, mais...

Elle se retourne, surveille ses élèves, puis :

- Là, je suis avec des 4è et j'évoquais Camus. Si vous voulez entrer en parler avec nous...

La moutarde me monte au nez. J'écarte mon guide. J'essaie l'ironie, mais je suis si stupéfait que je ne trouve pas grand chose.

- Camus ? Jamais entendu parler. Qui est-ce ?

Elle conserve son sourire. Dit :

- Il me semble avoir lu, lors de l'inscription, que vous aimiez le cinéma. Je termine mon cours et avec ma classe de 3è qui suit, nous pourrions parler cinéma.

Apparemment, je reste paralysé, car je sens qu'une main me prend le bras et tire. Sortir de mon coma exige quelques secondes, mais je parviens à entendre mon accompagnateur.

- Venez, on s'en va. Une folle. Elle ne s'en tirera pas comme ça.

J'ignore si *la folle* a été dûment internée et condamnée à lire Camus aux patients de l'hôpital psychiatrique, mais je me fais la promesse (non tenue) de ne plus jamais me rendre dans un établissement scolaire.

Les rencontres avec les lecteurs réservent aussi de beaux moments. Des moments de plaisir et des moments de grande émotion. Côté plaisir, comment ne pas songer à ces trois séjours sur l'île de la Réunion. Une semaine chaque fois, préparée par des enseignants efficaces et chaleureux. Je n'oublie pas l'idyllique séjour passé en compagnie d'Azouz Begag, pas encore ministre à l'époque, mais un écrivain dont j'ai lu l'œuvre entière. Un hôtel au bord de la mer. Une semaine de rires. Qui n'a pas vécu une semaine dans un hôtel avec Azouz Begag ignore ce que rire veut dire !

Plaisir encore lors d'un séjour à la Guadeloupe où Lulu et moi faisons connaissance de Robert Sabatier, délicieux Robert Sabatier fumant sa pipe, nous invitant à partager son dîner et s'adressant à nous (très intimidés) comme si nous étions des amis de longue date. Il y a eu beaucoup d'autres rencontres enrichissantes et agréables : je ne peux évidemment pas en dresser la liste complète.

Du plaisir, mais aussi des rencontres émouvantes. Il m'est arrivé de vivre des moments inoubliables. Deux rencontres sont si parfaitement *impossibles* qu'elles demeurent toujours présentes en moi. Je reproduis ici une partie de l'article écrit pour le numéro 200 de la revue Griffon (date ?). Je terminais le paragraphe d'introduction par ces mots : « Rencontres bouleversantes qui mettent à nu le cordon ombilical reliant la vie à l'écriture et vice-versa. Je n'oublierai jamais ces moments, même si je souhaite ne jamais en revivre de semblables. »

« 1992. Genève. Un été algérien.

Une bibliothèque me reçoit. A l'époque, je rencontrais encore des enfants d'école primaire. C'était le cas cet après-midi là. Une femme, une algérienne, me demande l'autorisation d'écouter. Je réponds « oui », évidemment,

étonné pourtant de sa présence au milieu de bambins de huit ou neuf ans.

Elle ne dit pas un mot. A la fin, les enfants s'en vont. Elle attend que la bibliothèque se vide entièrement. La femme s'approche. Elle est affreusement pâle. Elle me dit : « Vous avez écrit un roman intitulé Un été algérien. Les événements racontés sont-ils tous vrais ?

Je réponds qu'il s'agit d'un roman, donc de fiction, mais que tous les faits de violence, eux, se sont réellement produits. J'explique que lorsque j'écrivais ce livre, en 1989, la guerre d'Algérie était un sujet tabou. Que je m'attendais à des réactions. Que pour en prévenir certaines, dont la bêtise me calcinerait, j'avais choisi de ne raconter que des violences empruntées à l'Histoire, donc tirées de documents. La femme murmure : « Je sais, oui...La scène du marché... » Elle bredouille.

La scène du marché...J'ai recopié une pancarte que portait (autour du cou) un prisonnier de l'A.L.N. Un document photographique, très net, montrait le cadavre baignant dans son sang, après le « défilé » que je raconte dans le roman. Sur la pancarte, on lit : « Moi, Bensemmane Toufik, j'étais responsable du F.L.N. Mes vingt-quatre complices

sont en prison. Ne m'imitiez pas. Vive l'Algérie française ». La femme lève la tête. Bredouille davantage, pourtant chaque mot est net. « Bensemmane Toufik a échappé à la mort. C'est mon oncle. Il a lu votre livre que mon fils a emprunté à la bibliothèque ». Elle éclate en sanglots, tourne les talons et s'enfuit.

Mai 1995. Beyrouth. Maboul à zéro

Invité une semaine au Liban, afin d'y rencontrer des lecteurs, je n'ai évidemment pas écrit une ligne de ce roman qui paraîtra en 2003. Mais Maboul à zéro est né là, à Beyrouth, au centre culturel français, sans que je m'en doute. Séances de dédicaces. Une jeune femme, accompagnée de deux enfants, un garçon et une fille, s'avance vers ma table.

- Vous me reconnaissez ?

- Non.

- Je m'appelle Zineb H... Vous avez été mon prof en 1^{ère}, au lycée Malika Gaïd de Sétif, en 1969.

- Que fais-tu au Liban ?

A partir de là, nous allons nous tutoyer, le temps d'un récit qui me glacera. Elle s'assied et me raconte. Elle vivait tranquillement en Algérie, avec son mari, architecte. Deux

intellectuels. Sa belle sœur est assassinée par des religieux intégristes. Ils lui rendent visite, quelque temps après, lui annonçant que si elle veut rester vivante ainsi que ses deux enfants, elle doit quitter son pays. Immédiatement. Zineb a fui, avec ses enfants et s'est installée au Liban.

Après les élections présidentielles de 2002 et le Front National frisant les 30% dans ma petite ville, je me suis souvenu de Zineb, chassée de son pays, vivant au Liban. Je me suis demandé ce qui se produirait si je plaçais Zineb, devenue Zohra, dans une loge de concierge de collègue, à Sponge, petite ville qui s'apprête à dire, pour près de 30% de ses électeurs : « Les arabes, dehors. » J'ai regardé Zohra, sa fille et son fils, vivre derrière cette vitre et regarder depuis là le monde tel qu'il est. Ainsi est né Maboul à zéro.

Je raconterai une autre rencontre étonnante dans le chapitre suivant consacré au graal de l'écrivain : les salons du livre.

Le graal : la fête du livre

Les fêtes du livre (salons, foires...les appellations varient) ne sont pas des fêtes pour moi. Le nombre de ces salons du livre, toutes catégories confondues, est impressionnant. La jeunesse, la littérature générale, le polar et d'autres genres, se disputent les week-ends et les chapiteaux. Chaque fin de semaine, l'écrivain qui dispose de temps peut se diriger vers une ville de France, petite ou grande, ou même choisir parfois l'étranger. Il est assuré, neuf fois sur dix, d'atterrir dans un bon hôtel, de partager d'excellents repas en bonne compagnie (et parfois, de somptueux dîners). Il sera véhiculé par des chauffeurs attentionnés, dorloté par des organisateurs angoissés et écouté s'il participe à une table ronde. Bref, un week-end des plus agréables. Qui ne peut que faire saliver toute personne extérieure à ces grandes messes. J'ai souvent surpris, dans les yeux de mes amis, cette lueur d'envie quand j'évoquais un des ces déplacements.

- Je suis invité à Saint Malo, pour Etonnants Voyageurs (je me vante effrontément, ne l'ayant été que deux fois en

trente cinq ans, mais Saint Malo étant un des mats de cocagne de l'écrivain reconnu, autant en profiter.)

- Quelle chance ! Un superbe week-end, pour Lulu et toi. En plus, vous croiserez tellement de personnes intéressantes.

Par *personnes intéressantes*, ils entendent *stars de la littérature*, les noms cueillis dans les médias. Ils m'imaginent discutant avec J.K. Rowling (jeunesse) ou James Ellroy (polar), tout en me goinfrant de louches de caviar.

Ma première expérience se déroulera à Saint Louis, en Alsace. Il me suffira de quarante huit heures pour réaliser que je détesterai ces fêtes du livre. Le salon de Saint Louis est une manifestation généraliste qui rassemble donc tous les genres. *Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais*, comme le crient des manifestants. Certes. Néanmoins, à l'époque, la jeunesse n'y figure que comme une frêle écume décorant le sommet de la grosse vague. Il faut bien que quelques auteurs jeunesse soient dans des fêtes censées célébrer le livre.

Je parviens à mon hôtel posé à l'écart de la ville. Un bon hôtel. Des bus véhiculeront les auteurs entre les divers

endroits où ils sont attendus. Cette année là, je n'ai encore écrit que trois modestes et courts romans. Je me demande donc pourquoi je suis invité par cet important et reconnu salon du livre. Mon nom sorti au hasard d'un chapeau ?

(J'écris cette supposition, aujourd'hui, hors de toute plaisanterie, mais averti par une invitation à me rendre en 1996...dans un pays d'Amérique du Sud. Appel d'un conseiller culturel quelconque : nous avons pensé à vous pour parler de l'écriture de romans policiers (Ma chère Béa vient d'être publié par la Série Noire). Etonnement de ma part : un seul polar pour adultes et on me propose cet incroyable voyage pour aborder un sujet de spécialistes ! Aveu du conseiller : « On m'a donné une liste d'auteurs, vous y figurez et comme je n'y connais rien, j'ai choisi au hasard ! Vous venez de sortir un roman chez Gallimard, alors...»

Bien entendu, je suis resté en Bourgogne, mais je certifie l'exactitude de cette anecdote drolatique.)

D'autres auteurs habitent cet hôtel de Saint Louis. Aucune star -en tout cas aucune que je puisse identifier- avec laquelle je pourrais partager des louches de caviar.

Il ne me faudra guère de temps pour réaliser que dans les salons « généralistes », la hiérarchie apparaît sans trop se cacher : il y a *les écrivains*...et les auteurs pour la jeunesse. Ne pas mélanger les torchons et les serviettes. Plusieurs années après Saint Louis, alors que j'ai fréquenté un certain nombre de ces fêtes du livre généralistes, je ressentirai toujours cette impression de ne pas être à ma place, d'être toléré. Les habitués de ces manifestations se retrouvent, se regroupent par affinité et semblent regarder d'un œil étonné cet auteur inconnu, qu'on ne voit nulle part. Ils font peu d'efforts, en général, pour accueillir ce qui est pour eux une sorte de passager clandestin. Au déjeuner, tenter de se glisser à une table n'est pas facile.

- Désolé, nous sommes complets. Nous attendons madame Untel ou monsieur Untel (noms prononcés de telle manière que je dois comprendre qu'évidemment, comme tout le monde, je connais madame Untel ou monsieur Untel et que je n'ai aucune chance de comparer ma présence à la leur).

J'ai testé ce genre de situation à Brives, lors de ma première participation. Heureusement, Hubert Mingarelli

est venu à mon secours, alors que je dérivais de table en table, nous installant d'autorité au coeur d'un regroupement de « stars », qui d'ailleurs ne nous ont pas adressé la parole durant une heure trente.

Retournons à Saint Louis.

Me voici le samedi, présent sous un vaste chapiteau de toile (si mes souvenirs sont exacts...ou alors, un bâtiment ?) Des tables. Des livres. Des libraires. Des lecteurs. Je me repère. Trouve enfin ma niche. A ma gauche et à ma droite, deux auteurs cachés derrière d'impressionnantes piles de livres. Elles le sont d'autant plus que les miennes sont très modestes, compte tenu de ma production de l'époque. Je m'assieds. Je sors un stylo. Et j'attends.

Mes voisins s'adressent aux lecteurs qui passent, surtout à ceux qui ont la malheureuse idée de toucher un de leurs livres, puisque dans ce cas, je constate que le poisson est ferré même si le passant ne paraît pas emballé. Ces auteurs me semblent intarissables. Ils parlent de leurs romans, de leur travail, de leur vie. Ils questionnent le lecteur plus que celui-ci ne les interroge. Ces dialogues

sont décousus, mais se montrent d'une efficacité redoutable puisqu'à la fin il y a dédicace.

Une sorte de honte me paralyse. Je suis un épicier, avec ma marchandise exposée sur mon étal et mon emploi du jour consistera à me vendre. Ordonner mes propos afin que mes livres, empilés sous mes yeux, deviennent aussi appétissants que des tomates bien rouges, calibrées et joufflues.

Je m'essaie. Une dame et deux fillettes se sont arrêtées. Un coup d'œil me rassure : les deux enfants correspondent à l'âge que conseillent mes éditeurs. Elles semblent pressées de tourner les talons, peu convaincues par ce déballage de livres et d'ailleurs, seule la femme s'exprime.

- C'est pour quel âge ? Mes filles ont neuf et dix ans.

Je m'empresse de confirmer que, oui, le roman feuilleté est dans le bon créneau.

- Vous racontez quoi ?

Je me lance. Un moulin à paroles. Deux ou trois minutes, sans respirer, avec des gestes, des mots, des sourires aux filles et à la maman. Je n'en reviens pas d'être aussi convaincant. Un bon vendeur.

- Oui, dit la maman. Nous allons faire le tour de la foire et nous revenons.

Elles ne reviendront pas.

Il me faudra tenir deux jours ? A partir de ce moment, ma montre deviendra l'objet le plus fascinant que j'aie jamais possédé. Je la consulterai toutes les dix minutes, en rage parce que les aiguilles piétinent au lieu de courir. Il en sera ainsi dans tous les salons du livre auxquels je participerai. L'impression pénible de devoir être un commercial performant, trouvant les meilleures solutions afin de placer *ma marchandise*.

J'en serai incapable.

Heureusement, les foires du livre réservent aussi de bons moments. Il suffit d'être assis entre deux personnes aimables, pas davantage occupées que moi, et alors nous partageons des dialogues intéressants. Voire des rires pantagruéliques, comme c'est souvent le cas lorsque je croise Alexandre Moix, par exemple. Le temps passe plus vite. Je pense moins à l'heure de l'apéritif qui traîne encore si loin, au bon dîner qui me récompensera et surtout à ma douillette chambre d'hôtel qui réparera tout cet ennui.

C'est capital, le voisinage, dans une fête du livre ! Ne pas être déprimé par celle ou celui qui signe autant de livres que le libraire en dispose devant lui ! Je suis là, le stylo pendu au bout des doigts et je perçois le grattement agaçant du stylo de mon voisin. Croyez-moi, la jalousie est à la portée de n'importe quelle personne vivant ces heures douloureuses ! Cette mésaventure s'est produite plusieurs fois. La plus drôle : à Fougères. J'adorais ce salon du livre de jeunesse : une ambiance de grande cordialité (et même d'amitié) entre les auteurs, beaucoup de simplicité. L'organisateur de l'époque, Marc Baron, maîtrisait parfaitement son sujet et son énergie, son optimisme, rejaillissaient sur tout le monde. La fête du livre en est vraiment une : beaucoup de lecteurs sont là, ils ont lu les auteurs, ils parlent de vos livres et pas seulement les parents, mais aussi les adolescents qui deviennent des fidèles de vos écrits.

Cette fois, je suis assis à côté d'Antoon Krings, auteur d'albums mettant en scène des petites bêtes et d'ailleurs la collection que publie Gallimard s'appelle « *Drôles de petites bêtes* ». Je n'ai jamais entendu parler de lui, mais je dois être le seul dans ce cas, à Fougères et en Bretagne.

Une déferlante. Des mamans, les bras chargés des livres de mon voisin-star, font la queue avec persévérance, pendant que l'auteur ne prend même plus le temps de lever la tête, de respirer. Il dédicace. Il murmure des « bonjour », des « au-revoir », répond par des « hon..hon... »aux compliments qu'il reçoit. C'est effrayant. L'impression de me trouver près d'une file de personnes devant un endroit approvisionné de nourriture après une disette de plusieurs semaines. Les mamans ne jettent pas un regard sur mes livres. Je n'existe pas. Antoon Krings est le Dieu vers lequel convergent tous les espoirs.

Dix-sept heures. Mon voisin, probablement victime d'une tendinite inguérissable du poignet, décide de s'en aller. Il est pâle. Épuisé. Il semble se demander où il est. Il ne sera pas présent au salon le lendemain, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Dix-sept heures trente. Je range mes stylos, qui ont peu servi. Antoon Krings a dû en user une quantité astronomique. Arrive une dame assez âgée. (*Des lecteurs sourcilleux imagineront que j'invente la suite, tellement elle paraît excessive et caricaturale. Il n'en est rien.*) Elle

s'empare de trois albums parmi ceux qui ont survécu à la rafle dans les piles de mon voisin de table.

- Il est où, Antoon Krings ?

Je la renseigne, avec une sorte de jubilation mauvaise. Parti ! Il est parti, madame, et il ne reviendra pas demain !

- Ça ne va pas du tout ! s'indigne la dame. J'ai promis à ma petite fille Zoé qu'elle aurait des livres signés d'Antoon Krings qu'elle adore.

Je ne bronche pas. Je me lève, afin d'amorcer mon départ.

- Vous ne pouvez pas me les signer ?

J'ai dû mal comprendre. La grand mère pose les trois livres sur la table, devant moi.

- Ecrivez un petit mot gentil.

Je me défends. Je ne suis pas Antoon Krings. Et puis, Zoé...

- Elle a cinq ans. Elle ne se rendra compte de rien.

La voix se fait agressive.

- Ce sera mon cadeau de Noël. Je ne vais sûrement pas me passer de mon cadeau de Noël.

Elle me barre le passage. Je dois la repousser afin d'assurer ma fuite. Trois pas et j'entends cette superbe réflexion.

- Vous écrivez pour les enfants ? On voit bien que vous n'aimez pas les enfants ! C'est une supercherie !

Se trouver près d'une star de la signature est pénible et même humiliant, mais être soi-même choisi par les lecteurs alors que votre voisin ne touche pas son stylo, est tout aussi pénible. Par expérience, je devine la légitime crispation de l'auteur délaissé et ce n'est pas du tout agréable de parler écriture, travail...parler de soi, donc, alors qu'à côté de moi c'est le calme plat. Mon voisin surprend mes propos, qui sont, qu'on le veuille ou non, en partie des propos de commercial et des propos, somme toute, de prétention littéraire.

Ces situations difficiles rendent interminables ces foires du livre. Ce qui se dit, assis derrière une table, n'a au fond pas grand intérêt, puisque le seul intérêt réside dans le roman que le lecteur feuillette et qu'il n'a pas lu. Le dialogue qui se crée est encore plus mince lorsque c'est un enfant ou un adolescent qui choisit mon livre : il est trop intimidé pour parler et d'ailleurs pour dire quoi à cet auteur qu'il ne connaît pas ?

- J'aime beaucoup la couverture.

- Votre livre raconte quoi ?

- J'aime les romans comme Harry Potter. Le vôtre, c'est pareil ?

La conversation s'étiole vite. Je préfère qu'un adulte fasse l'acquisition du roman pour un adolescent lecteur. Je me sens plus à l'aise et me montre plus bavard.

Vient le moment de la dédicace. Quelques mots griffonnés, suivis d'une signature. Moment détestable, dont je ne comprends pas l'utilité, le but recherché...sauf peut-être pour des enfants qui ont encore assez de naïveté pour accorder à cette écriture je ne sais quelle vertu magique. Mais, auteur de romans policiers parus dans des collections « pour » adultes, je cherche toujours vainement pourquoi posséder chez soi un de mes livres balaféré de quelques mots et d'une signature, peut être intéressant.

Cette dédicace n'a de sens que si je connais le lecteur. Un ami. Une personne de la famille. Où si le lecteur est un fidèle, qui m'a lu, et avec qui l'échange est riche. Mais que signifient ces mots jetés à un inconnu, debout devant votre table durant deux ou trois minutes ?

Lors du dernier salon du livre auquel j'ai participé(adultes), j'ai subi durant deux jours, dans une salle bruyante et

surchauffée, le discours, qui ne variait pas d'un iota, de ma voisine au dynamisme épuisant.

-Mes romans se passent en Bretagne. Vous aimez la Bretagne ? Une île, là où j'ai une maison, la mer, la nature préservée, et les crustacés de son déjeuner. Me lire, c'est comme retourner en vacances. Vous connaissez la Bretagne, messieurs dames ?

La moindre hésitation du couple dérivant à proximité du stand, hochant la tête afin d'avouer que oui, ils connaissaient la Bretagne, et ils repartaient avec un ou deux livres.

Etre dans un bon hôtel et partager d'excellents repas sont des compensations bienvenues quand je dois supporter de pareils assauts pendant deux jours. Que je sois juste : déjeuner au Clos de Vougeot lors d'une invitation à *Livres en vignes*, vaut la peine de rester les fesses vissées à une chaise afin de lorgner les possibles lecteurs. Une salle, probablement classée monument historique, rassemble une quinzaine de tables rondes appétissantes, couvertes d'une vaisselle sympathique et un personnel chaleureux et attentif vous sert un déjeuner raffiné, accompagné de vins de bourgogne...Ces bourgognes me feraient accepter une

semaine de signatures non stop au Clos de Vougeot. Qui n'a pas bu un Pommard du château de Pommard ne peut comprendre ce que j'écris là.

Je pourrais citer bien d'autres exemples de ces repas magnifiques, qui me font oublier qu'au fond, c'est mon ego qui me conduit à ces fêtes du livre. Et si c'était plutôt mes papilles ?

Mon ego aime aussi les très bons hôtels. Me retrouver au petit déjeuner dans un hôtel cinq étoiles de Luxembourg, me laisse ahuri. Autour de moi, que des jeunes gens travaillant pour les institutions européennes et alors que j'avale sagement un café, je surprends mes voisins de table buvant du champagne.

Je n'ai confié mes clés de voiture à un voiturier qu'une fois dans ma vie : un hôtel à Bruxelles, lors du salon du livre. Laissant négligemment tomber ma clé dans le creux de la main du voiturier, afin de montrer que j'avais l'habitude de ce genre de chose, j'ai ressenti la désagréable impression que je m'habituerai facilement à être riche.

Revenons à mon point de départ, à Saint Louis, ma première foire du livre. J'aime raconter cette anecdote qui aurait dû m'avertir que je ne serais jamais amateur de ces

manifestations du week-end. Le premier déjeuner, le samedi, se déroule sous mon regard admiratif. A ma table, plusieurs auteurs « pour » adultes qui se connaissent, se parlent. Yves Pinguilly et moi, auteurs « pour » la jeunesse, écoutons poliment, comme il se doit quand deux joueurs de foot de seconde division sont face à des stars du P.S.G. C'est vrai que la culture littéraire de ces écrivains m'éblouit. Quand le café sera servi, je n'ignorerai plus grand chose de son étendue. L'un des auteurs se montre particulièrement prolix sur sa façon de travailler. Il détaille tout le soin qu'il apporte à son écriture, qui, selon lui, lui vaut tant de compliments. C'est impressionnant. Surtout pour moi qui n'ai à mon actif que trois ou quatre petits romans pour enfants. J'écoute Il me faut apprendre. Me nourrir.

Le lendemain, me promenant dans le salon, je constaterai que cet auteur, si persuadé de son talent, n'a écrit qu'un livre, gorgé de photos, sur les poupées anciennes.

Vient le soir. La foire du livre enfin éteinte. L'instant de décompression avant le dîner. Dîner de gala, m'a glissé mon voisin de dédicace. N'ayant jamais participé à un dîner de gala, je ne me tracasse pas, supposant que des

asperges(par exemple) de gala ne seront guère différentes des asperges ordinaires. Peut-être était-ce le cas ? Je ne le saurai jamais. Le dîner a lieu à l'aéroport de Bâle. Des bus récoltent les auteurs disséminés dans les divers hôtels. Le mien attend sous la fenêtre de ma chambre. Tout horaire à tenir me rend nerveux, aussi je descends m'installer aussitôt dans ce bus. Deux hommes sont déjà assis, au fond. Je suis vêtu d'un jean, d'un modeste blouson, d'une chemise quelconque. Les deux auteurs portent cravate, chemise blanche et ensemble veste-pantalon. Un troisième entre dans le bus. Nœud papillon. Peu à peu, les sièges sont occupés. Les femmes sont en robe du soir. Maquillées. Bijoux, parfois. Elles sont belles. Les hommes, en costume-cravate, sont beaux.

Je me sens moche et déplacé. Personne ne m'a averti qu'à la foire du livre de Saint Louis, il fallait montrer patte blanche. Toutes ces écrivaines et ces écrivains se connaissent plus ou moins. Il se parlent, rient. Racontent leurs éditeurs, leur dernier bouquin, leur dernier salon. Personne ne m'adresse la parole, pas même mon voisin que j'ai pourtant salué. J'ai l'impression d'être une chaussette sale oubliée sur un des sièges du bus. Ou

d'avoir sur le front un bandeau portant l'inscription : *auteur pour la jeunesse, donc pas un des nôtres*.

Le bus doit faire une halte dans deux autres hôtels. Le prochain arrêt est dans environ deux kilomètres. Assez de temps pour que je réalise que ce dîner de gala sera un supplice. Que ce genre de fiesta entre écrivains m'insupporte. Le bus s'arrête. Je descends. Le chauffeur me prévient :

- Hé, je repars aussitôt, le temps de prendre mes passagers et...

- Repartez sans moi.

Je rentre à pied à mon hôtel. Il y a un mini-bar dans ma chambre. Des fruits secs, du vin. Un lit, un bon roman.

Si je m'en tiens aux fêtes du livre pour la jeunesse, auxquelles j'ai participé, qu'en reste-t-il , maintenant, en 2017 ? Quasi rien. Deux rencontres avec des lecteurs sont encore inscrites dans ma mémoire. C'est peu. Très peu après tant de participations, en trente-cinq ans, même si j'ai fui le plus possible ces salons du livre. Les voici : je reprends à nouveau l'article paru dans le numéro 200 de la revue Griffon.

2002. Villeurbanne. Un jour avec Lola.

Je participe au salon du livre de jeunesse, ce qui est rare. Un jour avec Lola est sorti depuis peu. Je viens de m'offrir une engueulade de bonne tenue avec une dame, critique de livres dans une revue, mais surtout grenouille de bénitier qui n'ose pas l'avouer et qui mettra une heure à tourner autour du pot avant de sortir son argument suprême :

- Comment osez-vous faire dire à une adolescente, dans une église, au Christ en croix : « Bouge ton cul, à la fin. »

Je ne saurai jamais si c'est seulement cette prière émouvante de Lola qui a terrifié la dame ou si c'est aussi le fait que Lola mélange dans sa tête le Christ et Che Guevarra, accordant à l'un et à l'autre les mêmes pouvoirs. Bref, j'avais besoin de réconfort et le Christ ou Che Guevarra me l'ont accordé sous la forme d'une jeune fille approchant du stand du libraire où je me trouvais. Elle me confie son âge. Dix-sept ans. Puis me parle de Lola. Pendant de longues minutes, elle me raconte mon livre. Elle a des larmes plein les yeux. Elle répète sans cesse : « Je lui ressemble tellement, à Lola. » Je ne sais pas où me mettre. Ni quoi dire. Finalement, cette jeune fille me propose...d'écrire à Lola. Je souris.

- Je veux écrire à Lola !

Le ton est véhément. Je souris moins.

- Vous ne pouvez pas. Vous savez bien que vous ne pouvez pas.

Je ne souris plus du tout.

- Vous ne comprenez donc rien ? crie la fille. Oui, elle crie, même si ses lèvres retiennent le bruit qui va avec les mots.

- Je veux lui écrire à Lola ! Vous ne comprenez-pas ça ?

Elle pleure et s'en va.

Novembre 2004. Fougères. Tu seras la risée du monde.

Je raconte mon enfance et mon adolescence dans ce livre et dans « Mais qu'est-ce qu'on bien faire de toi » (Titres regroupés aujourd'hui au Seuil, dans « Le fils des instituteurs. » Le livre commence par : « J'ai encore pissé au lit. » En écrivant que je faisais pipi au lit à 12 ans, je ne m'attendais pas aux réactions incroyables qu'ont provoquées ce livre....

Il y a eu surtout Fougères. Salon du livre de jeunesse. Une fille, très belle, très fière, la tête levée, le menton tendu, cherche à agripper mon regard. A l'affronter, plutôt. Je me dérobe, embarrassé. La limpidité et la violence de ce regard auraient dû m'avertir que quelque chose se

préparait. Je signe le bouquin. Comme souvent, je demande :

- Pourquoi avez-vous choisi ce titre ?

Ses yeux ne bougent pas. Ils cherchent toujours la bagarre. Mais l'adolescente rougit.

- J'ai lu le livre. Je l'ai depuis deux mois. Je voulais vous voir.

Ce n'est pas une réponse, mais je m'en contente puisque la fille s'en va. A reculons, ce qui est quand même curieux, mais bon, j'en ai vu d'autres. Elle recule de deux mètres, sans me quitter des yeux. Je commence à trouver la scène embarrassante et longuette. Je retiens l'envie de regarder ailleurs, mais je sens que c'est impossible. Que quelque chose cloche. Elle s'arrête, parle.

- J'ai 14 ans. J'ai le même problème que vous. Moi aussi je fais pipi au lit. Je voulais voir à quoi vous ressembliez.

Cette fois, elle s'en va et plus à reculons, mais très vite.

Epilogue.

1995.

Je termine un roman, intitulé *Ma chère Béa*. Je sais évidemment qu'il ne s'agit pas d'un texte qui paraîtra dans une collection pour adolescents.

Qu'en faire ? Comme d'habitude, en écrivant je ne me suis pas posé la question d'un futur éditeur. Ecrire d'abord, je verrai plus tard. Comme j'ai publié plusieurs romans chez Gallimard Jeunesse, je me propose d'envoyer *Ma chère Béa* à Gallimard.

Oui, mais on ne me lira pas. Je suis catalogué « auteur jeunesse ». Ma prétention éclatera : devenir...écrivain ?

Je décide d'envoyer mon manuscrit à Teresa Cremisi. Je ne connais pas cette dame. Ayant lu son nom dans la presse, je sais seulement qu'elle travaille chez Gallimard. J'ignore son statut de grande prêtresse du livre. Heureusement. Dans le cas contraire, je n'aurais jamais osé lui écrire. De toute façon, je n'ai aucun autre nom à me mettre sous la dent, côté « littérature pour adultes. »

Oui, mais ni elle ni personne d'autre ne me lira chez Gallimard. Un auteur pour la jeunesse !!! Pas un écrivain.

Je décide d'envoyer mon roman avec un numéro de téléphone et un pseudonyme : Sitting Bull ! (Un des personnages du livre s'affuble de ce surnom). J'écris deux lignes de présentation de mon roman. En haut de la feuille : Sitting Bull, téléphone xxxxxx.

Je n'ai pas la moindre idée d'une collection quelconque. De toute façon, mon manuscrit finira à la poubelle. Pourquoi Teresa Cremisi lirait Sitting Bull ?

Quelques jours plus tard, je rentre à la maison. Ma fille m'accueille en disant :

- Papa, il y a eu un appel d'une femme qui voulait parler à Sitting Bull. Je lui ai raccroché au nez.

Je n'en crois tellement pas mes yeux que je n'en veux même pas à Sophie d'avoir fait ça.

Un peu plus tard, nouvel appel. On demande Sitting Bull. Une voix de femme (qui est-ce ? Teresa Cremisi ? Sans doute pas.) me dit que Gallimard a beaucoup aimé mon roman, qu'il ferait un bon polar de la Série Noire et donc que mon texte sera transmis à Patrick Raynal qui dirige cette collection.

Ma chère Béa paraîtra en 1995 dans la Série Noire. La boucle est bouclée : à 14 ans, je lisais mon premier roman policier, un texte de la Série Noire. Puis je dévorerais cette collection, presque en entier. Une découverte d'un genre qui m'ouvrirait les chemins de l'écriture.

Jean Paul Nozière

mai 2017